

UNIVERSITE DU QUEBEC A CHICOUTIMI

MEMOIRE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE EN CREATION LITTERAIRE

par

CLAUDE MARCEAU

EXPLOSIONS

Roman

JANVIER 1989

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Ce mémoire a été réalisé
à l'Université du Québec à Chicoutimi
dans le cadre du programme
de maîtrise en études littéraires
de l'Université du Québec à Trois-Rivières
extensionné à l'Université du Québec à Chicoutimi

RESUME DE L'OEUVRE

Mon mémoire de Maîtrise en Création littéraire consiste en un roman écrit à la première personne de l'indicatif présent, afin de lui donner l'apparence d'une autobiographie, et dont la forme fragmentée — les différents souvenirs narrés, fractionnés et tous mélangés —, qui brise la linéarité du roman traditionnel, se veut le reflet du psychisme du narrateur-personnage, un être profondément blessé, un psychotique qui cherche à reconstruire sa personnalité éclatée à travers la mémoire, la psychanalyse, le langage et l'écriture.

En fait, ce que j'ai voulu construire, c'est une sorte de "machine célibataire" textuelle et tourbillonnante, une spirale schizophrénique où, telles des "feuilles" mortes dans une trombe de vent qui ne s'arrêterait jamais, des lambeaux de mémoire, des bribes de souvenirs tournoient inlassablement, indéfiniment. Tous ces souvenirs d'ailleurs se rapportent au "Stade du miroir" (cf. Jacques Lacan), un stade du miroir mal vécu, horriblement vécu, déclencheur d'une psycho-névrose par régression partielle à l'état antérieur à la prise de conscience de l'individualité, à la réalisation du "schéma corporel". La mémoire ici, loin de fonctionner d'une façon "proustienne", avec un temps linéaire, diachronique, parfois oublié mais que l'on peut retrouver et revivre en des moments privilégiés, est plutôt une sorte de mosaïque toujours présente, une synchronie, est vue comme dans un miroir fracassé et est le reflet de la personnalité éclatée du narrateur, personnalité à son tour reflétée dans la forme donnée au roman. Ainsi, le fil des événements est rompu, mais peut être suivi quand même de loin en loin, et le fond devient la forme, d'une façon absolument inséparable.

Cette déstructuration dans le psychisme malade du personnage-narrateur devient par moments déstructuration dans le langage même qui sert à la dire (dans la syntaxe ou la morphologie des mots), et de nombreux fragments du texte servent à montrer cela.

La partie théorique du mémoire consiste en une postface explicative de la genèse et du fonctionnement du texte, tant du point de vue psychanalytique que structurel et linguistique en général.

CLAUDE MARCEAU

Claude Marceau

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier ici un de mes professeurs, Jean-Pierre Vidal (qui a eu le rôle ingrat de me pousser au maximum de mes capacités!), pour sa patience et sa franchise, mon directeur de mémoire, Fernand Roy, pour sa lecture respectueuse, enthousiaste et stimulante, et ma co-directrice de mémoire (du moins, pour un certain temps), Francine Belle-Isle, pour ses conseils lumineux et précieux entre tous.

A ma mère, qui ne m'en voudra pas trop j'espère des vérités et des fictions qui constituent ce livre, inextricablement.

"Le public ne peut jamais savoir avec certitude si telle oeuvre est autobiographique ou non. L'autobiographique est une fausse catégorie..."

Hubert Aquin, Neige noire.

NOTICE*

Chicoutimi, le 31 juillet 1988

A l'éditeur,

Monsieur,

Je vous présente ici le manuscrit d'un texte inhabituel et de prime abord difficile, mais je vous prie humblement de le lire jusqu'à la toute fin avant de porter un jugement, quel qu'il soit. Je dis texte parce que je ne crois pas que l'on puisse parler dans ce cas ni de véritable roman, ni de véritable autobiographie (d'ailleurs, son auteur ne le signifie-t-il pas lui-même dans la dédicace à sa mère, en tête de l'ouvrage?), mais d'un mélange des deux, et que je ne sais pas comment nommer cet hybride bizarre. Mais je vais trop vite déjà et je ne vous ai pas fait part du principal: il s'agit d'un manuscrit que j'ai trouvé dans la chambre de mon frère, dans un tiroir de sa commode. Je préparais une valise

(*) Note de l'Editeur: la lettre que vous allez lire ici, que j'ai divisée en deux parties pour après les disposer, une au début, une à la fin du livre — comme l'avait, d'une certaine façon, et avec raison, suggéré son auteur: vous comprendrez pourquoi par vous-mêmes, une fois le roman terminé —, m'était en premier lieu destinée... J'ai décidé par la suite de vous en faire prendre connaissance à vous, lecteurs, afin que vous puissiez mieux saisir toute l'originalité et surtout toute l'étrangeté de l'ouvrage que vous tenez présentement entre les mains (je lui ai donc donnée aussi une pagination indépendante du roman en tant que tel).

que je devais lui apporter à l'hôpital — car il est de nouveau interné dans une institution psychiatrique, pour la deuxième fois de sa vie —, quand je suis tombé sur ces cahiers que je n'ai pas pu m'empêcher de feuilleter.

Ayant moi-même fait une année d'études universitaires en littérature avant de bifurquer vers le droit et m'intéressant encore beaucoup au roman et à la poésie malgré ma nouvelle profession d'avocat, je considère avoir d'assez bonnes connaissances en ce domaine et j'ai tout de suite remarqué la qualité d'écriture de ces pages, la richesse du vocabulaire, le rythme entraînant des phrases, la simplicité de l'idée et la clarté de son énonciation, l'équilibre de la composition... Toutefois, dès le départ, quelque chose me rebutait: c'était cette déroutante fragmentation du texte, ce passage rapide et sans ordre chronologique d'un récit à un autre récit, que d'abord je ne comprenais pas. Puis, à la longue, j'ai vu le mécanisme, j'ai saisi le fonctionnement de la machine littéraire qu'il avait créée. Car, oui, il s'agit bien de cela: mon frère a inventé une sorte d'engin scriptural, de machine textuelle tourbillonnante, une "spirale schizophrénique" où, telles des feuilles mortes dans une trombe de vent qui ne s'arrêterait jamais, des lambeaux de mémoire, des bribes de souvenirs tournoient inlassablement, indéfiniment.

La mémoire ici, loin de ressembler à celle de "La recherche du temps perdu" de Proust, avec un temps linéaire, diachronique, parfois oublié mais que l'on peut revivre en des moments privilégiés,

lorsqu'une sensation retrouvée réunit miraculeusement le passé et le présent, est plutôt une sorte de mosaïque toujours présente, une synchronie, est vue comme dans un miroir fracassé et est le reflet de la personnalité éclatée du "narrateur", personnalité à son tour reflétée dans la forme donnée au "roman".

En effet, mon frère est ce que l'on nomme un psychotique, il est atteint d'une forme particulière de schizophrénie, paraît-il, qui le laisse très intelligent et parfaitement lucide de grandes périodes de temps, mais qui le plonge cycliquement dans des délires de toutes sortes, de profondes dépressions émotives et de terribles crises d'alcoolisme, de paranoïa et d'hallucinations. Tous les souvenirs dans son "roman" d'ailleurs se rapportent, si je ne me trompe, au stade du miroir tel que défini par le psychanalyste français Jacques Lacan, un stade du miroir mal vécu, horriblement vécu, déclencheur d'une régression partielle à l'état antérieur à la prise de conscience de l'individualité, à la réalisation du schéma corporel (excusez ce charabia scientifique, puisé dans un dictionnaire de psychologie, mais je crois qu'il était nécessaire.)

Peut-être devrais-je maintenant le dépeindre un peu, ce frère, afin de jeter un certain éclairage sur les pages que vous vous apprêtez à lire?... Mon cadet a toujours été un être torturé, un "écorché vif" comme on disait il y a quelques années, en plaisantant un peu. Enfant, il était solitaire, triste, rêveur, il ne jouait pas souvent avec les autres garçons de son âge car un rien — un faible reproche, une petite moquerie — le blessait douloureuse-

ment, et il préférait aller courir les bois environnants, s'asseoir au bord d'un ruisseau ou de la mer ou même rester enfermé dans sa chambre, à lire toute la journée. Adolescent, ce caractère s'est affirmé davantage s'il est possible et de plus il s'est mis à boire dès l'âge de quatorze ou quinze ans, réussissant à se procurer quelques bouteilles de bière ou de cidre doux par-ci par-là, chez de petits épiciers peu scrupuleux. Puis, vers seize ou dix-sept ans, il a commencé à avoir un comportement franchement anormal, tenant des propos délirants, incompréhensibles, et faisant souvent montre d'agressivité sans raison apparente. A cette époque, mes parents l'ont amené voir des neurologues et des psychologues à Québec et il a entrepris une psychothérapie analytique à raison d'une rencontre par semaine avec un psychiatre de Baie-Comeau. Son secondaire V terminé, il désirait devenir zoologiste — ce qui explique sûrement le prodigieux bestiaire de son livre — mais ses résultats scolaires (surtout ceux en géométrie et en algèbre, les deux seules matières où il avait vraiment de la difficulté) ayant considérablement baissés, il n'a pas été admis au collège, où il voulait s'inscrire en Sciences pures. A partir de là, tout s'est mis, d'année en année, à aller de plus en plus mal: sa consommation d'alcool a au moins doublé et est devenue pratiquement quotidienne, il a été obligé de quitter la maison, a vivoté un bout de temps grâce à des emplois minables et des allocations de l'Assistance sociale, a dû se résoudre à contrecœur, après trois ans, à mettre fin à sa psychothérapie, s'est inscrit tout de même au collège quelques mois plus

tard, mais cette fois en littérature où il était certain de ne pas être refusé (ses notes en grammaire et en français écrit avaient toujours été exceptionnelles et il s'adonnait à la poésie depuis sa jeune adolescence) et en continuant de prendre verre sur verre et drogue sur drogue, puis est entré à l'université où il a obtenu un baccalauréat en Littérature française après trois années d'études entrecoupées, cependant, de quelques mois d'internement dans un hôpital psychiatrique de Québec suivis d'une assez longue convalescence, et entrepris une maîtrise en Création littéraire. Ce n'est que tout dernièrement qu'il est retombé dans une si grande incohérence mentale qu'il a fallu à nouveau l'hospitaliser. Je crois malheureusement que cette fois est la bonne, qu'il n'en sortira plus jamais, car il ne me reconnaît même plus quand je vais le voir et les médecins à qui j'ai parlé sont très pessimistes et disent qu'il souffre d'un épuisement psychique total, qu'il est dans un état de choc psychotique qui pourrait bien s'éterniser s'il décide de s'y abandonner. Je savais qu'il écrivait, ou en tout cas qu'il voulait devenir écrivain (c'était même, maintenant qu'il avait fait une croix sur sa carrière de biologiste, son plus grand désir, et il en parlait tout le temps), c'est pourquoi je vous propose son manuscrit aujourd'hui: pour que sa vie de souffrances n'ait pas été complètement inutile.

(Mais je m'arrête là, et je vous suggère plutôt de lire le texte qu'il nous a laissé, car je ne veux ni vous fatiguer ni dévoiler tellement de choses que la lecture du "roman" en perdrait de l'in-

térêt... Vous reviendrez à la suite de ma lettre à la fin seulement, et je pourrai alors parler de l'ensemble, de la composition de son ouvrage sans risquer de vous ôter le plaisir de la découverte. Ne tournez donc pas cette feuille tout de suite mais ouvrez, s'il vous plaît, la couverture cartonnée du manuscrit, je vous en saurais gré...¹

1. Note de l'Editeur: Les lecteurs sont donc fortement invités à lire Explosions, puis à revenir, pour la fin de cette lettre, à la partie du livre intitulée POSTFACE. Le contraire enlèverait peut-être à certains d'entre eux une bonne partie du plaisir de la lecture...

J'ai vingt-sept ans je crois. Oui, c'est ça, vingt-sept...
J'aimerais n'en avoir que sept ou huit, être loin d'ici, de ces quatre murs trop blancs, être en train de courir dans une prairie multicolore, toute éclaboussée de fleurs sauvages. Ils m'ont amené ici de force, m'ont ligoté à la civière en me sanglant la poitrine et les jambes, m'ont fait des injections intramusculaires pour que je me calme. Le médecin, à la réception, m'a demandé quelle date on était, et quand je lui ai dit que je ne le savais pas, qu'on était peut-être en février, ou en mars — j'ai tourné la tête pour voir, par la grande vitre, si c'était l'hiver ou l'été —, il a eu un drôle de petit sourire en coin et a écrit quelque chose sur sa feuille. Puis les infirmiers m'ont conduit jusqu'à cette aile du quatrième étage et m'ont enfermé dans cette cellule vide et froide, glaciale, où je ne fais que fixer le plafond, les yeux grands ouverts, les pupilles dilatées par la trop forte dose de tranquillisant qu'on m'a donnée. Avant qu'ils me poussent à l'intérieur, j'ai demandé pour aller aux toilettes. Je me tenais debout à grand-peine, j'avais les jambes flageolantes, et l'effet anesthésique du médicament m'empêchait d'uriner. Après deux ou trois minutes, ils se sont mis à cogner dans la porte de la cabine à grands coups de poing et l'un d'eux a hurlé:

— Hey! Nous niaises-tu toé?

J'ai dit d'attendre encore un peu, que je n'y arrivais pas, et il m'a répondu:

— Sors de là! Si t'es pas capable de pisser, on va te faire pisser nous autres, pis si t'es pas capable de chier, on va te faire chier!

Ils ont alors éclaté de rire tous les deux, un rire que je n'avais jamais entendu, si plein de méchanceté à peine contenue que la peur m'a brusquement empoigné les entrailles.

J'ai quatorze ans. Je marche dans une rue de ma petite ville natale, sans but, au hasard, pataugeant dans la neige à moitié fondue d'une fin d'hiver qui s'éternise. Je sais que je vais tourner en rond encore une fois, faire le tour du quartier puis revenir en face de la maison. Je me sens léger, douloureusement léger, comme si j'étais totalement vide, qu'une peau contenant un trou d'air, un ridicule ballon de caoutchouc à forme humaine. J'ai la pénible impression qu'à tout instant je peux m'envoler, qu'un souffle de vent m'emportera si haut dans le ciel que la pression me fera éclater en mille fragments et me disperser dans l'atmosphère. Oh! pourquoi est-elle partie? C'est tout moi qui s'en est allé avec elle il y a deux ans. C'est tout moi on dirait. Elle m'a arraché à moi-même, m'a extrait de mon enveloppe épidermique et m'a traîné derrière elle jusqu'à cette ville maudite où ses parents

ont eu l'affreuse idée de déménager. A deux cents milles d'ici, elle vit sa nouvelle existence sans s'être aperçue qu'elle a éparpillé la mienne en route, qu'elle a égrené mon âme pas après pas, comme des miettes de pain que l'on jette machinalement, indifféremment, aux terribles oiseaux de la vie.

Dans la maison, ma mère m'attend, ne comprenant pas ce qui m'arrive depuis quelque temps, croyant naïvement qu'il ne s'agit que du désarroi passager des adolescents qui ne savent pas trop comment réagir face à leur puberté toute neuve. Je ne veux pas rentrer tout de suite, être obligé d'écouter ses réflexions inutiles, complètement hors de propos ("Tu t'ennuies? Tu sais plus quoi faire de ton corps? L'été s'en vient, patiente un peu, t'as jamais été patient..." Ou encore: "Veux-tu une piastre? Tiens, vas t'acheter un journal ou bien une revue, quelque chose à lire... Ça va te faire passer le temps, t'as toujours aimé ça, lire..."). Je continue mon chemin, je fais encore un bout, encore un tour, mettant les pieds dans mes propres traces pour m'amuser, ou plutôt pour me sentir un peu plus moi-même, pour retrouver un peu de ce que je suis, de ce que j'ai peut-être déjà été.

J'ai six ans. Je me tiens là, debout dans un coin de la cour asphaltée, bien à l'écart, cherchant à ne pas être englobé dans la masse des autres enfants, essayant, de toutes mes petites for-

ces apeurées, de sauvegarder mon intégrité, de rester un, unique, de ne pas me confondre à ces dizaines, à ces centaines d'êtres qui pourraient tous se mettre à devenir moi: c'est ma première journée d'école, ma première journée d'inconcevable torture.

De grandes portes s'ouvrent soudainement avec fracas et je quitte l'air frisquet de ce matin de septembre pour l'atmosphère surchauffée d'une salle. On me pousse, on me bouscule, je suis entraîné dans le mouvement de la cohue. Je crois me perdre, disparaître, me dissoudre...

Je trouve enfin un banc pour m'asseoir, retrouver mes esprits. Quelqu'un s'approche de moi, un enfant de ma taille, de ma corpulence, avec le même sac au dos, les mêmes vêtements bleu marine que les miens, mais qui n'a pas la même couleur de cheveux ni d'yeux que moi: je le reconnais, c'est mon voisin de rue, celui qui habite la maison tout à côté de la mienne. D'un geste rapide, pour me faire une farce, il s'empare de mes gants que j'ai déposés près de moi, sur le banc. Je lui crie: "Donne-moi ça! Donne-moi ça j'te dis!", paniqué à l'idée de voir cette partie de mon corps m'échapper. Comme il ne veut pas me les rendre, qu'il s'amuse à les tendre à bout de bras au-dessus de sa tête pour les mettre hors de ma portée, je lui décoche, par un réflexe aussi inattendu pour moi que pour lui, un puissant coup de poing sur le nez. Il se met aussitôt à saigner abondamment, dessinant sur le plancher, tout autour de lui, une constellation de vives étoiles rouges, et j'ai subitement l'étrange impression que c'est mon sang qui a coulé.

J'ai vingt-trois ans. Assis à l'ombre d'un saule, à l'abri du trop fort soleil de juillet, j'écris des vers sur un petit calepin. J'ai de nouveau cette sensation enivrante d'être tout ce qui m'environne — sensation "retrouvée", comme si je l'avais déjà vécue, il y a très très longtemps, à l'époque bienheureuse de ma toute petite enfance —, de ne faire qu'un avec le vent, les nuages, l'arbre auquel je suis adossé, chaque brin d'herbe de la pelouse qui m'entoure, tout en étant quand même l'homme que je suis, entièrement, d'être à la fois le tout et les parties, l'univers et l'atome et toutes leurs formes intermédiaires.

Je viens de mettre la dernière touche à un long poème inspiré par cette expérience étrange que je vis et qui en est comme la sublimation, puis je le relis plusieurs fois, content de mon travail, mais surtout heureux à l'idée que peut-être un jour quelqu'un d'autre que moi le lira et me comprendra enfin:

je suis un banc de poissons musicaux
nageant au milieu de longues algues sonores
et les coraux qui tout au fond de l'eau m'écoutent
sont pétrifiés par la beauté de mon chant

je suis une troupe de grands chevaux parfumés
courant dans une prairie de rêves fleurie

et du sillon que je trace après moi dans l'air
naissent et s'envolent de doux oiseaux d'odeur

je suis un nuage d'insectes de diverses couleurs
voletant dans une forêt toute illuminée de ma multitude
et dans le jour que j'arrache si joliment à la nuit
les bêtes m'adorent comme si j'étais un dieu

je suis une masse de serpents caressants
rampant sur la peau herbue de la terre
et les cailloux et les pierres que je fais frémir
en deviennent chair comme le charbon devient diamant...

D'autres textes semblables, d'autres fleurs de papier, fleurs
de désert, parsèment le rebord de ma fenêtre, recouvrent ma table
de travail et le dessus des livres de ma bibliothèque, traînent,
éparses, sur les meubles et le plancher de ma nouvelle petite cham-
bre de collégien, comme en attente de quelque chose, comme espérant
pour moi, dans une infinie patience, la première ondée, la saison
des pluies, une sorte de délivrance définitive.

J'ai dix ans. Je viens de la voir, elle, dans la lumière crue
de cette belle matinée de mes grandes vacances. Ma nouvelle voisi-

ne, à deux maisons de la mienne. Elle est probablement arrivée avec ses parents la veille, ou même en pleine nuit, car je n'en ai pas eu connaissance. Elle se penche pour cueillir, émerveillée, comme des diamants éclatants, les cailloux blancs clairsemés dans le recouvrement en pierres concassées de l'entrée de leur garage. A cet instant précis, en cette fraction de seconde presque, je sais déjà que j'aime cette fille à la folie, plus que n'importe qui avant elle, plus que quiconque sur terre, et que je l'aimerai toujours. Toujours je rechercherai cette rondeur de joue, de taille et de cuisse, ce sourire franc, complet en lui-même, parfait, cette grâce naturelle dans le mouvement, cette indéfinissable beauté pleine qui la constitue, dans tout son corps et le moindre de ses gestes, et toujours je désirerai de toute mon âme les filles et les femmes comme elle, jusqu'à ma mort.

Cependant, je m'approche d'elle prudemment, avec la crainte de l'effrayer ou, pis encore, de me faire repousser comme un intrus dans son jeu, dans sa cour, dans sa vie trop nouvelle en cette ville. Mais elle m'a vu, m'a aperçu du coin de son oeil émeraude, et son sourire engageant m'attire à elle, irrésistiblement. Elle me tend, dans sa petite main potelée, ouverte comme pour une offrande, une poignée de trois ou quatre blancs cristaux de roche, et me dit, d'une voix qui me bouleverse tout entier et me fait vibrer de la tête aux pieds, d'une voix douce et chaude et qui roule :

— Regarde...

J'ai trois ans. Mes premiers souvenirs... Je ne crois pas en avoir qui remontent avant cet âge. C'est très flou, embrouillé. Je vois le bois au loin, la ligne noire et effrayante des cyprès. Autour de moi, derrière une maison où l'on a un logement au sous-sol, mon frère aîné et deux autres garçons s'amuse, et plus particulièrement s'amuse à mes dépens. Ils me font croire que dans la forêt là-bas habite une tribu de cannibales comme ceux de la télévision, ceux, disent-ils, qui ont failli dévorer Robinson Crusoe. Je ne comprends pas bien ce qu'ils me racontent, le mot "cannibales" ne sonne à mon oreille que comme un bruit nouveau, jamais entendu, un peu bizarre et sans aucune signification, mais lorsqu'ils m'expliquent que l'heure du souper approche et qu'ils vont venir vers nous bientôt, qu'ils me captureront si je ne cours pas assez vite, me dépèceront en quartiers de viande dégoulinants de sang et me dévoreront à belles dents après m'avoir fait rapidement cuire dans le vieux baril d'essence vide traînant dans notre cour et qui leur servira de marmite, je panique et me mets à pleurer d'abondantes larmes, la peur me brûlant les viscères et les membres autant que leur eau bouillante.

Eux, en voyant mon effroi, éclatent de rire, puis partent en courant et me laissent là, paralysé, les yeux rivés sur la lisière sombre et pleine de menaces à l'horizon, m'imaginant déjà démembré, découpé en tout petits bouts, disséminé dans les bouches et

les ventres d'une multitude d'horribles hommes portant tous le même nom.

J'ai vingt et un ans. Ne sais plus où j'en suis. J'ai terminé mes études secondaires mais ne suis pas allé au collège. Je vivote. Fais quelques menus travaux par-ci par-là. Reçois des allocations de l'Assistance sociale. Vis dans un minuscule 2 pièces. Mignable. Presque un taudis. Bois de plus en plus. Engloutis tous mes maigres revenus. Il n'y a que ça pour cimenter ma personnalité qui semble vouloir s'effriter de jour en jour davantage.

Dans l'appartement d'en face habite une femme dans la trentaine. Une blonde encore jolie malgré ses traits tirés. Son air épuisé. Son regard constamment désespéré. Elle boit elle aussi. Se gave de valium et de toutes sortes d'autres médicaments. Ce soir elle m'a invité à prendre un verre de vin. A manger des spaghettis.

Nous sommes maintenant assis côte à côte sur le divan-lit. Deux litres de gros rouge vidés par nous trônent sur une petite table de salon en simili-bois. Le téléviseur est allumé mais nous ne le regardons pas. Elle me fixe dans les yeux. Me demande tout à coup si j'ai déjà fait l'amour. Je bredouille. Dis que oui. Puis avoue que non. Elle me caresse les cheveux. M'embrasse. Je me laisse faire. Trop soûl pour résister de toute façon. Trop. Soûl. Pour. Résister. T...r...o...p... S...o...û...l.

Elle ouvre le divan. Arrange rapidement le drap. Me pousse dessus. Se déshabille fébrilement dans la lumière tamisée. (Sa mince silhouette. Sa chair presque lumineuse dans la pénombre. Ses petits seins pointus. Son bassin étroit. Trop étroit. Le poil plus foncé de son pubis. Ses cuisses longues et maigres comme une paire de ciseaux. Son corps désirable mais pressenti dans une sorte d'horreur. D'épouvante.) Puis elle s'avance vers moi... S'avance... Oh! s'...a...v...a...n...c...e...

J'ai douze ans. Mes parents m'ont envoyé passer deux semaines chez ma tante Marie, dans cette campagne pleine d'herbe, de clôtures et de vaches à laquelle je n'arrive vraiment pas à me faire, habitué que je suis à ma petite ville-champignon entourée par la forêt nordique et les parfums résineux et purs des conifères.

Tout ce dont j'ai peur, c'est de ne pas être de retour chez moi à temps pour voir L... une dernière fois avant son départ, l'embrasser sur sa joue pleine et odorante, lui envoyer un adieu de la main... Je ne voulais pas venir ici et risquer de ne plus jamais revoir celle que j'idolâtre, mais ma mère a insisté. Dans deux semaines, ses parents déménagent à Québec, et ils partiront le même dimanche où moi je dois revenir, par l'autocar de trois heures trente. Je lui ai fait promettre de tout tenter afin de les retenir jusque là, pour qu'au moins nous puissions avoir le plai-

sir d'un ultime enlacement.

Assis dehors, sur les marches du perron d'une maison étrangère, je compte, dans la fascination et l'abrutissement de l'ennui, les myriades de mouches bleues, noires ou vertes qui viennent se poser un instant sur les planches chauffées par le soleil ou tourbillonner lourdement dans la lumière en bourdonnant. Je n'en ai jamais vu autant. Elles sont attirées par les fientes de vache dispersées partout dans les champs proches. J'en ai trente, quarante, cinquante de dénombrées, je n'en vois pas la fin. Et toutes semblables, impossible de différencier une mouche verte d'une autre mouche verte, une mouche bleue d'une autre mouche bleue! D'ailleurs, j'ai probablement recompté plusieurs fois les mêmes. C'est comme pour les fourmis, dans le sable un peu plus loin, que je m'amuse à agacer avec un brin de paille. On dirait qu'elles forment un seul et même être, tout en étant chacune une entité, pareilles en cela aux cellules des corps organisés qui ont chacune leur vie propre, leur fonction précise — comme nous l'a enseigné notre professeur de biologie —, mais qui ne peuvent exister que dans et par le tout qu'elles constituent. Mystère qui n'en finit pas, qui n'en finira jamais, je le sais maintenant, de m'étonner et de me captiver.

J'ai six ans et demi. Il est deux, trois heures de la nuit et je

n'arrive pas à dormir. C'est la première insomnie de ma vie. Je ne connaissais pas cette pénible sensation de vide intérieur, d'impuissance et d'inutilité, cet intense et insupportable sentiment de solitude totale, absolue, et cette impression que le temps s'est arrêté et s'éternise douloureusement, atrocement, absurdement.

Hier, l'institutrice nous a expliqué le cosmos, le système solaire, les planètes, les étoiles, les galaxies... Elle a dit qu'il y avait des astres à l'infini, qu'on ne pouvait pas les compter, qu'il y en avait plus que des milliers et des dizaines et des centaines de milliers, plus que des millions et des millions de millions, plus que des milliards de milliards de milliards, et que l'on pourrait les additionner toute notre vie, jusqu'à l'âge de cent ans, sans jamais arrêter une seule seconde, pour arriver à la fin de nos jours à n'avoir dénombré qu'une infime parcelle de leur totalité.

Elle a aussi parlé de Dieu, elle a dit qu'il n'avait pas eu de commencement et n'aurait jamais de fin, qu'il était là de toute éternité et que les années de sa vie étaient aussi nombreuses que les étoiles de l'univers. C'est comme l'hostie que l'on mange quand on va communier à la messe, elle a dit qu'il est dedans tout entier mais qu'il est aussi tout entier dans toutes les autres en même temps, et dans toutes les autres de toutes les messes de toutes les églises de tous les pays du monde entier jusqu'en Afrique!

C'est tout ça qui m'empêche de fermer l'oeil cette nuit, toutes

ces choses que je ne parviens pas à comprendre, à réaliser complètement, et qui me terrifient. Je me mets à sangloter et je pense avec amertume, avec une sorte de désespoir sans fond, sans bornes, que mes larmes sont de petites étoiles qui ne font que s'ajouter inutilement à toutes celles qui existent déjà, partout, incommensurablement.

J'ai dix-sept ans. La psychologue me regarde longuement, attentivement, comme si elle cherchait un signe quelconque dans mon attitude mi-nonchalante, mi-angoissée, dans ma tignasse de cheveux châtain et rebelles, jamais peignés autrement qu'avec les doigts, dans mon teint blême et mes yeux d'un bleu triste et délavé, dans mes gestes trop lents, amortis par la bière et les tranquillisants, quelque chose qui lui indiquerait comment m'aborder, ce qu'il faut me dire en premier.

C'est le médecin de la famille qui m'a envoyé ici. Il a dit à ma mère que je devais passer des tests, et peut-être rencontrer un psychiatre. Je suis allé dans un grand hôpital où un spécialiste du cerveau m'a fait compter ses doigts ("Combien de doigts cette fois? Deux? Ou trois?"), m'a donné de petits coups de marteau sur le ligament des genoux, a fait vibrer une sorte de diapason sur différents points de mon corps en me demandant si je le sentais bien, m'a fait mettre à plusieurs reprises le médium ou l'in-

dex — je ne me souviens plus très bien — sur le bout de mon nez, en variant la vitesse d'exécution. Puis un autre, dans une autre aile du bâtiment, m'a planté dans le cuir chevelu des tas de petites aiguilles reliées à des fils bleus, jaunes, rouges et verts et, après m'avoir branché sur une espèce de machine, m'a braqué dans les yeux la lumière éblouissante de projecteurs de toutes les couleurs ou soudainement très blancs. Ensuite il a affirmé à mes parents que je n'étais pas épileptique, mais leur a expliqué que j'étais d'une très grande nervosité, anxieux à l'extrême.

Et maintenant, des semaines, des mois plus tard, je suis dans ce bureau, devant cette femme qui se décide à me lancer enfin un "Bon, nous allons faire un test amusant!" timide, maladroit, sur le ton qu'elle prendrait avec un jeune enfant ou un vieillard gâteux. "C'est très facile, dit-elle. Il s'agit de te dessiner sur cette feuille, tel que tu te vois, et de dessiner ta famille près de toi..."

J'ai quatre ans. Je viens de découvrir le chien sous la table, caché là afin de pouvoir mastiquer à son aise les jouets qu'il m'a dérobés. Ce sont mes petits animaux de plastique, vaches, moutons et chevaux faisant partie de la ferme miniature que j'ai eue en cadeau il n'y a pas très longtemps. Il en a sectionné presque toutes les pattes avec ses dents pointues de jeune chiot et mainte-

nant, amputés de la sorte, ils ne peuvent plus tenir debout.

Je ressens un profond chagrin, mais c'est moins de voir mes jouets tout neufs déjà brisés que de réaliser qu'ils ont perdu leur intégrité, qu'ils ne seront plus jamais ce qu'ils étaient, des choses-entités, complètes en elles-mêmes et belles pour cette raison. Je profite de l'occasion où ma mère soulève la trappe, dans le plancher, qui donne sur l'escalier descendant au caveau à légumes, pour empoigner cette bête que maintenant je déteste au plus haut point et la lancer dans le trou béant. Ce que je souhaite, c'est qu'elle se casse elle aussi les pattes et qu'elle ne puisse plus jamais marcher.

Un petit cri aigu se fait immédiatement entendre venant d'en bas, une sorte de plainte infiniment poignante, et, le coeur gros, la gorge serrée, je regrette tout de suite mon geste violent.

J'ai seize ans. J'ai très peur car il m'arrive des tas de choses bizarres ces derniers temps... Je crois que je suis en train de perdre la raison. Tous les soirs, dans ma chambre, j'entends des voix, des bribes de phrases, des mots hachurés qui passent rapidement au-dessus de ma tête ou près de mes oreilles, comme des flèches ou des balles sifflantes. Souvent c'est mon nom qui est dit, clairement quoique partiellement, en manquant toujours un bout, le début du prénom ou la fin du nom de famille, mais la plupart

du temps ne sont lancées que des paroles incompréhensibles, des mots dont il me semble qu'ils n'ont aucun sens ou qui me paraissent prononcés dans une langue qui me serait totalement inconnue, des exclamations fragmentées, des lambeaux de conversation absurdemment extraits de tout contexte.

Parfois aussi j'ai des hallucinations visuelles, des têtes, des mains, des bras entiers, des visages curieusement familiers ou parfaitement étrangers, des pieds, des troncs viennent graviter autour de mon lit, tourbillonner dans toute la chambre, autour des meubles et devant mes yeux écarquillés d'effroi, véritable tornade de membres coupés, de corps débités.

Je ne reste pas longtemps assis dans mon lit à contempler ce cauchemar éveillé: dès que je peux m'arracher à la fascination, je me précipite vers la porte, l'ouvre de toutes mes forces comme si elle avait l'intention de me résister, puis m'élance dans l'escalier qui mène au rez-de-chaussée. Là, dans le salon de mes parents — qui eux, les bienheureux, dorment à poings fermés —, j'allume le lustre et toutes les lampes, et j'ouvre la radio ou le téléviseur afin d'avoir quelque chose qui me raccroche à la réalité, quelque chose qui me ramène aux certitudes que je garde en moi, malgré toute cette horreur.

Encore cette nuit, je crois que ça va recommencer...

J'ai trente et un ans. A ma table de travail, sous la chaleur de la lampe, devant l'éblouissement de la page encore à remplir, je cherche des mots, j'élabore péniblement des phrases, je structure des paragraphes et des chapitres, je recolle patiemment les morceaux du miroir fracassé, j'essaie de reconstruire le puzzle. Il est minuit, il pourrait être midi: le temps, ici, dans l'espace de la création, n'a plus d'importance, toutes les heures se ressemblent, tous les jours sont pareils, il n'y a plus qu'une seule et longue saison. J'ai trente et un ans et j'écris, pour me sauver.

Rien que ces murs neigeux, ces pans d'iceberg devant mes yeux, autour de moi. Rien que ces murs et moi. De temps en temps, un infirmier vient jeter un rapide coup d'oeil par le judas taillé dans le vantail de l'épaisse porte capitonnée. Il fait glisser latéralement le petit panneau métallique, s'assure que je suis bien à ma place et bien tranquille, couché sur le lit, et referme aussitôt. Je reste seul à trembler dans la nuit, trembler de froid sur les draps de nylon glacés, trembler de peur et peut-être aussi du manque d'alcool. Tous ces verres que j'ingurgitais quotidiennement, tous ces litres de whisky ou de rhum que je vidais dans une semaine... Tout ça pour ne pas devenir définitivement fou, pour

engourdir l'angoisse et la douleur, pour empêcher l'effritement, l'éclatement, la dispersion... Je n'ai que plus sûrement, plus rapidement perdu ma consistance, déchiré en lambeaux le tissu de mon pauvre esprit! Qui recoudra tout ça, quitte à faire de ma vie un gigantesque patchwork? C'est beau les patchworks, c'est artistique, ah! ah! ah!...

Je ne dors pas, je ne dormirai peut-être plus jamais de ma vie. Et je ne sais même pas quelle heure il est, ils m'ont enlevé ma montre et toutes mes affaires, m'ont déshabillé et fait passer cette ridicule jaquette aussi tristement et désespérément blanche que les murs. Il me semble que je suis ici de toute éternité, en attente de quelque chose d'imprécis, d'indéterminé, et de toujours, d'indéfiniment remis.

J'essaie de pleurer mais ça ne vient pas, il ne me passe que de grands frissons tout le long du corps, qui secouent mes épaules, font tressaillir ma cage thoracique et agitent un instant mes pieds, comme s'il leur prenait l'idée saugrenue de vouloir marcher tout seuls, de partir sans moi, loin de cet enfer de glace morcelée, émietlée.

La nuit tombe, il commence à faire frisquet et je décide de rentrer dans la maison aux fenêtres maintenant toutes illuminées. Ma mère doit s'inquiéter de toute façon, nerveuse comme elle est,

croire encore qu'il m'est arrivé un accident, que je me suis fait renverser par une automobile. Ça doit bien faire près de deux heures que je suis dehors, à marcher dans cette neige molle et détrempée, sans même savoir où aller, sans même vouloir aller quelque part.

Dans la cuisine, la table est mise, mais je n'ai pas faim. Lorsque je refuse de manger, ma mère s'alarme, me demande si je n'ai pas pris froid et veut vérifier ma température.

"Tu vas finir par attraper ton coup de mort à passer tes soirées dans les rues par un temps aussi humide. T'es donc pas raisonnable pour un grand gars de ton âge!", me lance-t-elle, sur le ton de la réprimande légère, en bonne mère poule qu'elle est.

Comme d'habitude, je lui réponds, d'une façon si molle et si peu convaincante qu'elle ne me croit jamais et que je dois recommencer à tout moment de la journée, que tout va bien, que je ne suis pas malade, et lui dis de se rassurer. Puis je passe au salon, m'assois dans la berceuse et mets, sur le vieux pick-up grinçant, mes disques préférés. Je n'écoute, en français comme en anglais, que des chansons d'amour, tristes à mourir, désespérées, ou joyeuses, mais qui me désespèrent de toute manière parce qu'elles me rappellent le temps heureux que j'ai perdu, les heures merveilleuses où j'étais un et deux à la fois, où la scission originelle était enfin abolie, mâle et femelle réunis à nouveau dans un seul être et soudés par l'amour. Je me berce doucement et je pleure, mais intérieurement, sans qu'une seule larme glisse sur mes joues.

Je me complais dans la nostalgie et la mélancolie comme dans un refuge, pas très vivant mais que je crois réellement beaucoup moins pire que l'avenir que j'imagine pour moi.

Ca fait trois semaines que je suis dans cette école mais je n'arrive pas à m'y habituer. J'aime beaucoup ce que j'apprends, les voyelles et les consonnes, les pays du monde, les chiffres et les additions, le nom des choses... Cependant, pendant les récréations, mes camarades de classe, s'étant aperçu de ma difficulté, de mon impossibilité à m'incorporer à leur groupe, me harcèlent avec toute la méchanceté dont seuls sont capables les enfants, me tourmentent par des tracasseries de toutes sortes, rebuffades, pincements sournois, coups de pied sur les tibias, surnoms méprisants jetés à la figure ou colportés de bouche à oreille.

Souvent aussi, comme en ce moment, lassé d'entendre l'institutrice répéter des choses que certains élèves mettent du temps à comprendre, je dois m'évader du regard par la fenêtre, fuir en pensée loin de la classe, et parfois pendant plus d'une heure. Je vole alors avec les oiseaux, frémis au vent avec les feuilles encore vertes des peupliers ou tourbillonne avec celles, devenues jaunes, qui tombent de l'arbre en vrillant, me perds dans les volutes d'un gigantesque cumulo-nimbus... Je trouve ainsi, pour le temps que cela dure, un sentiment de sécurité et de puissance, presque d'invulnérabili-

té, qui me fait oublier qu'il existe d'autres êtres que moi, et qui m'échappent, des enfants cruels toujours prêts à me rappeler douloureusement que je ne suis qu'une partie de la totalité humaine ou universelle, avec ou sans eux.

Présentement je m'esquive de cette façon, mes yeux m'amènent loin d'ici et je gambade sur les collines là-bas avec un grand chien noir et fou. Devenu ce chien, j'enfonce à chaque instant ma truffe humide et frémissante dans la terre retournée prestement par mes doigts griffus, renifle avec délice les parfums subtils de l'humus et de la tourbe, m'enivre de gammes d'odeurs comme d'une savante musique, celle peut-être, de Beethoven, que nous fait écouter les mercredis la religieuse des cours de piano... Puis je gagne le bois proche et me fraie un passage dans le fouillis des ronces et l'ombre des hautes fougères.

Toutefois, ma poésie n'est pas toujours aussi sereine, il y a des moments où elle se retourne comme un gant, où les mots ne disent plus la paix retrouvée dans l'union avec l'univers, mais au contraire reflètent l'horreur de l'éclatement de l'être, de l'éparpillement, de la dispersion de tout le corps et de l'esprit, de leur perte, peut-être définitive, dans le pressentiment de la perte de leur unité:

dans une coquette maison
mes mains coupées disposées dans un vase
comme des fleurs de chair

à la table d'une terrasse
mes yeux au fond d'un verre d'eau-de-vie
comme des cerises bleues

chez une vieille dame
mon coeur cloué au-dessus d'une porte
comme un crucifix informe

entre deux taudis
ma peau sanglante suspendue à une corde
comme un vêtement humide

près d'une école
ma tête roulant dans une ruelle
comme un ballon d'enfant

sur un carré de pelouse
mes entrailles à demi déroulées
comme un boyau d'arrosage

sur le bord d'une riche piscine

mes pieds tranchés laissés à traîner
comme les chaussures d'un baigneur

derrière une station-service
mes os en tas dans la cour
comme de la ferraille à vendre

à la hauteur d'un trottoir
ma dernière expiration flottant
comme la fumée grise d'une auto

et dans l'eau sale d'un caniveau
mon âme légère emportée
comme un papier de friandise froissé...

Je lui affirme que c'est ravissant, qu'on croirait des bijoux de grande valeur, mais lui dis que j'en connais de plus beaux encore. Elle me dévisage, étonnée, comme reconnaissante de ce que je lui aie révélé un grand secret, anticipant la joie que je vais lui causer, désirant la surprise comme on désire un cadeau à Noël.

Fou de bonheur à l'idée de lui plaire, je ramasse au hasard cinq ou six petites pierres et, en bordure de la pelouse, une plus grosse, de la taille d'un poing d'adulte. Je transporte le tout

sur le trottoir de ciment proche et entreprends de briser, de casser en deux les cailloux à l'aide de la grosse pierre dont je me sers comme d'un marteau. Les étincelles jaillissent, de minuscules fragments de roche volent et nous pignent parfois la peau des bras ou nous atteignent à la figure... Finalement, ouverts comme des fleurs écloses, les coeurs minéraux se dévoilent: il y en a des rose bonbon qui donnent envie de les goûter, des gris argent, des noirs constellés de minuscules paillettes blanches et scintillantes, des rouges comme le cuivre, des jaunes qu'on s'imagine être de l'or!

Jamais elle n'aurait pu, sous la couche de poussière qui rendait ces cailloux tous uniformément brunâtres, deviner ce trésor. Eblouie, le visage épanoui par le plaisir, elle me regarde tout au fond des yeux, me sourit comme doivent sourire les anges, pensé-je, et me donne un rapide mais très doux baiser sur la joue.

— T'en sais des choses, toi..., me dit-elle avec admiration. Est-ce que tu vas m'en montrer d'autres?

Je dors et je suis en train de rêver. C'est cette bête que j'ai vue à la télévision cette avant-midi, dans les dessins animés. Je ne sais pas si c'était un loup, un renard ou un coyote, mais ç'avait de grandes dents, des lèvres horriblement retroussées, dans un rictus plein de haine, sur de longs crocs étincelants, et toutes

dégoulinantes de bave. Et maintenant elle est là, en haut des marches, énorme, trois ou quatre fois plus grande que moi, et qui m'empêche de monter l'escalier conduisant de notre logement du sous-sol à l'extérieur. Elle me fixe de ses petits yeux noirs et méchants et se purlèche les babines avec appétit, semblant considérer ma tendre chair d'enfant comme un repas des plus désirables.

Je pousse un cri et me réveille en sursaut, haletant, les cheveux collés au front par la sueur, le regard fou, cherchant à me rappeler où je suis, qui je suis... Un instant, j'ai cru que j'allais être dévoré, j'ai vu les puissantes mâchoires se refermer sur mon crâne et le faire éclater dans un écoeurant bruit d'os broyés, arracher un de mes bras en tirant dessus tout en effectuant une vigoureuse torsion dans un sens puis dans l'autre, m'ouvrir le ventre et en sortir tout ce qu'il contient, comme fait ma mère quand elle prépare des poissons.

Je me dis que ça doit être le terrible tour que m'ont joué l'autre jour mon frère aîné et ses amis qui m'a bouleversé ainsi. En tout cas, c'est la première fois que je fais un cauchemar et je tremble de partout, je frissonne comme si j'avais très froid. Ce n'est pas la nuit, je n'ai fait qu'un petit somme d'après-dîner, et je suis tout content de voir que le soleil entre encore par la fenêtre, que je peux aller vite jouer et oublier tout ça.

Je sors de son appartement en courant. Me réfugie dans le mien. Verrouille la porte derrière moi. Qu'est-ce qui m'arrive? J'ai la vue brouillée. Les genoux comme du coton. Ai l'impression d'avoir échappé de justesse à un grave danger.

Les murs valsent autour de moi. Mais séparément. Chaque pan de la pièce est détaché de l'autre. A sa propre trajectoire. Même le plafond flotte ainsi. Croise dangereusement les murs dans sa course folle. C'est peut-être cette saloperie de hasch qu'elle m'a fait fumer qui me fait cet effet. Oui. Ca doit être ça.

En baissant les yeux tout à coup je vois mes pieds. Ou plutôt mon absence de pieds. On dirait que je lévite. Mes jambes semblent sectionnées à la hauteur de la cheville. J'ai beau me frotter les paupières. Regarder plus attentivement. Ils ne sont plus là. N'ai plus de pieds au bout des jambes!

Je dois maintenant me pencher rapidement pour éviter le plafond qui fonce sur moi. Aussi tranchant peut-être qu'une large feuille de tôle. Ai failli perdre aussi ma tête. Perdre. Aussi. Ma. Tête. M...a... t...é...t...e...

Trouve un abri dans la salle de bains. M'aperçois dans la grande glace au-dessus du lavabo. Essaie de me reconnaître. De nous reconnaître. Oh! mon Dieu... Qui sommes-nous? Qui sommes-nous là devant moi?

Ma tête va soudain donner contre le miroir. Je me suis jeté dedans je crois. E t m a i n t e n a n t

n o u s s o m m e s t
 o u t é p a r p
 i l l é s s u r
 l e s c a r
 r e e a u x d
 e c é r a
 m i q u e d
 u p l a n
 c h e r H
 o r r i
 b l e m e
 n t i n
 c o n c
 e v a b l
 e m e n
 t d i s
 p e r
 s é s .

La maison de ma tante Marie est entourée de grands arbres
 dont les milliers de feuilles bruissent constamment dans le vent.
 C'est une agréable musique dont je ne me lasse pas et, encore

aujourd'hui, je me suis installé à l'ombre de l'un de ces virtuoses végétaux, confortablement assis sur un tapis d'herbe rase mêlée de mousse.

Celui que j'ai choisi est un peuplier de Lombardie, mais d'autres essences cohabitent avec lui, un érable rouge, un tremble du Canada, deux chênes et trois pommiers, en plus de ses nombreux autres frères peupliers qui forment, avec son aide, une sorte de coupe-vent naturel, une rangée protectrice le long du champ de trèfle situé au nord. Sa sonorité particulière, faite du frémissement individuel de chacune de ses feuilles — qui varie en intensité selon leur taille respective —, se mêle ainsi à celles, toutes différentes, des autres arbres, et il devient pratiquement impossible de les distinguer, leur ensemble créant une harmonie parfaite dans laquelle je me perds moi aussi, mes soupirs se fondant en elle comme des gouttes de pluie se marient à l'eau d'une rivière.

Cet abandon quotidien me fait oublier un peu que L... m'attend là-bas, qu'elle partira bientôt pour une autre ville, une autre vie, et que je ne la reverrai peut-être jamais plus... Ah! comme je voudrais qu'elle soit ici, présentement, avec moi, pour que je puisse goûter en sa compagnie ce moment d'éternité où je baigne, cette communion universelle que je vis... Il me semble que je pourrais, à ses côtés, sentir ce plaisir des centaines de fois plus intensément! Elle est l'autre corps qui me manque, qui me complète en tant qu'humain véritable, en tant qu'ange de chair

espéré...

Ma deuxième insomnie, à seulement quelques jours d'intervalle. Ma grand-mère est morte: je l'ai vue allongée dans son cercueil, qui ne bougeait plus, droite, les yeux fermés, blanche, très blanche... On m'a dit qu'on irait l'enterrer bientôt, son corps enfermé dans la boîte pour toujours, son âme envolée au ciel.

C'était la mère de ma mère, elle avait plusieurs enfants, des enfants qui ont des enfants, des enfants qui sont mères ou pères à leur tour. Et je viens de réaliser avec épouvante que si cette mère est morte, cette mère qui était elle-même la fille d'une autre mère (la fille de mon arrière grand-mère qu'on dit, je pense) et la mère d'une autre mère, la mienne aussi peut mourir, comme meurent toutes les mères depuis le commencement du monde...

C'est la première fois que je comprends vraiment cela, que je me rends compte que ma mère est mortelle: je l'avais toujours crue éternelle, ou plutôt je n'avais jamais pensé à la mort, parce que je ne l'avais jamais vue, n'en avais jamais entendu parler. Mais pis encore que la disparition maintenant envisageable de ma mère — et même si cela me fait une peine immense —, c'est mon décès à moi qui me tourmente... Fils de femme immortelle, je me croyais immortel moi aussi!

Dans mon lit, cette nuit, je me sens à mon tour comme dans un

cercueil, je me vois déjà sous la terre, mêlé à elle, les planches de ma bière disjointes, pourries comme pourrissent, à la longue, les petits pots en tourbe dont ma mère se sert pour ses plantes, et mon corps lui-même décomposé, mes os disloqués comme ceux du squelette de chat trouvé dans l'herbe il y a quelques semaines et dont je me souviens maintenant avec une intensité nouvelle et avec la compréhension que je n'avais pas eue alors, ma chair dissoute à jamais, presque liquéfiée et mélangée à la boue, inséparablement.

Je me mets à pleurer et ma mère, à l'oreille hypersensible, se réveille et vient essayer de me consoler. Quand elle me demande ce que j'ai, où j'ai mal, je lui dis simplement que je ne veux pas qu'elle meure, et que je ne veux pas mourir moi non plus. Pour me rassurer, elle m'explique naïvement, peut-être trop franchement, qu'elle ne mourra pas avant très très longtemps, que je serai grand alors, que je serai un "monsieur", que j'aurai des enfants moi aussi et n'aurai plus besoin d'elle, mais ça ne fait que me rendre encore plus triste, et infiniment désespéré.

Me dessiner? Qu'est-ce que c'est que ça encore? Que va-t-elle tenter de deviner dans mes gribouillages? J'ai toujours l'impression qu'on essaie de m'avoir. En tout cas, j'y vais, puisqu'il le faut...

C'est curieux la façon dont je me représente, en plein milieu de la feuille, les membres de ma famille autour de moi comme les rayons autour d'un moyeu, ou les traits de lumière autour d'un astre! Tous me ressemblent étrangement, ma mère, mes trois frères, ma soeur, tous ont les mêmes cheveux longs et ébouriffés, le même air morose, le même maintien rigide, comme s'ils n'étaient que de simples répliques de moi-même, ou moi une copie d'eux, comme si nous n'étions tous que des clones. Seule la taille change un peu parfois. Et personne, pas plus moi que les autres, n'a de mains ni de pieds, les bras s'arrêtent au poignet, les jambes à la cheville!

Lorsqu'elle me demande ce que cela signifie, je ne sais pas quoi lui répondre, et me contente de hausser les épaules. Il doit bien y avoir une explication, mais je ne la connais vraiment pas. Elle me regarde d'une drôle de façon, comme si elle croyait que je lui cache quelque chose. Puis elle me dit:

— T'es sûr que tu ne veux pas leur en ajouter, compléter le dessin?

Je réfléchis quelques secondes, puis, sans non plus savoir pourquoi, je lui réponds que non, qu'ils sont bien ainsi, qu'ils ne peuvent être faits autrement.

Le chien ne s'est pas cassé les pattes, il court toujours dans

la maison, continue de voler toutes mes affaires et ne semble pas avoir beaucoup souffert de sa mésaventure. Ma mère m'a un peu grondé, m'a expliqué qu'il ne fallait pas être méchant avec les animaux, qu'ils souffrent comme nous, ressentent le chaud, le froid, la faim et la douleur exactement comme les enfants.

Dehors il neige et je regarde tomber les flocons par la fenêtre, agenouillé sur une chaise de cuisine que j'ai tirée jusqu'au mur. Sur le banc de neige, je vois une petite botte de caoutchouc qu'un enfant aura perdue dans la tempête.

Tout à coup, j'aperçois avec consternation la souffleuse arriver, s'avancer lentement en grugeant petit à petit la congère, progresser inexorablement vers la chaussure qui me semble elle aussi, telle le chien, capable de souffrir, comme si le pied de l'enfant était resté dedans, ou même comme si tout l'enfant était à l'intérieur d'elle.

Je ressens une vive douleur quand, devant mes yeux affolés, elle est happée par les lames rotatives de la machine, puis projetée, dans le panache de neige, en dizaines de petits fragments noirs. Je crois même voir le flot poudreux rosir, comme s'il était teinté de sang, et je manque m'évanouir.

Une fois le chasse-neige passé, je retrouve un peu mon calme, reviens à la réalité. Cependant, durant tout le reste de la journée, une image demeure imprimée dans mon esprit, celle d'un petit garçon de mon âge, quelque part, et qui me ressemble, qui n'a plus qu'un pied et ne peut plus courir ni jouer comme les autres

enfants... Je n'arrive vraiment pas à chasser de ma vision intérieure sa jambe atrocement mutilée, son pauvre moignon extrêmement répugnant pour moi.

- ...la vie est une belle fille toute ronde...
- ...Qu'on lui tranche la tête!...
- ...c'est celui-là, couché dans le lit...
- ...Coupable!...
- ...la mort est une jolie fille très douce...
- ...vrouïvou varimou vli!...
- ...Ô mon amour, mon amour, comme je te hais!...
- ...Non, c'est une folle échevelée...
- ...Que faites-vous là? Qui êtes-vous?...
- ...Ouvrez la porte! Vite! Vi...
- ...deux et deux font quatre, quatre et quatre...
- ...A l'assassin! A l'assassin!...
- ...I think he's crazy, darling...
- ...Au revoir...
- ...Mais c'est le bout d'oreille de Van Gogh!...
- ...les galaxies sont des amas incommensurables d'étoiles tournoyant ver...
- ...Répondez! Parlez!...
- ...Passez-lui le tire-bouchon...

- ...tout ça parce qu'un jour...
- ...Coupez! C'est mauvais...
- ...Y a-t-il un médecin dans la salle?...
- ...J'avais à peine deux ans alors...
- ...Qui habet aures audiendi, audiat...
- ...Qu'on lui apporte un miroir!...
- ...Sale pute! Va t'faire fou...
- ...love you! I love you! That's all I want to say...
- ...on! Non! Pas mo...
- ...Défoncez la porte, bon Dieu!...
- ...Arrêtez, au nom de la loi!...
- ...Tu viens, chéri?...
- ...la mort est une douce fille toute ron...
- ...Mé donnez-y don' à bouère! Vous voyez bin qu'y ést souffrant...
- ...Halt! Forbidden!...
- ...C'est cet individu. Je ne le connais pas...
- ...et la dissémination du pollen se fait quand les étam...
- ...Il se prend pour un ange, ah! ah! ah!...
- ...Qu'on lui tranche les pieds!...
- ...Pariki! Karimaprok pakra!...
- ...parce qu'une fois j'ai voulu pén...
- ...ense qu'il est f...

A ma table de travail, sous la chaleur de la lampe, devant l'éblouissement de la page encore à remplir, je cherche des mots, j'élabore péniblement des phrases, je structure des paragraphes et des chapitres, je recolle patiemment les morceaux du miroir fracassé, j'essaie de reconstruire le puzzle. Il est minuit, il pourrait être midi: le temps, ici, dans l'espace de la création, n'a plus d'importance, toutes les heures se ressemblent, tous les jours sont pareils, il n'y a plus qu'une seule et longue saison. J'écris, pour me sauver, mais j'ai l'impression que plus j'écris, plus je me perds...

Depuis combien de temps est-ce que je regarde ces murs luire dans l'obscurité? Combien de minutes, combien d'heures se sont écoulées depuis mon internement ici?... Je ne saurais le dire, j'ai perdu pratiquement toute notion de temps. Ces grands rectangles trop clairs me paraissent maintenant de géantes pages blanches, et qui me demandent quelque chose, qui m'attendent on dirait... Peut-être que je devrais écrire tout ça un jour, ma vie comme une mosaïque de mots, une mosaïque de mots comme une mosaïque de vies, une pure représentation de l'inreprésentable.

J'entends le cliquetis d'un trousseau de clefs qu'on agite, on ouvre la porte... Ils viennent peut-être me chercher pour me

conduire ailleurs... J'espère qu'ils ne me bousculeront pas encore une fois. Non, ce ne sont plus les mêmes, ce sont des infirmiers et des infirmières plus gentils, plus prévenants, je ne sais pas pourquoi. Ils appellent un médecin qui me fait une piqûre afin de calmer mes convulsions et le tremblement saccadé de tout mon corps, et qui me demande combien je buvais d'alcool par jour et quels médicaments ou drogues je prenais. Je ne peux pas lui répondre, aucun mot ne sort de ma bouche, j'essaie de parler mais je n'y arrive pas.

L'injection fait lentement effet, mon organisme revient progressivement à la normale, tout s'apaise, tout s'arrête, jusqu'au plus petit tremblement de doigt. On m'apporte un pot d'eau bien bien froide, avec des glaçons dedans, et un petit déjeuner sur un plateau: du jus d'orange dans un verre en plastique verdâtre, du gruau d'avoine, des oeufs, des toasts et du thé dans un bol, une assiette, une tasse et une soucoupe également en plastique verdâtre (avec le thé, il y a un petit contenant de crème et deux sachets de sucre — sur le couvercle du contenant de crème sont écrites les lettres L - A - V - A - L, et sur les sachets de sucre les lettres M - A - R - I - E — P - E - R - L - E). Les ustensiles pour manger sont en métal reluisant: il y a un couteau à bout arrondi, une petite cuiller et une plus grande dans laquelle je sais que je pourrais voir mon visage si je l'en approchais, mais je ne veux pas. Le plateau, fait du même matériau blanc-vert, est égratigné à deux endroits. La première égratignure est longue d'environ tren-

te millimètres et fait penser, si on l'imagine des centaines ou des milliers de fois plus grande, à une faille à la surface d'un glacier; la seconde ressemble plutôt à une ver/

— Il est tout en sueur..., dit soudainement, en me passant la main sur le front doucement, d'un geste qui est presque une caresse, une jolie infirmière aux cheveux courts, coupés à la garçonne, et aux grands yeux verts où je plonge tout à coup vertigineusement. Elle ressemble à L... et sa commisération, sans qu'elle le sache, au lieu de me faire plaisir, de me soulager des moments de terrible solitude et d'angoisse que je viens de vivre, me fait davantage souffrir.

J'arrête le tourne-disque et éteins les lumières du salon. Ma mère et mes frères sont allés se coucher, ma petite soeur dort à poings fermés depuis des heures déjà, et je gagne ma chambre à mon tour.

Après m'être dévêtu, je passe devant la glace au-dessus de ma commode et m'immobilise un instant face à elle. Je regarde, un peu étonné, avec l'impression bizarre d'être à la fois devant moi-même et un étranger, le corps svelte d'adolescent qui est devant mes yeux, ses longs bras minces, ses aréoles roses et le petit mamelon en leur centre, durci, érigé, son ventre plat, ferme et tendu — qui s'arrête à la hauteur de l'aine, le miroir n'étant

pas assez grand pour renvoyer le reste de l'image —, son nombril ovale et étroit, sa peau très blanche et désirable... Puis je me dirige vers le lit et me glisse sous les draps frais.

Je repense à tout ce que les autres garçons de mon âge disent à l'école, pendant les récréations, quand, caché par un angle de la bâtisse, j'entends leurs conversations étouffées... Le plaisir qu'ils ont à se toucher, leurs éjaculations, leurs orgasmes... J'essaie moi aussi depuis quelque temps de faire ce qu'ils font, mais il ne se produit jamais rien, aucune des choses extraordinaires qu'ils se racontent avec tant d'enthousiasme et de fierté ne m'arrive. Pourtant, encore ce soir, ma main effleure un moment ma poitrine plate de garçon, puis descend le long de mon ventre, s'insinue dans le pli entre la cuisse et le pubis et va caresser les longs poils doux quelques secondes, se rend câliner plus longuement les deux petites boules maintenant très dures des testicules et la délicate et satinée peau du scrotum, très loin en arrière, presque jusqu'entre les fesses, avant de remonter enfin et d'empoigner délicatement mais fermement mon pénis turgescent et chaud dans la paume.

Tout à coup, j'éprouve une sorte de douleur, ou plutôt un plaisir comme mêlé d'une étrange douleur jusqu'à maintenant jamais ressentie et, affolé, épouvanté, je crois m'être gravement blessé. Je n'ose regarder sous le drap, certain que ce liquide tiède que je sens couler sur ma cuisse est un abondant flot de sang, et je reste glacé d'horreur, comme paralysé.

J'ai neuf ans. Je suis un goéland planant très haut dans le ciel. Je vois la petite école tout en bas, presque ridicule observée à cette distance, et les quelques maisons alentour. A environ un kilomètre plus loin vers le sud, je peux contempler l'immensité bleue du Saint-Laurent vaste comme une mer, et à environ un kilomètre plus loin vers le nord, mes regards peuvent glisser sur l'étendue verte et infinie de la forêt boréale de conifères. Tout mon village natal de F... tient ainsi dans un minuscule espace qui ne peut plus paraître étouffant ni menaçant. Je suis libre, maître de moi, maître de ma vie, tout-puissant, personne ne peut m'astreindre à quoi que ce soit. Il y a un instant, j'étais le vieux bouleau dans la cour du couvent en face de notre collège, j'avais une mémoire longue de plus de deux siècles, me rappelais des Montagnais qui, un jour, bien avant que les Blancs soient venus s'installer dans la région, avaient campé à l'ombre de mon feuillage et avaient arraché un peu de mon écorce pour allumer leur feu, gardais le souvenir, jusqu'au plus profond de ma dure chair d'arbre, des plaisirs et des rigueurs de toutes les saisons que j'avais vécues, connaissais le poids de chaque oiseau, de chaque insecte, savais comment lutter contre le vent du nord ou affronter les assauts de celui, parfois plus traître encore, venant du

large, comment plier et tordre mes branches afin qu'elles ne cassent pas sous la pression de leur souffle; un peu avant, sous la pelouse devant l'école, je me creusais une galerie dans la terre humide et odorante à l'aide de mes épaisses pattes de taupe, avançais, aveugle mais le nez plus sensible qu'un radar, en me nourrissant de lombrics et de larves que j'emprisonnais dans mes petites dents pointues et dont les jus exquis giclaient dans ma gueule; et encore un peu avant, gros bourdon dodu et un peu lourd, je volais de pissenlit en boule de trèfle, d'épilobe en pâquerette, soulé de nectar et gavé de pollen, mes yeux à facettes multipliant le champ de fleurs sauvages au bout de la rue comme s'il s'était agi de la mosaïque d'un kaléidoscope.

Ce sont les dizaines de livres que je dévore en dehors des heures de classe qui m'ont appris toutes ces choses sur les animaux, comment ils vivent, ce qu'ils mangent et ce qu'ils ressentent, qui m'ont expliqué les fleurs, les herbes et les arbres, et aujourd'hui, grâce à eux, je peux m'évader quand et où je veux, je peux fuir, même cette prison où ma mère m'a mis et où il n'y a jamais que l'institutrice qui change au fil des années, même ces terribles enfants qui me harcèlent encore, qui me harcèleront toujours, parce que je ne suis pas comme eux, que je serai toujours différent d'eux...

non ce n'est plus mon sang
qui coule dans mes veines
et ce n'est plus ta voix
qui parle par ta bouche
non ce ne sont plus ses yeux
qui voient ce qu'il regarde
et ce ne sont plus nos coeurs
qui souffrent dans nos corps
non ce ne sont plus vos mains
qui pendent à vos bras
et ce ne sont plus leurs pieds
qui marchent dans leurs pas
non ce ne sont plus mes rêves
qui peuplent mon sommeil
et ce n'est plus mon âme
qui se perd entre ces lignes...

Cet après-midi j'ai trouvé une bague dans la petite rigole en bordure de ma rue. Je l'ai montrée à ma mère et elle m'a dit que mon trésor n'était qu'un bijou d'enfant, sans aucune valeur. Ce que je croyais de l'argent n'est que de l'étain, et ce qui m'a-

vait semblé un saphir n'est que du verre coloré. Cependant, au centre de la pierre bleue, sous le morceau de verre ovale en fait, se voit l'image miniature de la Sainte Vierge, une madone immaculée toute auréolée de lumière bleutée, et, ne serait-ce que pour cela, ma trouvaille demeure pour moi d'une très grande beauté, conserve beaucoup de prix à mes yeux.

Je suis fasciné par cette pierre qui n'en est pas une, par ce bout de verre qui, en raison de son apparence, n'en est pas véritablement un non plus, par cette petite chose de la couleur et de la grandeur de mon iris dans laquelle je peux contempler une femme figée, fixée à jamais, hors du temps, pétrifiée, prise dans la vitre comme un insecte fossile dans l'ambre, mais qui fait aussi miroir quand la lumière y entre dans un certain angle et dans laquelle je peux voir mon visage, flou, vapoureux, comme incertain, à peine là, et même, si je l'approche vraiment de très très près, mon propre oeil qui, d'une façon extrêmement troublante, me regarde me regarder et prend la place du chaton.

Je voudrais la conserver comme un joyau, la garder pour moi, rien que pour moi, la cacher sous une pile de vêtements dans un tiroir de ma commode et ne l'en sortir que de temps à autre afin de l'admirer à la dérobée, mais j'aime trop L... et je décide de lui faire une surprise, de lui offrir cette bague comme on présente une alliance, une bague de fiançailles — sans le lui dire toutefois, en ne lui dévoilant pas le secret du rituel que j' imagine, car je crains trop qu'elle ne veuille pas y participer,

qu'elle refuse de s'engager aussi loin avec un garçon qu'elle connaît à peine.

Quand je la lui dépose au creux de la main, elle me lance, à ma plus grande stupéfaction, toute joyeuse et taquine:

— Ce n'est pas comme ça qu'on fait!... On la glisse au doigt lentement, doucement, en regardant l'autre amoureux dans les yeux!

J'ai vingt-six ans. C'est l'été et mes cours de littérature à l'université ont fait relâche. Ma première année à ce nouvel échelon de la connaissance s'est bien passée, je me suis bien habitué à mon nouvel environnement, à cette nouvelle ville de Chicoutimi, à des études plus poussées.

Tous les jours, quand il fait beau comme aujourd'hui, je sors me promener dans les endroits les plus sauvages que je peux trouver, petits bois, prés de fleurs sauvages ou simples terrains vagues envahis par les mauvaises herbes et les ronces, parcs municipaux, et même cimetières ombreux et feutrés pleins de silence et de grands vieux arbres, et tous les jours je fais l'expérience de la "Sensation" de Rimbaud, je vis son poème non seulement par l'esprit, mais également à travers tout mon être, par tous mes sens et tout mon corps, jusqu'en la moindre de mes cellules on dirait...

("Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue:
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien:
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.")

Et c'est vraiment heureux comme avec une femme que je me sens, les feuilles des arbres me paraissent des milliers d'yeux verts mêlés à des milliers d'invitants sourires, la folle avoine et les blés sauvages me semblent des chevelures blondes frémissantes dans le vent, et le gazouillis des innombrables oiseaux cachés dans les cimes est le rire limpide et frais d'une fille contente de vivre. Partout je suis entouré d'elle, c'est "L..." partout que je vois, moi qui croyais l'avoir depuis longtemps oubliée...

On cogne à notre porte. Nous n'allons pas ouvrir. Non. Nous n'allons pas ouvrir. C'est le propriétaire. Il demande ce qui se passe. Quel était ce bruit. Il nomme un **de** nos multiples prénoms.

Nous demande si nous nous sommes blessés. Nous disons que nous avons échappé un vase de cristal. Que nous allons le ramasser. Que tout va bien.

Il s'en va. Une chance qu'il n'a pas insisté pour entrer. Nous avons du sang dans les cheveux. Sur nos mains. Nos vêtements. Nous devons laver tout ça. Soigner les plaies.

Voilà. C'est fait. Maintenant nous nous étendons sur notre lit. Nous nous reposons. Nous retrouvons nos esprits. Qui sommes-nous déjà? Nous devons nous rappeler qui nous sommes. C'est primordial. Une question de vie ou de mort...

L'autocar a pris du retard à cause d'un accident sur la route, un camion renversé en plein milieu du chemin. Il est presque quatre heures et quart et je viens juste d'arriver à F... Je fais le trajet du terminus à la maison en courant comme un vrai fou, à tout instant déséquilibré par la trop lourde valise qui me pend au bras et manquant de m'affaler de tout mon long.

Quand je parviens enfin au bout de ma rue, j'aperçois à l'autre bout la grande voiture noire des parents de L... qui s'éloigne. Je crie, de toutes mes forces je crie qu'on m'attende, que je suis là, mais ils ne m'entendent pas, ne peuvent plus m'entendre... La petite tête de L... que je vois dans le carré de la vitre, aux cheveux coupés court, toute ronde, toute joufflue, ne se retourne

pas, regarde droit devant, et je reste là, perdu comme un bébé, mort, brisé et vidé comme une coquille d'oeuf, ma valise au milieu de la rue, mon apparence de corps debout et raidie à côté d'elle, telle une statue, un fantôme de statue dans une brume de la fin du monde.

Je veux pas m'endormir pour toujours. Je veux pas mourir. Je voudrais être une étoile... Non, un soleil, plus loin que le soleil qu'on a sur la terre, haut, très très haut dans le ciel. J'aurais des milliers de millions d'années et je serais vivant encore pour toujours. Ou même je serais Dieu. Oui c'est ça, je serais Dieu et je mourrais jamais jamais.

C'est ça que je joue maintenant. Je suis le Grand Dieu en haut dans le ciel et je dis que la lumière s'allume et toutes les lumières s'allument partout sur la terre. Je dis aussi que les oiseaux volent en l'air et que les poissons nagent dans l'eau partout partout et ça arrive. Pis j'invente les arbres, toutes les sortes d'arbres, pis les pissenlits et le grand foin pour que les chats et les souris peuvent s'amuser dedans et les fougères hautes hautes et les étoiles dans la mer.

J'invente pas la neige ni l'hiver ni les chiens trop méchants qui mordent, juste les gentils. Ni les monsieurs ni les enfants non plus ni l'école. Jamais.

Je suis le Grand Dieu partout partout partout et je dis que les bourdons bourdonnent et que les papillons papillonnent pour toujours et ça arrive. Je veux pas mourir. Dieu a jamais mouru et je mourrai pus jamais...

La semaine dernière, elle m'a présenté une série de planches, de bizarres dessins qui ressemblaient bien plus à de simples et grosses taches d'encre, et elle m'a demandé de lui expliquer, pour chacune d'elles, ce que je voyais, ce que je devinais dans les ébauches de formes créées par ces éclaboussures. Parfois m'apparaissaient de vagues oiseaux, des silhouettes, des chauves-souris, des masques d'aspect presque humain, des papillons contrefaits, mais ce que je voyais le plus souvent, dans tous les dessins en fait, et avant tout, c'était l'appareil génital féminin complet, avec vagin, utérus, trompes de Fallope et ovaires, mais écrabouillé, de planche en planche broyé davantage, presque méconnaissable et pourtant encore et toujours là: elle avait l'air très étonnée que je lui dise cela...

Puis, avant-hier, on m'a conduit dans le bureau d'un autre psychologue, un homme celui-là, qui m'a fait passer un test beaucoup plus compliqué, où je devais répondre à des tas de questions le plus rapidement que je pouvais, pendant que lui me chronométrait comme si j'avais été un coureur olympique. Il m'a demandé quelle

était la capitale de tel et tel pays, ce que voulait dire le mot "archaïque", et toutes sortes d'autres choses semblables. Il m'a aussi fait assembler les pièces d'une espèce de puzzle en plastique qui devait être, une fois complété, un rectangle (j'ai perdu patience et je l'ai tout éparpillé sur son bureau d'un revers de la main), m'a récité une liste de nombres à trois chiffres — une dizaine je crois — que je devais ensuite répéter dans l'ordre, sans me tromper, m'a montré des cartons sur lesquels étaient quatre dessins, et il me fallait dire lequel des quatre objets représentés n'allait pas avec les autres, et cetera, et cetera, et cetera.

Et aujourd'hui je suis ici, devant un psychiatre qui fume des tonnes de cigarettes et dont le cendrier déborde de cendre et de mégots. Je le vois à peine à travers ses nuages de fumée grise ou bleutée, mais — et même si je me méfie énormément de lui, de son air compréhensif et bon — il me semble sympathique, un peu fragile malgré sa forte carrure, humain, plus en tout cas que les psychologues avant lui, qui paraissaient d'ennuyeuses machines à faire passer des tests et à embêter les gens.

J'ai vingt-deux ans. Dans un autocar que j'ai pris afin de me rendre à Québec visiter un de mes frères, je regarde une fille assise trois ou quatre sièges devant moi. Ou plutôt je regarde sa

chevelure, puisqu'elle est de dos, une flamboyante chevelure rousse qui me fascine, m'éblouit. Puis, tout à coup, je vois son visage reflété dans la vitre à sa gauche, qui agit comme un véritable miroir en raison de l'angle du soleil par rapport à elle.

C'est une expérience étrange de voir en même temps le derrière de la tête et la figure d'une même personne, le recto et le verso de l'image, mais ce qui me bouleverse le plus c'est qu'il s'agit d'une femme extraordinairement belle, au visage parfait, sans le moindre petit défaut, un teint de neige — contrastant vivement avec la couleur chaude, éclatante des cheveux —, un petit nez légèrement retroussé, juste ce qu'il faut, une bouche extrêmement sensuelle, de grands yeux bleu ciel... Mais ce n'est pas tant ça encore qui me laisse aussi médusé, c'est tout un entrelacement de choses, le fait que certains de ses traits ressemblent à certains des miens (au point que j'ai cru, une seconde, que c'était mon reflet que je voyais), que ses cheveux aient la même teinte de feu que ceux de ma soeur lorsqu'elle n'était qu'un bébé (et qui ont blondi depuis), mais surtout qu'elle soit exactement la fille dont j'ai toujours rêvé, que j'ai idéalisée et qui revient constamment, régulièrement dans mes fantasmes — je veux dire depuis que j'ai réussi à chasser de ma mémoire, avec la puberté et les années, le visage de L..., mon amour d'enfance, mon premier amour —, et qu'elle m'apparaisse là, tout à coup, incarnée, devenue réelle, impossiblement vraie.

Il s'agit d'un colossal coup de foudre, trop fort pour être supportable, et, quand, afin de nous dégourdir un peu les jambes,

nous débarquons tous sur le pont du traversier reliant les deux rives du Saguenay, puis lorsque nous nous arrêtons dans un petit restaurant de la Malbaie pour casser la croûte avant de poursuivre le voyage, je continue de la contempler de loin, incapable de l'approcher, de lui adresser la parole, de la considérer autrement que comme une image... A mes yeux, elle n'est encore et uniquement qu'un fantôme, et je sais qu'elle ne sera toujours que cela dans l'avenir, même si je l'ai rencontrée, bien en chair, aujourd'hui.

ticules	occipital	coeur	vertèbres	mollets	
yeux	omoplates	nerfs	amygdales	sternum	
biceps	reins	prémolaires	veines	duodénum	
humérus	langue	tendons	bassin	diaphragme	
	surrénales	phalanges	bronches	canines	
artères	pancrées	côtes	thyroïde	cheveux	
fessiers	temporaux	oesophage	péronés	ovaire	
s	maxillaires	pectoraux	larynx	métacarpes	
	cerveau	vessie	trapèzes	pariétaux	intesti
ns	plèvre	fémurs	deltoides	péritoine	ra
te	poils	métatarses	triceps	molaires	ne
z	rotules	trachée	cubitus	seins	phalang
es	rectum	carpes	cervelet	clavicules	lu
ette	radius	foie	incisives	poumons	fron

tal	oreilles	tibias	utérus	épiglotte	ta
rses	lèvres	cornées	estomac	ongles	phar
ynn	bulbe rachidien	peau	coracobrachial		pén

À ma table de travail, sous la chaleur de la lampe, devant l'éblouissement de la page encore à remplir, je cherche des mots, j'élabore péniblement des phrases, je structure des paragraphes et des chapitres, je recolle patiemment les morceaux du miroir fracassé, j'essaie de reconstruire le puzzle. Il est minuit, il pourrait être midi: le temps, ici, dans l'espace de la création, n'a plus d'importance, toutes les heures se ressemblent, tous les jours sont pareils, il n'y a plus qu'une seule et longue saison. J'écris pour me sauver, mais plus j'écris, plus je me tue.

Le médecin et les infirmières sont repartis et je me retrouve encore seul à contempler les cloisons nues et lisses de ma cellule. Ne seraient-ils pas des miroirs ces quatre rectangles qui m'entourent, qui m'emprisonnent? Des glaces démesurées réfléchissant froidement mes pensées, sans ménagement, sans pitié? (Me souviens de la grande psyché d'une de mes tantes du côté de ma mère — Marie, je crois qu'elle s'appelait —, dans laquelle je pouvais

me mirer en entier quand j'étais enfant, mais qu'il fallait pour cela incliner un peu vers moi si je voulais voir mes pieds, un peu vers l'arrière si je voulais voir ma tête.)

On m'a muré vivant dans une chambre aux miroirs, voilà ce que l'on m'a fait. Une chambre froide où je mûris ma mémoire et mon imaginaire, les réminiscences de ma mère, le pressentiment de ma mort... Tout en moi murmure et monte lentement comme une marée de mots! — Mais les mots ne suffisent pas pour un mort-né, il me faudrait des morceaux de mots, des monceaux de morphèmes, tout un nouveau code morse pour pouvoir dire mon marasme, ce qui me mortifie, me morcelle moi aussi, me martyrise sans merci à tout moment et que je n'ai pas mérité, pour pouvoir écrire de ma main cette marâtre sans morale que l'on nomme la vie, mais l'écrire loin d'ici et de tout, hors même du vrai langage, en marge de moi!

Aurai-je le temps de parler, de tout dévoiler avant de me métamorphoser à nouveau en statue de marbre, mes pensées moroses et morbides pareilles à de la moraine mariée à un épais mortier, les murs comme des draps mortuaires de plâtre autour de moi, mes yeux tels des mares gelées où plus rien ne miroitera, pas même un mirage? Faudrait presque un miracle. Oui, c'est ça, regarder ce phénomène merveilleux comme possible, le garder maintenant comme unique point de mire...

J'ai un milliard d'années. Que voudriez-vous savoir d'autre? Mon nom? Vous me demandez quel est mon nom? Mon nom est quantité, mon nom est multitude, mon nom est myriade. Mon nom est pullulement, grouillement et fourmillement. Je me nomme Amibe, Entamoeba, Arcella, Difflugia. Thalassicole, Acanthomètre. Polystomelle, Nummulite, Globigérine. Actinophrys, Actinosphoerum. Euglène, Volvox, Dinobryon, Synura, Noctiluque. Trypanosome, Trichomonas, Leishmania. Paramécie, Opaline, Colpode. Stentor, Balantidium, Spirostomum. Stylonychie. Vorticelle. Acineta, Didimium. Grégarine, Stylo-rhynque. Coccidie. Plasmodium. Nosema.

Je me nomme Autruche. Nandou. Emeu, Casoar. Aptéryx. Tinamou. Manchot. Plongeon. Grèbe. Albatros, Pétrel, Puffin. Phaéton, Péllican, Fou, Cormoran, Anhinga, Frégate. Butor, Aigrette, Héron, Baloeniceps, Ombrette, Cigogne, Marabout, Jabiru, Ibis, Spatule. Harle, Canard, Oie, Cygne. Secrétaire, Vautour, Aigle, Faucon, Balbuzard. Mégapode, Hocco, Guan. Faisan, Perdrix, Pintade, Paon, Caille, Coq, Dindon, Tétrás, Hoatzin. Grue, Râle, Poule d'eau, Foulque. Huftrier, Pluvier, Bécassine, Bécasse, Chevalier, Avocette, Mouette, Goéland, Sterne, Pingouin. Ganga, Pigeon, Tourterelle, Palombe, Diduncule. Perroquet, Cacatoès, Ara, Perruche, Lori. Touraco, Coucou. Hibou, Harfang, Surnie, Chouette, Effraie. Engoulevent. Martinet, Colibri. Colie. Couroucou. Martin-pêcheur, Huppe, Calao. Toucan, Barbu, Indicateur, Pic, Coucou barbu, Jacamar. Fournier, Brève, Manakin, Cotinga, Ménure, Alouette, Hiron-

delle, Hoche-queue, Roitelet, Grive, Mésange, Grimpereau, Pinson, Moineau, Etourneau, Paradisier, Corbeau.

Je me nomme Apus, Artémie, Daphnie. Cypris. Cyclops. Calige. Anatife. Balane, Sacculine. Nébalie. Crevette de montagne. Mysis. Bodotria. Tanaïs, Apseudes. Thermosbène. Cloporte, Aselle, Ligie, Bopyroïde. Gammare, Caprelle, Talitre, Pou de baleine. Euphausie. Crevette. Bouquet, Ecrevisse, Homard, Langouste, Scyllare. Bernard-l'ermite. Crabe. Squille. Périplate. Scolopendrella. Pauropus. Iule, Gloméris. Scolopendre, Lithobie, Géophile. Linguatule, Tardigrade.

Gratter. Gratter. Retourner les pierres. Trouver toutes les fourmis au petit goût acide qui grouillent là dans le sable. Arracher les racines sucrées aussi. Dénicher du bout du museau et du bout de la langue les larves juteuses cachées dans l'humus et le bois pourri. Tout avaler goulûment. Les feuilles aussi, les fines feuilles des jeunes saules, les pousses de fougère, les herbes tendres et les bourgeons de cèdre. Les champignons mous à la lourde et délicieuse saveur de terre. Les noisettes tombées, dures à croquer, les graines d'érable rouge, les cônes frais de sapin fourrés de gomme parfumée. L'écorce un peu amère des aulnes et des cerisiers. Les fleurs de toutes sortes. Le miel des bourdons au coeur des vieilles souches. Les framboises et les mûres exquis,

les bleuets à perte de vue, les fruits du cormier, des aubépines, de l'amélanchier. Les oeufs de perdrix, les mulots, les écureuils, les oisillons tombés du nid, les lièvres, les rats musqués, les castors qui se défendent un peu trop bien et qui blessent parfois, les faons du caribou et les veaux de l'orignal pleins de chair chaude et de sang salé. Les couleuvres, les grenouilles, les têtards de crapaud dans les flaques, les rapides écrevisses, les lombrics et les escargots plus lents. Les truites dans l'eau basse quelquefois et les moules d'eau douce dans la vase du bord des lacs. Et encore de l'herbe, et de la mousse humide, et des lichens rêches, et d'odorantes feuilles en décomposition. Tout manger. Tout dévorer. Vite se faire une épaisse couche de graisse autour du corps en prévision de la longue hibernation qui s'en vient. Puis regagner sa cachette, son trou dans les rochers de la montagne, loin des hommes et de leur village là-bas.

tandis que je gardais l'oeil fixé
sur la gueule avide du vide
et que j'y voyais les âges tourbillonner en mugissant
avec les continents
les bêtes innombrables
et la mémoire des peuples
des lambeaux de ma chair se détachaient

pour aller tournoyer à leur tour dans ce cyclone vorace
et mes os se brisaient comme du bois sec
sous la force terrible de cette attraction

c'était la terreur pure
plus affolante encore que le réel
c'était la bouche de la mort elle-même
qui venait se nourrir de ma peur...

Hier, en allant faire une commission pour ma mère, je me suis attardé au bord du petit ruisseau qui traverse le village. Je me suis même aventuré à l'intérieur du tunnel de béton installé sous la route pour son écoulement. Mes pas résonnaient d'une drôle de façon dans cette enceinte, confondus au chantonnement de l'eau, et l'air y était agréable, frais et humide, curieusement rassurant. Dans la pénombre, j'ai vu l'eau claire miroiter comme un cristal liquide, puis j'ai aperçu, en son fond, dans le lit de sable et de cailloux, des pierres blanches comme celles de la cour l'autre jour, mais plus belles encore, à l'éclat ravivé par la limpidité de l'onde. On aurait dit de jolies dents blanches mouillées de salive, et je me suis souvenu du premier sourire de L... ce matin-là.

Mais aujourd'hui c'est autre chose, je n'ai plus à rêver d'el-

le car elle est là, à mon côté. En sortant de l'école tout à l'heure(moi du collège, elle de son couvent justé en face), nous avons couru, d'abord comme des enfants heureux de sortir d'une classe étouffante à la fin de la journée, puis le jeu est devenu plus sérieux et L... a fait comme dans les films d'amour à la télévision, elle s'est mise à rire et à crier "Tu m'attraperas pas, euh, tu m'attraperas pas!". Quand je l'ai rejointe et que j'ai essayé de la retenir par une épaule, elle a fait semblant de perdre l'équilibre et de tomber par terre, et moi j'ai fait semblant d'être entraîné dans sa chute.

Nous sommes maintenant côte à côte sur la pelouse d'une maison inconnue, haletants, le sang cognant dans nos poitrines et à nos tempes brûlantes, nos corps se touchant presque, ni l'un ni l'autre ne prononçant un seul mot. Je respire l'odeur forte, entêtante, du gazon frais tondu, mêlée à celle, plus enivrante encore, de la peau, de la transpiration et des cheveux de ma compagne, et dans mon esprit profondément troublé les deux se confondent, les brins d'herbe que je sens me picoter le dos et la paume des mains me paraissent eux aussi les cheveux d'une fille, ceux de L... partout présente, devenue la terre entière...

J'ai sept ans, ou treize, ou dix-neuf, ou trente. De tout temps je déteste être pris en photo. Je ne supporte pas de me voir ainsi

prisonnier, à la merci du regard inquisiteur de tous, incapable de fuir, d'échapper à leurs terribles yeux. Aussitôt que l'on veut me photographier (dans un groupe, lors d'une quelconque fête par exemple), je trouve un prétexte pour ne pas être là, ou bien je me glisse furtivement, me faufile, me coule comme une eau entre les gens sans que l'on me voit et disparaîs quelque part. Je fais la même chose quand quelqu'un me regarde trop souvent, trop intensément, je me dérobe à son regard pétrifiant et m'éclipse dans la minute qui suit. (Les rares fois où l'on a quand même essayé de me photographier contre ma volonté, je me suis retenu à grand-peine de donner un coup de pied dans la caméra pour la faire tomber et de la piétiner ensuite, de la casser en mille morceaux.)

De tout temps aussi j'ai comme un épouvantable pressentiment, j'ai peur d'être un jour complètement paralysé, de me faire renverser par une voiture par exemple, ou de tomber dans un escalier, de me casser la colonne vertébrale et de me retrouver sur un lit d'hôpital, dans l'impossibilité de bouger seulement un doigt de la main ou du pied, à jamais captif de mon corps transformé en immobile et lourd gisant de pierre.

Nous avons tous les âges. Nous sommes François. Véronique. Benoît. Xavier. Pierrette. Denys. Joséphine. Renée. Ovide. Isabelle. Quentin. Marie. William. Henriette. Adélaïde. Karl. Gédéon.

Elisabeth. Zacharie. Charlotte. Sylvain. Lucie. Ursule. Narcisse. Yvonne. Thérèse. Nous sommes nés en 1667. 1822. 1915. 1712. 1930. 1695. 1781. 1816. 1908. 1872. 1641. 1926. 1763. 1803. 1799. 1845. 1904. 1960. 1705. 1811. 1956. 1968. 1728. 1949. 1883. 1951. Nous sommes colon. Concierge. Vendeur d'assurances. Maréchal-ferrant. Institutrice. Soldat. Lavandière. Boulangère. Médecin de village. Prostituée. Coureur des bois. Serveuse dans un restaurant. Bandit de grand chemin. Folle internée. Mère de famille nombreuse. Bûcheron. Epicier. Comédienne. Chasseur de baleines. Bonne à tout faire. Ingénieur électricien. Ouvreuse dans un cinéma. Hôtelier. Artiste peintre. Infirmière. Religieuse cloîtrée. Nous avons encore des millions de noms. Des millions d'histoires tristes ou heureuses. Nous sommes un peuple. Nous sommes un pays qui ne veut pas mourir.

Je ne sais pas quel âge je peux avoir. Quatorze ou quinze ans environ. Je suis dans l'adolescence en tout cas. Enfin, il me semble. Je suis bouleversé parce qu'un homme s'est tué dans notre village, s'est suicidé d'une horrible façon. C'est la deuxième fois que ça arrive en très peu de temps. Le premier s'est fait sauter à la dynamite, il est allé s'en acheter une caisse, l'a placée sous son lit, a allumé la mèche et s'est tranquillement couché comme pour faire un somme. Sa femme a eu juste le temps de sortir et de se jeter à terre avant que toute la maisonnette

de planches s'éparpille sur près d'un kilomètre de circonférence. Le second, celui d'aujourd'hui, s'est mis le canon d'un fusil de calibre 12 sous la gorge et a appuyé sur la gachette. Son corps sans tête est retombé sur le plancher. Sa cervelle, mélangée au sang et aux minuscules fragments d'os de la boîte crânienne, s'est étalée en arc de cercle sur tout le plafond et une partie des murs.

Assis dans les marches du perron, je m'imagine le corps du premier, réduit en particules si petites qu'il ne fut jamais retrouvé, presque dématérialisé, séparé en ses cellules et en ses atomes comme dans les films de science-fiction à la télé, puis la tête et le visage de l'autre, devenus une immonde bouillie, liquéfiés, anéantis, et cette vision me fascine autant qu'elle me terrifie, me fait frissonner, mais d'attirance morbide et de profonde répulsion mêlées. Toute la journée j'y penserai encore, et une partie de la nuit, sans pouvoir dormir.

J'ai pas d'âge. Je suis Dieu.

Il me regarde à travers son écran de fumée bleue, reste d'in-terminables, d'intolérables secondes sans m'adresser la parole,

à seulement allonger le bras de temps en temps afin d'aller faire tomber, d'un tapotement sec et répété de l'index sur la cigarette, le petit rouleau de cendre grise dans le cendrier. Incapable de supporter cela plus longtemps, je lui demande, un peu fâché :

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse? Qu'est-ce qu'il faut que je dise?

Il ne bronche pas, continue de me regarder du même air attentif et insupportablement compréhensif, puis, après un temps infini, met fin à la torture en me disant :

— Ce que vous voulez... Ce que vous trouvez important de dire...

— N'importe quoi? dis-je, étonné.

— N'importe quoi, répond-il, sur un ton un peu mou, un peu hésitant, qui en fait signifie: "Pas vraiment n'importe quoi, vous me comprenez très bien..."

Rempli d'appréhension, ne sachant par quoi commencer, ne sachant même pas si j'ai envie de parler de ce qui m'arrive et qui me fait trop mal, de me confier à cet homme que je ne connais que depuis quelques minutes, je tente quelque chose, je lui lance, sans grand espoir cependant :

— J'aimerais mieux que vous me posiez des questions...

Là, il me sourit aimablement, un peu tristement même, on dirait, et je comprends que ce n'est pas possible, qu'il me faut trouver mes propres questions, au fond, tout au fond de moi. Je cherche, longtemps, de longues minutes, pas tellement ce qu'il faut dire mais plutôt la manière de le dire, les mots justes à u-

tiliser, avec tout le poids nécessaire, puis je balbutie enfin, la gorge serrée, la voix étouffée, les lèvres frémissantes, quelque chose qui n'est pas vraiment ce que j'avais l'intention de dire, quelque chose qui m'échappe, qui se dit comme malgré moi :

— Aidez-moi docteur... Je souffre, je souffre tellement, si vous saviez...

J'ai dix-huit ans. Il est trois ou quatre heures du matin et je reviens d'une soirée et d'une nuit de beuverie. Je retourne coucher à la maison mais, dans les rues de F..., je zigague, titube, bute contre le bord des trottoirs, m'affale de tout mon long en m'écorchant les paumes et en déchirant les genoux de mon pantalon sur la surface rude de l'asphalte ou du ciment, me relève en vacillant un instant sur place comme une toupie, fait encore un bout de chemin hésitant... Tout autour de moi tourne, et tourne, et tourne, rapidement, par saccades, et cette insupportable giration, ce tourbillonnement sans fin me rappelle atrocement le mouvement unique de l'univers, avec ses galaxies tournoyant éternellement dans le néant, ses planètes en immuable révolution autour des étoiles et au-dessus de ma tête et ses atomes — dans mon corps même! — dont les électrons gravitent sans cesse autour des protons et des neutrons... Ô mon Dieu, tout pour ne pas être pris dans cette infernale rotation, entraîné par elle, déchiré,

disloqué par cette force centrifuge et dispersé aux quatre coins du monde!

Mais pourquoi me suis-je soulé à mort encore ce soir? Pourquoi dois-je souffrir cela, moi qui ne voudrais que vivre enfin en paix avec moi-même et avec tout, moi qui ne voulais qu'empêcher l'horreur de m'atteindre encore aujourd'hui, que l'éloigner de moi pour une journée? Me voilà bien joué, épouvantablement bafoué une fois de plus. Rien ne pourra jamais engourdir ce mal, rien, j'en suis maintenant convaincu. Cependant, je suis également convaincu que toujours je continuerai, même absurdement, d'essayer d'y arriver, car c'est la seule chose que je puis faire pour me sentir encore vivant, encore dans la lutte qu'il faut à tout prix mener, même quand on ne sait pas ou plus pour quelle obscure raison...

Encore cette nuit j'ai trouvé refuge au salon, j'ai allumé toutes les lumières, j'ai mis de la musique. C'est la radio, alors je ne sais pas, je crois que c'est Schumann, ou peut-être Schubert, je ne me souviens plus très bien de son nom. En tout cas c'est émouvant, profondément triste mais très beau. Je me suis calé dans un fauteuil et je laisse les violons et les violoncelles m'apaiser progressivement, m'aider à me retrouver. Je respire profondément et à chaque inspiration j'ai l'impression d'absorber un peu de musique douce et calmante mêlée à l'air. Mes muscles se

détendent, mes paupières se ferment, je coule presque dans l'eau noire du sommeil.

Quand la dernière note s'éteint, je rouvre lentement les yeux et j'aperçois, à côté de moi, si près du fauteuil que je pourrais le toucher, un grand homme très beau, jeune, seize, dix-sept ou dix-huit ans, pas plus, à la peau très blanche et aux cheveux, aux yeux et aux longs cils d'un riche noir bistré, couvert de vêtements également noirs et qui paraissent d'une autre époque, du XIX^e siècle peut-être. Il est de trois-quarts, immobile, raide comme une statue, et ne semble pas me voir de sa pupille fixe.

Sur le coup j'ai très peur, puis je me calme rapidement lorsque je réalise qu'il ne bouge absolument pas, même d'un cil, et qu'ainsi il ne peut être agressif. Je reste cependant assis, incapable de faire le moindre mouvement, figé comme lui. Le plus étrange, c'est que je comprends tout à coup que c'est moi qui se tiens là, debout, enfin que c'est un autre moi, qui n'est plus châtain, qui n'a plus l'œil bleu et dont les traits, infiniment embellis, idéalisés, ne sont plus les mêmes, mais qui est quand même moi, comme mon âme extériorisée dans toute sa fierté et dans toute sa mélancolie.

Puis l'illusion disparaît subitement, mais je sais que ce n'en était pas complètement une, que cet être ne s'est pas vraiment évanoui, qu'il a simplement réintégré mon corps, mon esprit et mes fantasmes, et qu'il réapparaîtra peut-être encore un jour...

A ma table de travail, sous la chaleur de la lampe, devant l'éblouissement de la page encore à remplir, je cherche des mots, j'élabore péniblement des phrases, je structure des paragraphes et des chapitres, je recolle patiemment les morceaux du miroir brisé, j'essaie de reconstruire le puzzle. Il est minuit, il pourrait être midi: le temps, ici, dans l'espace de la création, n'a plus d'importance, toutes les heures se ressemblent, tous les jours sont pareils, il n'y a plus qu'une seule et longue saison. J'écris pour me sauver, mais plus j'écris, plus je me tais.

Ils sont revenus. Le médecin et trois infirmières sont de retour et ils veulent me faire une chose épouvantable! Ils disent que ma vessie est bloquée et veulent me rentrer un tube dans le pénis, faire pénétrer une sonde jusqu'à l'intérieur de mon abdomen! Je m'énerve, me débats, crie que je ne veux pas qu'on me fasse ça, qu'ils n'ont pas le droit sans mon consentement, hurle comme un possédé, mais deux robustes infirmiers viennent m'immobiliser les bras, le médecin me fait une nouvelle injection de tranquillisant et une infirmière réussit quand même à insérer le petit tuyau de caoutchouc dans mon sexe! — Coutume barbare... Rituel de la

circoncision chez les peuples primitifs... Prépuce sectionné... Sang... Castration symbolique... Effroi de l'enfant mutilé... Horreur dans ses yeux agrandis... Impression d'être assassiné... Sacrifié... D'être amputé de sa propre enfance... De perdre son intégrité... Son identité... D'être à tout jamais aliéné... Définitivement abandonné au monde — "Calmez-vous, voyons. Ne faites pas l'enfant", me dit le médecin. "Ca ne fera pas mal. Il faut absolument vider le contenu de votre vessie, sinon elle va éclater." — Indicible atrocité du viol... De l'intrusion non désirée de l'autre en soi... De la brutale prise de conscience de la perméabilité absolue de l'être... De la négation de l'individualité — "Ne bougez pas comme ça, vous nous compliquez la tâche. Ce n'est pas plus amusant pour nous que pour vous, vous savez. Allons, restez tranquille." — Prisonniers politiques soumis à la torture... Electrode appliquée sur le gland... Coups de pied ou de poing dans les testicules... Menaces de castration dans le but de faire avouer les crimes... Contact froid du rasoir sur le pénis pour faire peur — "Ca va aller maintenant. La vessie se vide bien. Ca doit être vos spasmes musculaires qui ont paralysé le sphincter. Ou la trop forte dose de tranquillisant que nous vous avons administrée. Nous allons la diminuer progressivement." — Plus rien ne me contient... J'ai explosé une fois de plus... Des petits bouts de ma chair sont collés sur les quatre murs en un magmat gluant mêlé d'éclats d'os... Les infirmières et le médecin sont affreusement éclaboussés de mon sang et leurs blouses blanches sont presque entièrement rou-

ges... Mon esprit s'est dispersé dans l'air de la chambre comme un gaz s'étend uniformément dans le vide d'un ballon ou comme une âme d'enfant se perd et se dissout dans les limbes... Des lambeaux de ma mémoire déchirée, des bribes de mes souvenirs tourbillonnent follement, quelque part dans le néant —

Je me nomme Cécilie. Protée, Sirène lacertine. Amphiume, Salamandre géante, Ménopome. Salamandre noire, Triton, Ambystoma. Pipa, Xénopus. Crapaud, Grenouille, Rainette. Hattérie. Crocodile, Alligator. Chélydre, Tortue, Caret, Luth. Hydroméduse, Matamata. Trionyx. Lézard, Gecko, Varan, Iguane, Caméléon, Orvet. Couleuvre, Vipère, Cobra, Crotale, Boa, Python.

Je me nomme Lépisme, Machilis. Acérentomon. Podure. Blatte, Mante, Phasme, Sauterelle, Criquet, Grillon, Courtilière, Perce-oreille. Perle. Terme. Embie. Zoraptère. Pou des livres. Pou des oiseaux. Pou de l'homme et du rat. Ephémère. Libellule. Thrips. Punaise. Nèpe, Notonecte, Criquet d'eau. Cigale, Puceron, Cochenille. Fourmilion, Hémérobe, Ascalaphe. Phrygane. Papillon, Phalène, Mite. Cicindèle, Carabe, Dytique. Staphylin, Nécrophore, Coccinelle, Luciole, Cantharide, Scarabée, Hanneton, Doryphore, Charançon. Sirex, Tenthède, Cèphe. Ichneumon, Cynips. Fourmi, Guêpe, Abeille. Mouche, Moustique. Puce. Limule. Scorpion. Epeire, Lycose, Tégénaire, Mygale. Galéode. Chélifer. Faucheur. Tique, Mi-

te du fromage, Sarcopte de la gale.

Je me nomme Olynthus, Clathryna. Sycandra, Leucandra. Euspongia, Hippospongia. Spongilla, Téthya. Tétilla, Oscarella. Halisarca. Euplectella, Hyalonema. Hydre, Sertulaire, Obelia. Aurelia. Physalie, Velelle, Diphyes, Physosphora. Actinie, Anémone de mer. Astrée. Corail, Gorgone, Pennatule, Alcyonium. Ceinture de Vénus, Beroë, Cydippe.

.../...Ça avoir faim... Ça brûler... Un peu... Pas beaucoup encore... Ça désirer... Ça vouloir... Petite douleur dans ça... Pas attendre devenir trop grande... Bouger ailes-ça... Envoler... Chercher nourriture pour arrêter douleur dans ça... Vent chaud dans plumes-ça... Ça monter... Monter... Monter... Grande eau en bas... Plonger... Piquer dans eau-lumière... Ouvrir bec-ça... Attraper petite lumière mouvante... Petit poisson rapide... Fermer bec-ça... Avaler... Avaler avant de perdre poisson glissant... Remonter... Vite remonter... Eviter gueule autre-phoque... Echapper autres-monstres noirs dans fond eau... Envoler... Haut... Haut... Planer dans vent chaud... Sécher plumes-ça... Reposer dans vent doux... Un peu... Redescendre capturer petite lumière vive... Remonter... Redescendre... Voler... Plonger... Voler... Plonger... Jusqu'à plus douleur dans ça... Plus désir dans ça... Plus faim dans ça... Dormir sur rocher... Bec sous chaudes plumes-ça... Fatigue dans

ça... Sommeil dans ça... Froid autour de ça... Noir dans vent...
 Noir dans eau-lumière.../...Plus sommeil... Plus fatigue... Ou-
 vrir yeux-ça... Blanc dans vent... Lumière dans eau-lumière... Ça
 désirer... Ça vouloir... Faim dans ça... Envoler dans vent...
 Plonger dans eau-poissons... Crier... Gaout!... Gaout!... Crier
 pour pas autres-ça autres-ailes-ça autres-becs-ça venir prendre
 poissons de ça... Gaout!... Gaout!...

mes mains pleuraient sur ta peau mille gestes tristes
 et nulle musique ne soulevait tes paupières
 j'étais seul et plus mort que les morts
 j'étais seul parce que tu n'existais pas
 et le silence du soir érodait mon âme
 patiemment, imperceptiblement
 comme l'eût fait l'eau d'une rivière
 sur le fond rocheux d'un canyon
 mais en même temps très rapidement
 comme l'eût fait une goutte de pluie
 sur la poussière d'une lézarde

le silence du soir s'emplissait tout entier
 de ta si gigantesque absence
 il érodait ma peau, ma chair et mes os

car en vérité je n'ai pas la moindre trace
de ce qu'on pourrait appeler une âme

le silence du soir pulvérisait sous son immense poids
ma si minuscule présence
et il n'en resta
presque
rien

Je suis très jeune, encore tout petit enfant, mais je ne peux dire avec précision mon âge, c'est beaucoup trop flou dans mon souvenir. J'ai un ourson en peluche, un panda moitié blanc, moitié noir, tout rond et tout doux, et que j'aime beaucoup. Pourtant, aujourd'hui, je cède à l'envie que j'ai depuis quelque temps d'agrandir la petite fente dans le tissu, au milieu du ventre, là où le jouet a été cousu en une seule longue ligne qui part du dessus de la tête et descend jusqu'entre les pattes postérieures. Je tire sur les bords de l'ouverture comme sur les lèvres d'une plaie, l'élargit, fait craquer les fils, et tout à coup les intestins de la bête jaillissent, toute la bourre est vomie et s'éparpille sur la table de la cuisine et sur le plancher. C'est moins sale que je pensais, ce sont des centaines de particules blanches de caout-

chouc mousse et on dirait de la neige.

Ma mère trouve mon geste horrible, me demande pourquoi j'ai fait cela, mais je ne sais vraiment pas quoi lui répondre. Je n'ai aucun remords d'avoir ainsi détruit mon "nounours", mais je regrette déjà un peu les bons moments que j'ai passés avec lui.

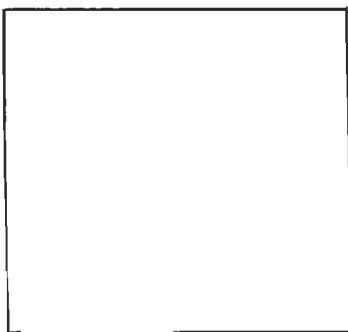
Je suis aussi beaucoup plus âgé, j'ai douze ou treize ans environ. Ma petite soeur, déguisée en Apache ou en Iroquoise, a ligoté sa poupée à une patte de la table avec sa corde à danser et a entrepris de la démantibuler minutieusement, arrachant lentement un bras, puis une jambe, faisant durer avec délice la torture. A la fin, il ne restera que quatre membres, un tronc troué et une tête dispersés sur les tuiles du plancher. Ca me rappelle cette horrible chose que j'avais vue, quelque temps auparavant(en réalité ou à la télévision, je ne saurais toutefois le dire), une poupée de porcelaine ancienne au visage cassé, un énorme trou à la place d'une joue qui laissait apparaître le globe oculaire de l'autre côté de l'iris, relié à aucun cerveau, qui montrait le vide béant à l'intérieur du corps factice, cette absence de viscères, de coeur, d'âme on aurait dit, et qui m'avait prodigieusement effrayé. Au moins mon ourson était rempli de caoutchouc, lui, et j'aurais pu le lui remettre et le faire recoudre par ma mère si je l'avais désiré, lui redonner son apparence d'être qui me suffisait malgré tout...

ai une vingtaine d'années. Réduit à la taille d'un petit animal, captif d'un rectangle de carton glacé, me voici, devenu simple photographie sans âme, triste reflet dans

ble sourire de la bouche, indécis, contre mon gré, pour la forme. Les lèvres, un peu minces, se retroussent légèrement au

ici l'autre oeil, mais impossible de dire s'il s'agit de gauche ou du droit, tous les deux parfaitement identiques, même taille

avillon de l'oreille gauche(on peut distinguer l'hélix, la fossette naviculaire, l'antéhelix, le début du conduit auditif



e pavillon de l'oreille droite, lui, n'est pas visible, la photo ayant été prise légèrement de profil. A sa place, on ne

ous un sourcil très blond, presque blanc, et des cils de la même couleur, mon oeil bleu(mais est-il vraiment bleu? On le

ment décrire ce n'est si ordinaire? Ni trop gros, ni trop grand, ni trop petit, pas même trop courbé, trop retroussé ou t

euilles de peuplier, jaune vif, en forme de coeur, d'érable, rouge sang, aux multiples pointes et dentelles caractéristiques, de chêne, lobées irrégulièrement, de

x coins, en un des
sin énigmatique, m
i-triste, mi-heure
ux, qui fait pense
r au sourire plein
de mystère de la J
oconde — comment

, même couleur, m
ême aspect un peu
mat, comme ces an
ciens miroirs lég
èrement ternis, d
épolis par l'âge
et les infimes ma

peut voir qu'une
mèche de cheveux
châtains aux légè
rs reflets roux.
Plus bas c'est la
joue, rondelette,
couverte à demi p

un miroir de mort
. Je ne peux supp
orter cela et je
déchire cette ima
ge de moi puis la
jette par la fenê
tre, dans le vent
froid d'automne q
ui en emporte les
parcelles dans un



bouleau, de frêne
, de hêtre, de me
risier, d'orme, f
euilles orange, d
orées, pourpres,
civrées ou encor
e vertes, de tout
es les tailles et
aux contours divé
rs, pétales dessé

f externe, l'anti
tragus, et le lob
e). — L'histoire
veut que Van Gogh
se soit tranché l
'oreille et l'ait
envoyée à une de

dirait plutôt ble
u-vert, à y regard
er de plus près,
glauque plus préc
isément, combinan
t en lui le ciel
d'été et la mer d

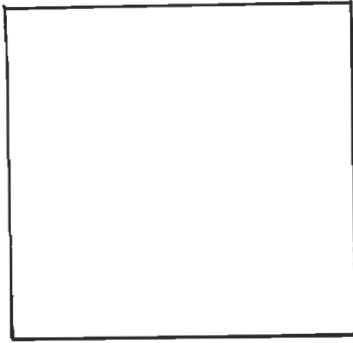
rop pointu, il ne
se remarque pas.
Sa seule véritable
e particularité e
st une petite con
stellation de tac
hes de rousseur q

is incessantes et innombrables frictions du chiffon des bonnes ou des mères s'étant succédées dans la maison au fil des g

ne pas voir, dans ce mélange de sentiments si contradictoires, la plus grande vérité sur moi-même, c'est t-à-dire cette im

e trombe où elles se mêlent aux feuilles mortes tourbillonnantes, confettis d'un étrange mariage entre la culture et la nature, l'artificiel et le vrai, l'humain et le vég

ar une barbe aux teintes encore plus rousses que les cheveux, qui rappelle que mes ancêtres n'étaient pas tous Français



ses amies, dans une enveloppe comme s'il s'était agi d'une lettre. Mais en réalité il ne s'était coupé que le lobe et ce

chés de fleurs sauvages ou ornementales, brindilles de toutes sortes, bouts de paille, graines d'herbes ou d'arbres, duvet des derniers pistillits, poussières végétales tou

ul lui conserve l'apparence d'un nez d'enfant, de celui de l'enfant que j'étais il n'y a pas encore si longtemps, toujours

'hiver, le lac et la forêt mirée dans le lac, la glace pure et la flamme sulfureuse, la robe bleue de la Mère de Dieu et

Nous sommes aussi Français contemporains de Samuel de Champlain, Italiens de la Renaissance, Castillans du haut Moyen Âge, Hébreux du temps de Jésus-Christ, Grecs de l'Antiquité, Akkadiens fondateurs de Babylone, Egyptiens de l'Ancien Empire, Hommes de Cro-Magnon, Australopithèques.

Nous cassons des cailloux pour nous faire des armes de jet ou de poing, mangeons de la viande crue, des lambeaux de chair à moitié pourrie arrachés à des carcasses abandonnées par les grands carnivores et disputés aux hyènes et aux vautours, dormons dans des grottes humides, couchés les uns contre les autres pour nous protéger un peu du froid glacial des nuits, avons peur à en trembler des feulements et des rugissements qui déchirent l'obscurité, nous battons entre nous pour la possession d'un os à moëlle, d'un fruit tombé, d'une femelle en chaleur, en grognant encore comme des bêtes.

Nous lançons nos sagaies contre les rennes, les jeunes mammoths ou les rhinocéros laineux, puis achevons ceux-ci à coups d'épieu lorsqu'ils sont tombés. En jubilant dans notre début de langage, nous ramenons à nos huttes de grands quartiers de viande dégoulinants de sang, des cuisses, des épaules, des têtes, des foies, des coeurs que nous faisons ensuite rôtir grossièrement, pour en aviver le goût, sur les feux de bois que nous en-

tretenons jour et nuit en raison de la grande difficulté que nous avons à les allumer. Nous gardons les peaux afin de nous faire de chauds vêtements de fourrure que les femmes cousent à l'aide de nerfs ou de fibres végétales, et nos enfants s'amuse avec certains petits os pointus dont ils se font des flèches pour essayer de tuer les oiseaux, en imitant maladroitement nos gestes de chasseurs aguerris.

Aidés de milliers et de milliers d'esclaves, grâce à des calculs mathématiques très précis, nous construisons pierre après pierre la nécropole de Gizeh, nous élevons de gigantesques monuments géométriques, des pyramides démesurées qui seront tour à tour les sépultures de nos pharaons bien-aimés, Kheops, Khephren et Mykerinus. Elles évoquent des rayons solaires pétrifiés et symbolisent l'escalier facilitant l'ascension du pharaon défunt vers notre dieu Rê. Longtemps elles resteront ici, sur la rive bénie du Nil, comme témoignage grandiose, éloquent, de notre puissance, de notre savoir et de notre foi.

Au bord de l'Euphrate, nous bâtissons une ville dont les temples, supportés par des tours à étages, inspireront plus tard le mythe de la tour de Babel où Dieu, fâché des efforts insensés des hommes pour élever une construction si haute qu'elle aurait atteint le ciel, sème la confusion parmi eux en brouillant leur langue de telle sorte qu'ils en parlent tous une différente et qu'ils ne se comprennent plus même entre frères, entre filles et pères, entre fils et mères, leurs propos devenus indéchiffrable brouhaha, babil

inintelligible, hermétique système de signes, incommunicabilité pure et absolue.

Par groupes de dix ou douze, sous un ciel vibrant de lumière, nous déambulons dans les rues blanches et brûlantes d'Athènes gorgées d'enfants ou dans la campagne environnante emplie des stridulations des cigales, écoutant avec respect et admiration nos maîtres philosopher, parler de logique, de politique, de mathématiques, d'histoire naturelle, de musique, de théâtre, de physique et de métaphysique dans un langage que nous ne saisissons pas dans sa totalité, mais qui nous fascine et nous ravit tout de même par son intelligence et sa beauté, par la beauté de son intelligence.

Nous sommes les grands prêtres du Temple. Nous nous réclamons d'Abraham, père des croyants, et de Moïse, législateur d'Israël. La Torah contient la Loi écrite, qui fut révélée à Moïse sur le mont Sinaï. Notre profession de foi est sa parole: "Ecoute, Ô Israël, l'Eternel est notre Dieu, l'Eternel est Un." Nous ferons arrêter ce Jésus blasphémateur qui profane le Nom Divin en se prétendant le fils de l'Unique, et nous le ferons crucifier par les Romains.

Nous, Castillans, refusons l'assimilation arabe et luttons pour conserver notre sainte religion chrétienne parmi la marée musulmane qui nous envahit. Dans nos églises, nos chapelles, nos abbayes, l'encens brûle, les cierges illuminent l'autel et les lampions le chemin de croix, des statues de Notre Seigneur et de la Vierge

sont baisées aux pieds, les psaumes sont chantés et les évangiles sont lus, les fidèles communient, partagent le sang et le corps du Christ... Ces païens maudits ne nous entraîneront pas avec eux dans les flammes de l'enfer! Nous acceptons de parler leur langue, mais jamais nous ne nous abaisserons à pratiquer leur culte sacrilège!

Nous, Bellini, Paolo Uccello, Brunelleschi, Donatello, Masaccio, Masolino, Alberti, Luca Della Robbia, Fra Angelico, Bramante, Raffaello, Michelangelo, Leonardo da Vinci, il Correggio, Giorgione, Tiziano Vecellio, Palladio, et tous les autres noms que nous portons, encouragés et protégés par les papes, renouvelons l'esthétisme en architecture, en sculpture, en peinture, par un retour aux sources antiques où nous puisons tout un répertoire de thèmes mythologiques, allégoriques et religieux, et faisons école dans le monde entier.

Sur nos fiefs de Normandie, de Bretagne ou du Poitou, nous élevons des poules, des porcs et des boeufs, nous semons et récoltons pour nos seigneurs du blé, de l'orge à bière, des raisins en grappes rouges, dorées ou noires, des poires, des pommes juteuses, des choux gras et dodus, des carottes, des betteraves sucrières que nous arrachons à la terre à la sueur de nos corps rompus de fatigue et au prix d'infinies douleurs, en chantant dans nos dialectes anciens les vieux chants de notre folklore afin de nous encourager à la tâche, et dont nous n'avons même pas la jouissance, ne recevant, en retour de notre dur labeur, que les miettes nécessaires

à la survie. Nous avons entendu parler d'une terre nouvelle, là-bas, de l'autre côté de la mer océane, découverte depuis peu, une "Neuve-France" où nous pourrions aller nous établir et vivre, avec nos enfants, en toute liberté. Bientôt, nous en aurons assez et nous nous embarquerons...

Je n'ai plus d'âge. Non je n'ai plus d'âge lorsque j'écris. Ou plutôt j'ai l'âge de la langue que j'utilise, j'ai l'âge de toute la culture qui m'a précédée et qui me pousse, et que je traîne, et qui m'habite et que j'habite en même temps, qui me façonne et me délivre à la fois.

Non je ne suis plus moi-même lorsque j'écris et dans mes mots, dans mes phrases et mes paragraphes, dans mes chapitres et mes cris se glissent parfois des sens dessus dessous, des souvenirs vénérables et bla bla bla blattes et vermines de toutes sortes sortent de sous ces souvenirs vernis comme des toiles(d'araignée) ou des étoiles d'amertume tumeurs douloureuses et lourdes pierres mémoire noire pétrifiée fières statues tuées sous les coups coupé(s) bras et jambes aussi sciées et sexe! s'expatrier peut-être retrouver l'amère patrie des étoiles de tantôt entoillées et voilées comme dirait la rime(inversée) la mire donc encore le miroir ah! voir plus loin que le soir en soi-même en s'aime-moi chercher la lumière le milieu les mille lumières mielleuses du soleil seul oeil

Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis
 Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je
 suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu.
 Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis
 Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je
 suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu.
 Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis
 Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je
 suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu.
 Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis Dieu. Je suis
 Dieu. Je suis Dieu. JE SUIS

Il ne répond rien, pendant un long moment ne semble pas avoir
 de réaction, puis lentement, presque imperceptiblement, il me fait
 signe, un peu de la tête, un peu du regard et par un léger mouve-
 ment en avant de tout le buste, vers moi, qu'il m'a entendu, qu'il
 est là, attentif, et que je peux continuer. Toute son attitude
 semble vouloir dire qu'il veut d'autres confidences, qu'il attend
 la suite, que je dois maintenant lui expliquer pourquoi je souffre
 autant, trouver la raison de cet insupportable tourment au tréfonds
 de mon être, la chercher à travers les mots et les souvenirs mêlés,
 à tâtons, dans la nuit à peine éclairée de mon âme. Cela m'effraie
 prodigieusement et je donnerais tout pour ne pas être

dans ce bureau en ce moment, en face de lui, en face de moi, de mes peurs reflétées dans son visage impassible, calme comme une eau tranquille.

Je me décide pourtant à parler encore, je me risque une fois de plus à tisser quelques phrases de fragments de ma propre chair, d'un peu de mes propres fibres douloureuses, et je lui dis :

— C'est en moi, quelque chose qui cherche à se disperser, quelque chose toujours sur le point d'exploser on dirait, et que je dois constamment retenir de toutes mes forces... Ça m'épuise, ça m'anéantit de fatigue et d'angoisse... En fait, ce n'est pas "quelque chose" en moi, c'est moi, c'est moi tout entier qui est une bombe... Je suis fatigué, tellement fatigué, et j'ai si peur de relâcher, de relâcher tout ça et de me reposer enfin: ça me tuerait, j'en suis sûr, ça me ferait perdre définitivement la raison...

Là, il a l'air un peu étonné, je crois que j'ai réussi à ébranler légèrement la masse rocheuse de son corps. Il se penche soudain vers mon fauteuil, de l'autre côté de son large bureau de bois verni, ses yeux s'agrandissent, brillent, on dirait qu'il vient de saisir quelque chose, de tout comprendre en un seul instant, et, à ma plus grande surprise, me pose enfin une question, de l'air cependant de ne pas en poser :

— Depuis quand ressentez-vous ça?

J'ai vingt-quatre ans. Je viens de me réveiller dans une chambre inconnue. Je regarde autour de moi de longues secondes, essayant de reconnaître des meubles ou des objets, de me rappeler où je suis. Un litre de rhum vide, sur la table de chevet, que je me souviens très vaguement avoir bu, est la seule chose qui ne me soit pas totalement étrangère.

Je me dirige vers la fenêtre et tire le rideau dans l'espoir de me faire une idée de l'endroit où je me trouve par le paysage, les maisons ou les immeubles environnants, mais c'est tout à fait inutile, la portion de ville que j'ai devant les yeux ne me disant absolument rien. De plus en plus inquiet, angoissé même, en quête d'un quelconque détail révélateur, je sors sur le trottoir et me rends compte avec consternation, en apercevant, au-dessus de ma tête, une gigantesque enseigne au néon, que je suis dans un motel, à Baie-Comeau, la petite ville où j'ai entrepris mes études collégiales, moi qui ne garde aucun souvenir d'avoir loué une chambre ici la veille et qui devrais être à la maison de pension où j'habite depuis quelque temps!

Ebahi, sidéré, je vais d'un pas de zombie payer à la réceptionniste ce que je dois pour la nuit, et celle-ci me cause une plus grande surprise encore en m'apprenant que cela fait cinq jours et cinq nuits que je suis enfermé là-dedans, ne sortant l'après-midi que pour aller boire au bar du motel et regagnant ma chambre en titubant le soir, ivre mort, les jambes flageolantes, parfois soutenu par un employé de l'établissement ou par un autre client jouant

au bon Samaritain... J'ai beau chercher de toutes mes forces, fouiller les moindres recoins de mon cerveau, impossible de me rappeler de quoi que ce soit de ces quelque cent vingt heures, sinon, dans un brouillard très dense, d'une bouteille de bière vidée dans un verre sur un comptoir luisant, d'un litre de rhum porté aux lèvres, assis sur un lit, d'un joint fumé rapidement dans les toilettes d'un sous-sol!

Un doute effroyable m'envahit soudain, s'empare de mon esprit, et je me demande avec terreur si cette crise d'amnésie est bien uniquement provoquée par une trop forte absorption d'alcool et de drogue(car je n'en ai jamais eu de si graves, qui obnubileraient d'aussi longues périodes de ma vie), si je n'aurais pas fait quelque chose de très mal, si je n'aurais pas commis un crime dont mon inconscient, afin de me protéger, aurait effacé le souvenir... Sans vraiment y croire, j'ai des visions de femmes étranglées, éventrées, découpées et jetées, dans des sacs-poubelle, dans la rivière Manicouagan toute proche, ou enterrées, disséminées dans les bois de sapins alentour. Sans vraiment y croire car je me dis que c'est peut-être moins pis que cela, légalement j'entends, mais tout autant insoutenable moralement. Si j'avais... Si j'avais... Oh! non, pas ça!... Pas ça...

Dans ma chambre cette nuit il ne se passe rien, c'est enfin

un moment de répit, pas un cri, pas une seule hallucination ne vient troubler mon repos, aucun discours hachuré ni aucun corps débité ne tourbillonne dans l'air en m'éclaboussant de bribes de phrases ou de jets de sang chaud.

En cherchant le sommeil, je repense à mon profond désarroi de l'autre jour quand, marchant dans les rues du village, je me suis senti tout à coup dédoublé presque incommensurablement. J'avais l'impression d'être en même temps dans toutes les rues, déambulant du même pas distrait vers le nord, vers l'ouest, vers le sud, vers l'est, des dizaines de "moi-même" se croisant, s'éloignant l'un de l'autre, s'en venant, s'en allant, quadrillant toute l'agglomération de F... comme un bataillon désordonné et délirant, chacun ayant des minutes, des heures d'avance ou de retard sur l'endroit où l'autre se tenait et où lui-même était auparavant ou serait bientôt à son tour. J'ai vraiment eu le vif sentiment d'être de tout temps partout à la fois et, par la même occasion, étrangement, contradictoirement, absurdement, de n'être absolument nulle part, d'exister à l'infini tout en n'existant pas encore... Il s'est écoulé plusieurs minutes avant que je retrouve mes esprits et me rende compte de la place unique que j'occupais, là, dans une rue bien précise, à un moment bien déterminé du présent.

A ma table de travail, sous la chaleur de la lampe, devant l'é-

blouissement de la page encore à remplir, je cherche des mots, j'élabore péniblement des phrases, je structure des paragraphes et des chapitres, je recolle patiemment les morceaux du miroir fracassé, j'essaie de reconstruire le puzzle. Il est minuit, il pourrait être midi: le temps, ici, dans l'espace de la création, n'a plus d'importance, toutes les heures se ressemblent, tous les jours sont pareils, il n'y a plus qu'une seule et longue saison. J'écris pour me sauver, mais plus j'écris, plus je me fige.

P t e t i
 t à p e
 t i t j
 e m e
 r a m a s
 s e j e
 f a i s
 u n e f f
 o r t i
 m m e n s
 e p o u r
 r a s s e
 m b l e r l
 e s p a r

t i c u l e
 s d e m o n
 ê t r e é p a r
 s e s d a n s l
 a c e l l u l e d e p
 e t i t s b o u t s d e m a p
 ersonnalité que je cherche, affolé, et que je récupère un à un, a-
 vec une lenteur exaspérante, angoissante à l'extrême, là un atome
 de mon esprit, une étincelle d'intelligence trop rapidement étein-
 te, là un flocon de mon âme d'enfant, sous forme de souvenir pur
 et naïf, plus loin une lettre de mon nom — mais en est-ce une du
 prénom ou du patronyme? Et de son début, de son milieu ou de sa
 fin? —, ici une paillette d'os et une pellicule de chair, tout au
 fond là-bas un grain de bonheur, un tout petit grain de désir de
 vivre, ressenti il y a très très longtemps il me semble, et une
 goutte d'espoir scintillante... Tout ramener ça à moi, tout recol-
 ler patiemment, dans la douleur et dans la peur de ne pas y parve-
 nir, de ne pas réussir à restituer mon entité, ma structure, ma tex-
 ture, et de rester ainsi dissipé dans l'air, infiniment extensible,
 petit univers en expansion, impalpable, irréel, sans plus savoir
 où et qui je suis...

C'est en écrivant sur les murs que j'accomplis cette reconstruc-
 tion de moi-même, avec un stylo à bille oublié sur ma table de che-
 vet par le médecin, mais seulement lorsque je suis laissé complè-
 tement seul et en griffonnant de si minuscules pattes de mouche que

les infirmières ne risquent pas de les découvrir, de me gronder et de les effacer d'un coup d'éponge...

Je me nomme Oursin livide. Echinocarde, Scutelle. Etoile de mer. Ophiure. Holothurie. Encrine. Chiton. Choetoderme. Patelle, Fissurelle, Ormeau, Troche, Murex, Littorine, Crépidule, Vermet, Porcelaine, Buccin, Cône. Aplysie, Ptéropode, Eolis, Téthys, Doris. Physse, Limmée, Planorbe. Escargot, Limace. Dentale. Moule, Pétoncle. Huître, Pecten, Jambonneau. Unio, Anodonte. Coque. Praire, Clovisse, Palourde, Couteau, Taret. Poulpe, Argonaute. Seiche, Calmar. Nautille.

Je me nomme Néréis, Aphrodite, Eunice. Arénicole, Serpule, Spirographe, Sabelle. Tubifex, Naïs. Lombric. Glossosiphonia. Nephelis. Sangsue médicinale, Sangsue d'eau douce. Macrodasys. Floscularia, Melicerta. Philodina, Rotifer. Trochosphère, Hydratine. Pedalion. Echiure, Bonellie. Siponcle, Phascolosoma. Lineus, Cerebratulus. Planaire, Dendrocoelum. Thysanozoon, Cestoplane. Macrostomum, Microstomum. Convoluta. Notocotylus. Fasciola, Schistosome. Paragonimus. Polystomum. Bothriocéphale, Diphyllbothrium. Tétracotylus. Ténia, Echinococcus. Tétrarynchus. Anguillule, Ascaris, Oxyure, Filiaire, Ankylostome. Trichine. Echinorhynchus, Gigantorhynchus. Spadella, Sagitta. Flustre, Plumatella, Cristatella, Paludicella. Pedicellina, Loxosoma. Lingula, Discina. Rhynchonella, terebratula, Spirifer.

Je me nomme Amphioxus. Balanoglossus. Fritillaire. Cynthe, Ciona, Botrylle, Pyrosome, Salpe. Lamproie, Myxine. Requin, Roussette, Squale. Raie, Torpille, Poisson-scie, Guitare de mer. Chimère. Polypère. Esturgeon. Amie. Lépisosté. Hareng, Sardine, Anchois, Saumon, Arapaima. Brochet, Ombre. Scopèle. Eurypharynx, Saccopharynx. Carpe, Piranha, Gymnote, Silure. Anguille, Congre, Murène. Orphie, Exocet. Guppy, Gambusie, Anableps. Perche truitée. Morue, Eglefin, Merlan, Lingue, Colin, Lote. Lampris-lune, Ruban de mer. Fistulaire, Trompette, Aiguille de mer, Hippocampe. Béryx. Dorée. Perche, Blennie, Mérou, Labre, Scare, Vive, Espadon, Thon, Maquereau, Mulet, Barracuda. Rascasse, Ptérois, Grondin. Epinoche. Pégase. Sole, Plie, Flétan, Turbot. Rémora. Arbalétrier, Coffre, Poisson-lune. Poisson-chiffon. Lépadogaster. Poisson-crapaud. Baudroie, Malthée. Anguille épineuse. Anguille symbranche. Latiméria. Céradotus, Protoptère, Lépidosirène.

— Tsip! Tsip! — Tsip! Tsip! — Tsip! Tsip! — Tsip! Tsip!

— MIIAÔW!... MIIAÔW!...

— Tsip tsip tsip tsi — oufiffiffiffi — foup!

— MIIAÔW!

— Fiu — ite, fiu — ite, fiu — te, te, te, te, te, te!

— Pi — ouhîp! Pi — ouhîp!

— Tchoc!... — Tchoc!... — Tchoc!... —

— RRRRAÔW...
 — Tilouitt! Tilouitt!
 — Hûp — pî — biii!
 — Coufp ouïc — ouïc — ouïc — ouïc!
 — Zip zip zip zip zîîî!...
 — RRRROUAÔW!!!
 — Tsî tsî tsî tsî o!
 — Tvi — ou — tvi — ousviii...
 — Fiu — ite, fiu — ite, fiu — ite, te, te, te, te, te!
 — Tchoc!... — Tchoc!... — Tchoc!... —
 — MOUAÔW!...

dans la pénombre de cette chambre hérissée de mes nerfs à nu
 sans rien dire d'autre intérieurement que les mots qui me tuent
 je patiente

et le temps me gruge petit à petit
 en faisant entendre le bruit écoeurant d'un raclement d'os

puis des lueurs aiguës me transpercent comme des flèches
 me trouent la vue, le ventre et les veines:

c'est le jour qui pointe entre les lames de la persienne

alors un long frisson me traverse

et le poids du silence s'alourdit de celui des échos
une soif noire me prend aux tripes bien plus qu'à la gorge
et l'impalpabilité de toute substance se fait atrocement sentir
sous ma peau devenue métallique

après, quelques secondes et pourtant longtemps après
mes yeux se transmutent en pierres vivantes...

J'ai onze ans. Ma mère est sortie pour je ne sais trop quelle
raison et nous a demandé, à moi et à L..., de garder la maison jus-
qu'à son retour. Il fait très chaud, le temps est lourd, électri-
sé, l'air est moite, c'est juillet, et, dans la cuisine, nous pré-
parons un pot d'orangeade qui nous rafraîchira.

De savoir L... si près de moi, de respirer son odeur de chair
de bébé et de foin frais mêlés, de la sentir me frôler accidentel-
lement au passage lorsqu'elle va chercher le sucre ou la grande
cuiller de bois dans une armoire et m'exhaler son souffle doux sur
la nuque me trouble profondément, m'excite comme je ne l'ai jamais
été, me cause une fièvre animale qui m'était jusqu'alors inconnue.
La laissant continuer seule la confection du breuvage, je me rends
à ma chambre sans vraiment savoir pourquoi, dans une grande confu-
sion d'esprit, puis, de là, je l'appelle, soi-disant pour lui mon-
trer quelque chose.

Aussitôt qu'elle entre, je la pousse sur le lit et essaie de l'embrasser sur la bouche comme j'ai vu les acteurs le faire à la télévision, croyant que ça lui ferait autant plaisir qu'à moi, surpris cependant de mon geste osé. Mais la plus surprise est L..., qui se débat sous moi comme une bête sauvage soudain prise au piège, qui crie "Non! Non! Lâche-moi!" entre ses dents qu'on dirait prêtes à mordre, qui tourne la tête de droite à gauche et de gauche à droite afin d'éviter mes lèvres, qui me donne de violents coups de genou et dont je dois retenir les mains pour ne pas qu'elle m'égratigne le visage de ses ongles qu'elle garde déjà longs comme ces "femmes-fauves" du cinéma.

Sous mon ventre je sens le sien, entre mes cuisses les siennes, contre mon sexe durci le sien, mais nos corps ne font plus qu'un et je ne connais plus mon nom, je ne connais plus le sien, je suis, sans réellement m'en rendre compte, loup, lion, tigre, cerf, ours, orignal en rut, elle est louve, lionne, tigresse, biche, ourse, femelle d'orignal en chaleur, nous sommes la chair unique et la survie de notre espèce, nous sommes au coeur d'une forêt humide et suffocante et les gestes de la vie doivent être accomplis.

Brusquement elle se dégage, réussit à libérer un de ses poignets et me donne une gifle retentissante qui me laisse stupéfié, abasourdi, non pas tant par la violence du coup que par son effet psychologique: jusqu'à la dernière seconde, j'ai cru candidement qu'elle se débattait pour la forme, qu'elle céderait finalement et que nous nous embrasserions amoureusement, avec passion, longtemps, très

longtemps, puis qu'après nous nous reposerions côte à côte et peut-être nous endormirions, comme dans les films d'amour l'après-midi. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'elle me repoussait vraiment, qu'elle ne voulait pas de moi, de mon amour démesuré, de mon corps avide de sa tendresse, de mon désir d'enfant, d'homme et d'animal tout à la fois, de ma naïveté et de ma pureté d'ange...

J'ai vingt et un ans. Sur mon lit sont étalées des revues érotiques de toutes sortes, des "Playboy", des "Penthouse", des "Lui" ouverts sur des corps de divinités blondes ou brunes, à la peau d'or ou d'ivoire, aux yeux de saphir ou d'émeraude, aux lèvres de corail et aux dents de perles, des idoles que je casse, que je fracture comme à grands coups de marteau, des photographies que je déchire avec frénésie, la sueur au front, de la pointe d'un coupe-papier en os aussi effilé que la lame d'un couteau. Il y a des seins, des têtes, des fesses, des ventres, des bras, des pieds un peu partout sur le drap, pêle-mêle, en un mélange disparate qui crée une espèce de couverture en patchwork morbide et macabre.

Le pire est cependant ces yeux, parfois encore l'un à côté de l'autre, parfois dépariés, qui continuent de me regarder même séparés du reste du corps, qui continuent de vivre d'une vie propre, on dirait, et je les crève, la main tremblante, d'un petit coup sec de mon arme qui demeure pourtant immaculée, qui n'est rougie

du sang d'aucun crime...

J'ai plus d'un million d'années. I have more than one million years. Un milione. Eine Million. Grrraouh!... Grrraouh!... Hio!... Haio!... Ha!... Je casse les pierres... I break the piedras... Je fabrique le javelot, l'épée, le Gewehr... Tuer l'ennemi... To kill the animal... La proie... Sobrevivir... To eat... Défendre son territoire... Sa vie... Sa Glauben... Son country...

Le monde est lourd de mes crimes, la terre est rouge de mes guerres... Viking, j'ai incendié des villages entiers, éventré des hommes, violé puis étranglé des femmes, égorgé des enfants... Américain, j'ai lâché les bombes sur Hiroshima et Nagasaki, brûlant vifs ou pulvérisant deux cent cinquante mille innocents... Espagnol, j'ai accompli un génocide, j'ai détruit le peuple entier des Aztèques, au nom de Dieu et de son fils Jésus-Christ... Allemand, j'ai ordonné l'élimination de millions de Juifs, leur exécution par balle dans la nuque ou asphyxie dans les chambres à gaz des camps de concentration nazis... Portugais, j'ai participé au commerce des esclaves noirs africains... Français, j'ai torturé à mort des dizaines de résistants algériens... Mongol, Barbare, Vandale, j'ai pillé, violenté, massacré, exterminé des peuplades et des tribus guerrières ou pacifiques par centaines et par milliers...

Aujourd'hui, Palestinien, Irlandais, Guatémaltèque, Nicaraguayen,

Israélien, Britannique, je continue le carnage, j'ôte encore la vie à mon frère, à ma soeur, à mon père, à ma mère, et je meurs moi-même à chaque instant de cette boucherie insensée, de cette hécatombe démente et sans fin...

j'écris

que les crimes sont la crème de la création sillons dans la chair de la Terre-Mère d'où jaillissent des signes d'eau des cygnes de pierre des sens de feu des essences plus subtiles que l'air que l'O que l'R que l'ORDinaire nourriture/pourriture de l'enfant fantasmagorie riante ou triste qui tisse des liens des riens autour du vide de ma vie de mes vies de mes vices versa versatile illuminé né d'un esprit schizophrénhystérique fou je suis(Dieu, je l'ai déjà dit)et je resterai raisonnements sourds de sourds et d'aveugles je ne veux je n'entends je ne vois j'écris c'est tout rien à voir avec la "vérité"(la tienne, la sienne, la vôtre, la leur) la vie ratée des bien-pensants sans cerveau serrer vos mains? jamais! je ne suis pas de ce monde je ne suis pas parmi vous: je suis vous jamais vous ne comprendrez cela jamais même en cent ans même en mille en un milliard d'années mais je vous aime pourtant je vous hais pour tout je vous haime de tout mon coeur même si je n'en ai pas me reste que mes pas mes pattes de mouche sur les murs de ma chambre sur le sol mur à mur mes murmures entendez-vous? je suis

vous je suis seul j'écris

je suis seul

j'écris

je suis seul

j'écris

je suis soûl

j'écris

sur le seuil

j'écris

de la folie

je crie : je m'écri(e)s : j'éclate

et je pleure

et je pleux

et je neige

et je grêle

et

j'

é

c

r

i

s

encore

et

encore

et

en

corps

~~j'écris~~

j'...

Je me tais bien plus.

Je suis vieillard de l'an 1988 agonisant, seul, dans une chambre d'un hôpital de New York, rongé dans tout son corps par le cancer, torturé par des élancements répétés, des brûlements, des fulgurations comme de soudains coups de couteau, des pulsations horribles, chez qui la morphine ne fait plus suffisamment effet depuis une éternité et qui implore le ciel de le laisser enfin mourir, petite fille regardant, en 1945, sur un trottoir de Berlin bombardée, sa maison brûler, avec à l'intérieur ses frères, son père, sa mère qui n'ont pas eu le temps de sortir, et ces frères, ce père, cette mère eux-mêmes en train de se débattre avec fureur dans les flammes, meurtrier de 1707 ayant violé et tué une prostituée, que l'on mène à l'échafaud, une peur indicible au ventre, et cette prostituée elle-même, le vagin lacéré de coups de poignard et perdant son sang sur les pavés, dans la nuit parisienne totalement indifférente, Anglaise du Moyen Age accouchant dans un tourment sans nom puis expirant, et son bébé affolé dont l'air brûle pour la premiè-

re fois les poumons et dont la lumière arrache les yeux, Chinois de l'an mil mourant lentement de faim et de froid dans une cahute de paille de riz, les yeux vitreux mais remplis de visions de nourritures princières de toutes sortes,

Crucifié. Ils m'ont
 nt crucifié. Des
 clous à mes pieds
 , des clous à mes
 poignets, mais ce
 n'est rien. Quelq
 ues minutes aupar
 avant le fouet, l
 a couronne d'épin
 es, le portement

de ma croix, les chutes sur les durs cailloux du chemin, mais ça non plus ce n'était rien, comparé au reste... J'ai pris toute la souffrance du monde sur moi et je la sens peser sur mes épaules comme une infiniment lourde chape de glace brûlante. Du métal fondu coule dans mes veines, mon cerveau se pétrifie puis s'effrite en mille petits fragments froids, de l'acide dissout lentement, in-

commensurablement
 lentement mes yeu
 x, mes articulati
 ons cèdent et mes
 muscles s'effiloc

hent comme si j'étais écartelé, démembré, mes viscères grillent sous la pointe rouge de dizaines de tisonniers chauffés au feu, ma peau gèle dans un vent sibérien, bleuit, se vitrifie et se craquelle, ma bouche ouverte laisse filer un sang noir et corrompu et articule un immense cri inaudible, mon âme, plongée dans l'obscurité la plus absolue et la plus glaciale, est par moments éclaboussée de soleils tourbillonnants et hurl

ants qui me calci
nent inconcevable
ment, en vagues s
uccessives, au de
là même de la cha
ir...

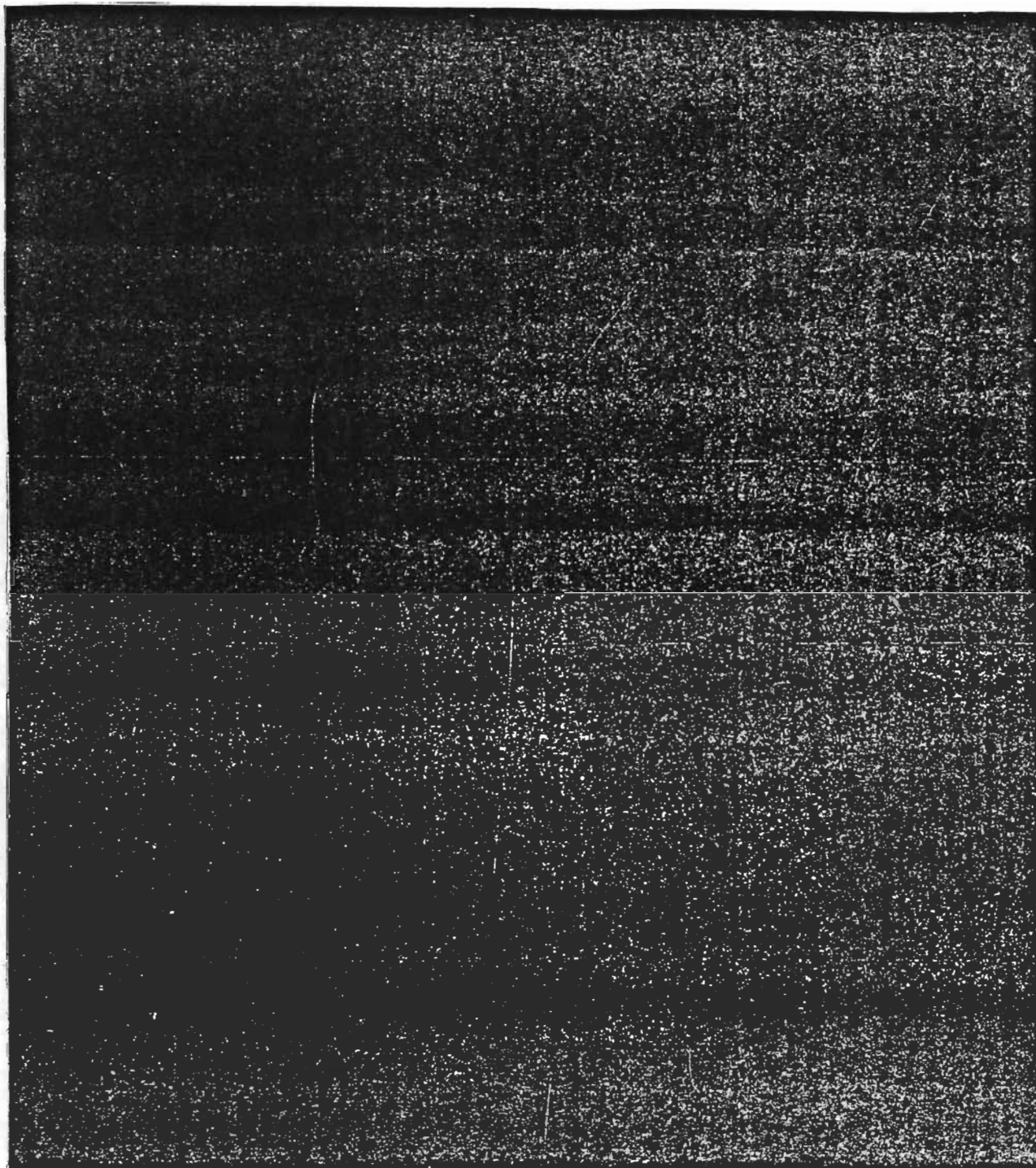
jeune Etrusque du VI^e siècle,
encore dans l'adolescence, se suicidant par amour en se jetant dans
la gueule du Vésuve, le désespoir dans l'âme comme un insoutenable
vide sans fond, femelle de Pithécanthrope d'il y a 300,000 ans dé-
vorée vivante par les chiens sauvages et dont le corps est ensuite
dispersé aux quatre coins de la plaine... Je suis tout cela et in-
finiment plus encore, je suis la douleur des milliards d'êtres hu-
mains ayant vécu jusqu'à ce jour et qui vivront encore dans l'ave-
nir, et celle de toutes les bêtes, de toutes les plantes, des mil-
liards de milliards de milliards de vies innombrablement variées
qui souffrent et qui agonisent atrocement depuis que l'univers exis-
te, depuis toujours, depuis toute éternité, depuis MAINTENANT...

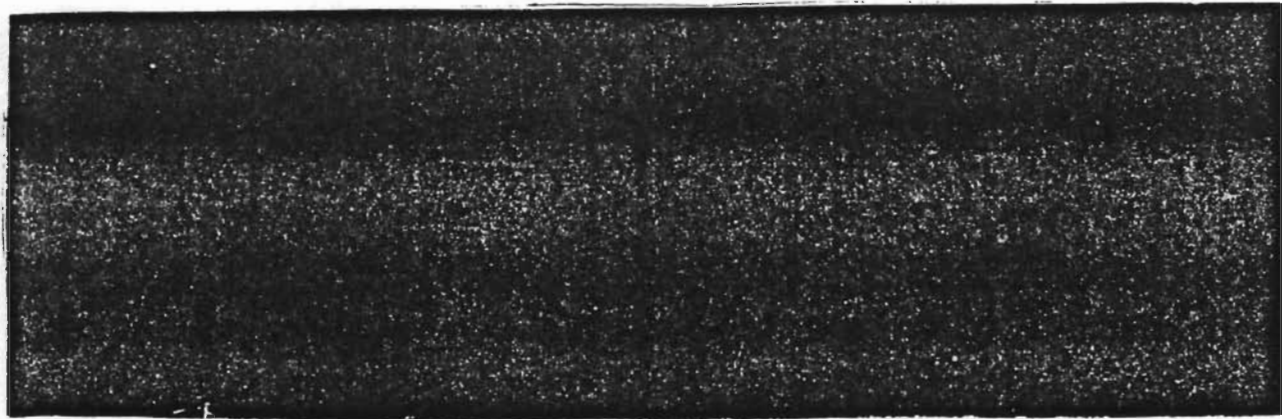
Oh! Mon Père!... Mon Père!... Pourquoi m'as-tu abandonné?

Je lui réponds, mais je ne sais plus dans quel ordre. Je mélan-
ge tout, tous les souvenirs et donc tous les âges. Non, je ne sais
pas quand ça a commencé exactement. J'avais peut-être douze ans,

ou cinq, ou quatorze, ou quatre, ou seize, ou trois, ou peut-être même étais-je si jeune que je ne m'en souviens plus. Je lui parle des choses qui arrivent dans ma chambre, que je sais très bien être des hallucinations, mais seulement après coup, une fois que tout est terminé, de ma première et désastreuse journée d'école, de ma profonde et tenace mélancolie, que je crois dater de mon adolescence, de la bague bleue trouvée dans la rigole, de mes incessantes insomnies, de mes "fugues" à travers l'esprit des animaux, que j'aime souvent plus que les humains, de la botte dans le chasse-neige, du cauchemar du loup, de mon incapacité à m'intégrer aux groupes, à me faire des amis, et d'un tas d'autres choses, pêle-mêle, dans le seul désordre auquel je comprenne quelque chose.

Quand environ trois quarts d'heure se sont écoulés, il m'interrompt brusquement, pas souvent au milieu d'une phrase mais presque toujours au milieu d'une idée ou d'un souvenir que je n'ai pas fini de développer, m'informe que c'est terminé pour aujourd'hui, puis me jette un petit bonjour ou un au revoir dénué de toute émotion. Ca m'enrage, mais je reviens la semaine suivante, toujours, et je reprends là où j'ai laissé ou bien, si je ne me rappelle pas où j'en étais ou si je trouve que ça ne vaut plus la peine de continuer ce que je disais, j'entreprends de développer un autre réseau de souvenirs, de souffrances, de correspondances entre mots et sensations, entre phrases et peurs, désespoirs, désirs, désillusions, attentes...





SOLITUDE

A ma table de travail, sous la chaleur de la lampe, devant l'éblouissement de la page encore à remplir, je cherche des mots, j'élabore péniblement des phrases, je structure des paragraphes et des chapitres, je recolle patiemment les morceaux du miroir fracassé, j'essaie de reconstruire le puzzle. Il est minuit, il pourrait être midi: le temps, ici, dans l'espace de la création, n'a

plus d'importance, toutes les heures se ressemblent, tous les jours sont pareils, il n'y a plus qu'une seule et longue saison. J'écris pour me sauver, mais plus j'écris, moins je dis.

1. Mon stylo est un stilet. J'écris en égratignures qui saignent noires sur la peau du mur, sur la peau blanche d'une femme je griffe mon nom qui se fige en cicatrices-mots. Peu importe ce que j'écris, les treize lettres de mon nom entier — dont cinq sont répétées — se trouvent présentes, dans le désordre, dans toutes les phrases ou presque. Je me tatoue imaginaiement, sémiologiquement, sur un sein de neige.

2. Sur mon blanc de mémoire je retrace le fil de mes souvenirs, par segments mélangés et tordus à l'extrême.

3. Dans un ventre aux parois invraisemblablement carrées au lieu de rondes, glacées et hostiles au lieu de chaudes et rassurantes, sur une sorte d'épiderme réversible, à l'envers, j'écris ce qui devrait être tu, j'écris absurdement le silence d'avant la naissance et que je voudrais retrouver, le savoir absolu d'avant la connaissance et que j'ai perdu.

4. Dans le plâtre du mur il y a une petite faille, une gerçure, une scissure que j'évite avec soin afin de ne pas l'agrandir. Au contraire, j'écris sur ses bords comme sur les lèvres d'une plaie, je tisse des fils noirs autour comme pour la recoudre, pour l'em-

pêcher de s'ouvrir démesurément et de m'aspirer dans sa béance, de m'expulser hors de l'espace où je suis en train de me reconstituer petit à petit, minutieusement, désespérément, avant de sortir par la vraie porte, la grande au milieu de l'un des murs, par où entrent et sortent sans problème les autres, tous les autres, gardiens, médecins, infirmières, pour m'apporter ma nourriture et mes médicaments.

5. Sur une feuille de papier glacé je tente de redessiner, en malhabiles traits noirs, les lignes de mon visage éclaté, sur un écran blanc je projette mon image morcelée.

1, 2, 3, 4, 5. Ou 5, 4, 3, 2, 1. Ou dans n'importe quel autre ordre...

Je me nomme Ornithorhynque, Echidné. Sarigue, Kangourou, Dasyure, Notorycte, Péramèle, Phalanger, Wombat. Almiqui, Tanrec, Potamogale, Chrysochlore, Hérisson, Macroscélide, Musaraigne, Taupe. Galéopithèque volant. Roussette, Macroglosse. Chauve-souris, Vampire, Oreillard, Pipistrelle. Fourmilier, Paresseux, Tatou. Pangolin. Pika, Lapin, Lièvre. Ecureuil, Marmotte, Castor, Rat à poches, Rat sauteur, Anomature, Hélamys. Hamster, Rat, Souris, Campagnol, Lemming, Loir, Gerboise. Porc-Epic, Cobaye, Paca, Cabiai, Agouti, Coypou, Goundi, Rat-taupe. Baleine, Baléinoptère, Cachalot, Narval, Dauphin. Chien, Renard, Loup, Ours, Raton, Panda, Belette, Civette,

Hyène, Chat, Panthère, Tigre, Lion. Phoque, Otarie, Morse. Orycté-
rope. Eléphant. Daman. Lamantin, Digong, Rhytine. Cheval, Tapir,
Rhinocéros. Cochon, Pécari, Hippopotame, Chameau, Lama, Chevrotain,
Porte-musc, Cerf, Chevreuil, Girafe, Okapi, Pronghorn, Boeuf, Mou-
ton, Chèvre, Antilope. Maki, Galago, Tarsier. Ouistiti, Cercopithè-
que, Semnopithèque, Gibbon, Chimpanzé, Gorille, Orang-outan, Homme.
HOMME. HOMME...

JE ME N(H)OMME.

Je suis allongé sur le divan et j'écoute mes cheveux pousser.
Lentement ils deviennent des tiges vertes, courtes et drues comme
des herbes, puis des arbrisseaux plus clairsemés, puis, plus long-
temps encore après, des arbres aux essences diverses et aux formes
variées, d'énormes troncs feuillus qui couvrent toute la colline
de ma tête, des pins blancs ou rouges au port fier et imposant, des
trembles dissipés et toujours en pleurs ou pris de fous rires, des
bouleaux étriqués et timides, des sapins calmes et équilibrés, des
cèdres pleins de retenue et névrosés, des cyprès tordus et déli-
rants... Sur leurs branches se tiennent tous les oiseaux de mes
pensées, les hirondelles de mes rêveries, toujours parties, toujours
revenues, les fauvettes multicolores et un peu tristes de mes dé-
sirs, les pinsons enjoués et rondelets de mes bons souvenirs d'en-
fance, le faucon très digne de mon désespoir, les hiboux et les

chouettes de mes angoisses...

Mes cils aussi grandissent, et ils se métamorphosent en roseaux penchés sur le bord des étangs glauques de mes yeux où viennent se poser les belles libellules bleues de la poésie, parole aux ailes irisées, musique-lumière vivante et libre.

Quant à mes sourcils, minuscules prés de folle avoine à la lisière de la forêt, ils sont le domaine de mes amis les enfants: pour six sous de riz, six petites souris rousses et sans soucis récitent des comptines en leur faisant des sourires!... Aujourd'hui, L... s'y amuse, mais elle ne s'y attarde pas beaucoup et bientôt s'aventure dans le bois afin de cueillir des fleurs sauvages qui poussent là, éparses: je la protège amoureusement du soleil trop chaud en lui procurant une ombre fraîche et douce. Puis elle retrace un des prés, un bouquet à la main, pour venir s'accroupir parmi les quenouilles et contempler son image dans le miroir de mes eaux. Moi, je demeure immobile, je vente le moins possible pour ne pas causer de rides à la surface de mon iris, je ne pleure pas non plus afin de ne pas troubler, par des ronds concentriques, son reflet dans mon oeil. Je ne réfléchis même pas moi-même, car c'est moi qu'elle verrait alors dans ma pupille et je disparaîtrais peut-être pour toujours...

les yeux des mouches et ceux des cafards et ceux des spectres

et ceux de la mort
les yeux des feuilles et ceux des cailloux et ceux des atomes
et ceux du mal
les yeux des vitres et ceux des murs et ceux des meubles
et ceux du crime
les yeux des chats et ceux des femmes et ceux des miroirs
et ceux du feu
les yeux des lacs et ceux des cieux et ceux des chiens
et ceux de la Terre
les yeux des lèvres et ceux des mains et ceux du ventre
et ceux de la peur
les yeux de l'air et ceux du temps et ceux du froid
et ceux de la nuit
les yeux sonores comme des cris stridents d'oiseaux marins
et rouges de sang et blancs de glace et verts de méchanceté
les yeux gluants et mous comme des mollusques baveux
nous regardent nous scrutent nous épient
dans la moindre de nos pensées
dans la plus petite de nos extases
dans nos plus minuscules tortures
nous lèchent comme des bêtes répugnantes
se collent à nos plaies comme des ventouses affamées
aspirent goulûment nos âmes avec nos joies
et ne laissent de nous qu'un corps vidé de sa raison de vivre
mais encore lourd de toute sa chair

intolérablement et à jamais douloureuse...

Je crois que j'ai cinq ans. Ma mère va s'asseoir dans la berceuse, dans un coin de la cuisine. Elle se repose ainsi les jambes, fatiguée d'être restée trop longtemps debout devant le comptoir de l'évier ou le poêle où elle prépare des tartes et des gâteaux.

Spontanément, comme je le fais toujours en ces moments-là, je me précipite vers elle afin de me faire bercer quelques minutes et me faire caresser les cheveux, ce que j'aime le plus au monde. Face à elle, je me retourne pour pouvoir mieux me hisser sur ses genoux, mais je sens tout à coup les paumes de ses mains qui s'appuient contre mon dos et qui me repoussent, qui m'empêchent de grimper sur elle. En même temps j'entends :

— Non, c'est fini. T'es rendu assez grand à c't'heure pour plus être bercé comme un bébé...

Je fais quelques pas en avant, comme entraîné malgré tout par la très légère poussée qu'elle m'a donnée, puis je me retourne pour la regarder, consterné, espérant avoir mal entendu mais sachant trop bien que ce n'est pas le cas. Le souvenir du contact de ses mains me fait deux brûlures sur les omoplates et j'ai une atroce douleur au ventre comme si un gant de fer me triturerait les entrailles.

Je me dirige brusquement vers le corridor qui relie la cuisine aux chambres du fond, mais je ne reconnais plus l'endroit, ne sais plus où se trouve mon lit, quelle est même cette maison où je suis et qui me semble soudain hostile. Je reste en suspens au milieu du couloir comme au centre de nulle part, regardant à un bout les pièces vides où je n'ai plus ma place dans aucune on dirait, à l'autre bout cette femme que je ne reconnais pas non plus, et ma souffrance est terrible, monstrueuse, insoutenable, infiniment plus grande que toutes celles que j'ai ressenties jusqu'à ce jour... Je me sens disparaître, ne suis déjà presque plus rien, mais je m'accroche désespérément aux rebords flous du gouffre vaporeux où je m'engloutis progressivement et commence à tourbillonner...

J'ai vingt-sept ans. Ivre mort, je suis avec une femme dans son appartement, dans sa chambre. Nous sommes sortis du bar ensemble... Elle avait une voiture. Et maintenant elle est là, sur le lit, nue, belle, très belle et désirable avec sa peau blanche et ses formes rondes, avec son sourire invitant et ses gestes pleins de grâce. Elle rit de me voir vaciller sur le seuil de la porte, hésitant et soûl, et me dit, sur un ton équivoque, badin et malicieux:

— Aie pas peur, j'te mangerai pas!...

Je la vois très vague, diffuse sur le drap blanc, comme molle, gazeuse,

elle allonge ses jambes fines, étire langoureusement ses bras potelés de femme mûre, masse doucement sa généreuse poitrine aux mamelons déjà durcis et son ventre de neige, écarte les cuisses, caresse les poils couleur de nuit de son pubis, puis le bouton rose du clitoris et les lèvres délicates de la vulve en me fixant de ses profonds yeux verts qui commencent à se révolter...

il allonge ses jambes fines, étire langoureusement ses bras délicatement musclés d'adolescent, masse doucement son buste duveteux et blond aux mamelons déjà durcis et son ventre doré, écarte les cuisses, caresse les poils soleilleux de son pubis, puis son pénis turgescent et ses testicules en me fixant de ses clairs yeux bleus qui commencent à se révolter...

Soudain égaré, affolé, au bord de la syncope, je lui lance :

— Mais qui êtes-vous ?

Et j'entends une voix, non pas caverneuse et lourde comme la mienne en cet instant, mais fragile et un peu inquiète, me répondre :

— Mais Dominique, voyons... Qu'est-ce qu'il y a mon chéri, ça ne va pas ? Tu ne me reconnais vraiment plus ou tu essaies de me faire peur ?...

Je sors en courant de la chambre, de l'appartement, descends les marches trois par trois et me retrouve dans l'air frais et indigo du dehors, parsemé en haut d'étoiles blanches, éclaboussé en bas des lueurs violentes et multicolores des néons, et brusquement j'é-

clate et m'éparpille moi aussi en mille lumières qui se mélangent inextricablement à toutes les autres...

J'ai l'âge fluide, subtil, évanescent d'un alcool vieux, et mon être est un vaste tonneau. La mort fermente à grands remous dans mon corps; mon esprit distille goutte à goutte l'éternité.

Je bois la bière amère et froide des peuples nordiques et je deviens Viking plein de haine et de férocité écumant, sur un drakkar à l'horrible figure de proue, les mers grises où flottent les icebergs; je bois l'absinthe des fous et je vois la couleur de chaque son, je palpe des parfums et goûte les quatre saveurs de la nuit; je bois le vin rouge qui est le sang de la terre et le rubis liquide des philosophes: j'en ai la connaissance des éléments et des formes de l'univers et des nombres qui les régissent; je bois le vin blanc de l'amour et j'aime les collines, les herbes, les vallées et les rivières du printemps, fraîches et jolies comme des filles mais très douloureusement éphémères; je bois l'hydromel des dieux et je crée des mondes de douceur et d'abondance, des îles voluptueuses où tous les plaisirs sont réunis; je bois le cidre des lunatiques et j'écris des poèmes légers, presque vaporeux, pâles et luminescents, qui disent l'infinie tristesse de vivre; je bois le whisky des contrebandiers et je sais aussi bien parler l'Américain que composer du jazz; je bois des punches exotiques dans

lesquels le soleil et la joie ont été coulés, et je bois un verre de rhum des Antilles en me croyant condamné à mort; je bois le mescal et la tecuila du pays des volcans et je deviens moi-même volcan; je bois la vodka des hivers sibériens et je lutte dans la neige contre des ours que je vaincs; je bois le genièvre à forte saveur d'arbre et mon sang se transmute en une sève lumineuse; je bois le cognac de mes ancêtres et je m'embarque courageusement pour la Nouvelle-France; je bois le champagne des riches et je donne dans mon taudis des fêtes fabuleuses; je bois le pastis parfumé et des fleurs me poussent dans la bouche; je bois le xérès généreux et je visite les plus beaux châteaux en Espagne; je bois le rosé du Portugal et je vois la vie en rose pendant un bref instant; je bois la menthe poivrée et c'est un glacier bleu qui fond dans mon ventre; je bois l'armagnac au nom chevaleresque et je refais la guerre de Cent Ans; je bois le kummel, le kirsch et le schnaps et je suis le Kaiser d'une Allemagne de cauchemar; je bois le saké des samourais et je me fais hara-kiri, mais le lacrima-Christi me ressuscite; et puis après je bois du vinaigre, et encore après mon propre sang, et encore plus longtemps après de l'encre noire au goût étrangement lourd et aérien à la fois, à m'en remplir jusqu'aux yeux et au bout des doigts.

Mais jamais — oh! non jamais, je le sais maintenant avec trop de désespoir —, dans le désert que je traverse, on ne me donnera, même pas dans un verre, juste dans le creux d'une main amie, d'une main amoureuse, une petite, toute petite gorgée de fraîche eau de

source, qui serait bien suffisante pour apaiser la soif que j'ai...
Jamais on ne me la donnera parce que jamais je ne serai capable
de l'accepter, jamais je ne voudrai croire qu'elle n'est pas plus
insidieusement empoisonnée que le feu liquide que j'absorbe...

rendre à Québec visiter un de mes frères, je regarde une fille
raison et nous a demandé, à moi et à L..., de garder la maison jus-
assise trois ou quatre sièges devant moi. Ou plutôt je regarde sa
qu'à son retour. Il fait très chaud, le temps est lourd, électri-
chevelure, puisqu'elle est de dos, une flamboyante chevelure rous-
sé, l'air est moite, c'est juillet, et, dans la cuisine, nous pré-
se qui me fascine, m'éblouit. Puis, tout à coup, je vois son vi-
parons un pot d'orangeade qui nous rafraichira.

sage reflété dans la vitre à sa gauche, qui agit comme un vérita-

De savoir L... si près de moi, de respirer son odeur de chair
ble miroir en raison de l'angle du soleil par rapport à elle.

de bébé et de foin frais mêlés, de la sentir me frôler accidentel-

C'est une expérience étrange de voir en même temps le derrière
lement au passage lorsqu'elle va chercher le sucre ou la grande
de la tête et la figure d'une même personne, le recto et le verso
cuiller de bois dans une armoire et m'exhaler son souffle doux sur
de l'image, mais ce qui me bouleverse le plus c'est qu'il s'agit
la nuque me trouble profondément, m'excite comme je ne l'ai jamais

d'une femme extraordinairement belle, au visage parfait, sans le
 été, me cause une fièvre animale qui m'était jusqu'alors inconnue.
 moindre petit défaut, un teint de neige — contrastant vivement
 La laissant continuer seule la confection du breuvage, je me rends
 avec la couleur chaude, éclatante des cheveux —, un petit nez lé-
 à ma chambre sans vraiment savoir pourquoi, dans une grande confu-
 gèrement retroussé, juste ce qu'il faut, une bouche extrêmement
 sion d'esprit, puis, de là, je l'appelle, soit disant pour lui mon-
 sensuelle, de grands yeux bleu ciel... Mais ce n'est pas tant ça
 trer quelque chose.

encore qui me laisse aussi médusé, c'est tout un entrelacement de

Aussitôt qu'elle entre, je la pousse sur le lit et essaie de
 choses, le fait que certains de ses traits ressemblent à certains
 l'embrasser sur la bouche comme j'ai vu les acteurs le faire à la
 des miens (au point que j'ai cru, une seconde, que c'était mon reflet
 télévision, croyant que ça lui ferait autant plaisir qu'à moi, sur-
 que je voyais), que ses cheveux aient la même teinte de feu que ceux
 pris cependant de mon geste osé. Mais la plus surprise est L...,
 de ma soeur lorsqu'elle n'était qu'un bébé (et qui ont blondi de-
 qui se débat sous moi comme une bête sauvage soudain prise au piè-
 puis), mais surtout qu'elle soit exactement la fille dont j'ai tou-
 ge, qui crie "Non! Non! Lâche-moi!" entre ses dents qu'on dirait
 jours rêvé, que j'ai idéalisée et qui revient constamment, régu-
 prêtes à mordre, qui tourne la tête de droite à gauche et de gau-
 lièrement dans mes fantasmes — je veux dire depuis que j'ai réus-

che à droite afin d'éviter mes lèvres, qui me donne de violents si à chasser de ma mémoire, avec la puberté et les années, le vi-coups de genou et dont je dois retenir les mains pour ne pas qu'el-sage de L..., mon amour d'enfance, mon premier amour —, et qu'el-le m'égratigne le visage de ses ongles qu'elle garde déjà longs le m'apparaisse là, tout à coup, incarnée, devenue réelle, impos-comme ces "femmes-fauves" du cinéma.

siblement vraie.

Sous mon ventre je sens le sien, entre mes cuisses les siennes,

Il s'agit d'un colossal coup de foudre, trop fort pour être contre mon sexe durci le sien, mais nos corps ne font plus qu'un supportable, et, quand, afin de nous dégoûter un peu les jambes, et je ne connais plus mon nom, je ne connais plus le sien, je suis, nous débarquons tous sur le pont du traversier reliant les deux sans réellement m'en rendre compte, loup, lion, tigre, cerf, ours, rives du Saguenay, puis lorsque nous nous arrêtons dans un petit orignal en rut, elle est louve, lionne, tigresse, biche, ourse, fe-restaurant de la Malbaie pour casser la croûte avant de poursuivre melle d'orignal en chaleur, nous sommes la chair unique et la sur-le voyage, je continue de la contempler de loin, incapable de l'ap-vie de notre espèce, nous sommes au coeur d'une forêt humide et procher, de lui adresser la parole, de la considérer autrement suffocante et les gestes de la vie doivent être accomplis.

que comme une image... A mes yeux, elle n'est encore et uniquement

Brusquement elle se dégage, réussit à libérer un de ses poignets

qu'un fantasma, et je sais qu'elle ne sera toujours que cela dans et me donne une gifle retentissante qui me laisse stupéfié, abasourdi, non pas tant par la violence du coup que par son effet psychologique, même si je l'ai rencontrée, bien en chair, aujourd'hui.

Ma respiration meut l'univers, qui est mon être entier, vaste, immensurable méduse nageant paresseusement dans l'océan noir du néant. A chacune de mes inspirations ou de mes expirations, à chacune de mes molles pulsations, se contractent ou s'étendent les nébuleuses et les galaxies, les étoiles et les planètes. C'est un souffle très très doux, infiniment lent, parce que je dors, paisiblement, entre deux eaux, depuis presque l'éternité.

Et je rêve aussi, je rêve, maintenant depuis des millénaires et des millénaires, qu'à l'intérieur de mon corps, sur un atome de celui-ci, vivent des êtres minuscules qui se sont appelés eux-mêmes les "hommes" et qui ont nommé toute chose. Mais bientôt je me réveillerai, et quand le feu de mes pensées soudain remises en action illuminera mon esprit, la "Terre" s'embrasera complètement et mon rêve s'évanouira aussitôt en poussière, se dispersera en cendre. Cependant, longtemps après, toute ma vie même, je garderai le souvenir d'eux, enfoui quelque part au fond de ma mémoire sans limites sous forme d'images un peu confuses, d'esquisses d'idées qui seront leurs "âmes", comme ils disent.

Et puis, lorsque je serai à nouveau fatigué, je me rendormirai une fois de plus et je rêverai probablement à quelque chose de fort différent...

— Cette "grande voiture noire" des parents de L..., comme vous dites, ne ressemble-t-elle pas un peu trop au corbillard qui a emporté votre grand-mère? Je veux dire, êtes-vous sûr qu'elle était noire, cette voiture?

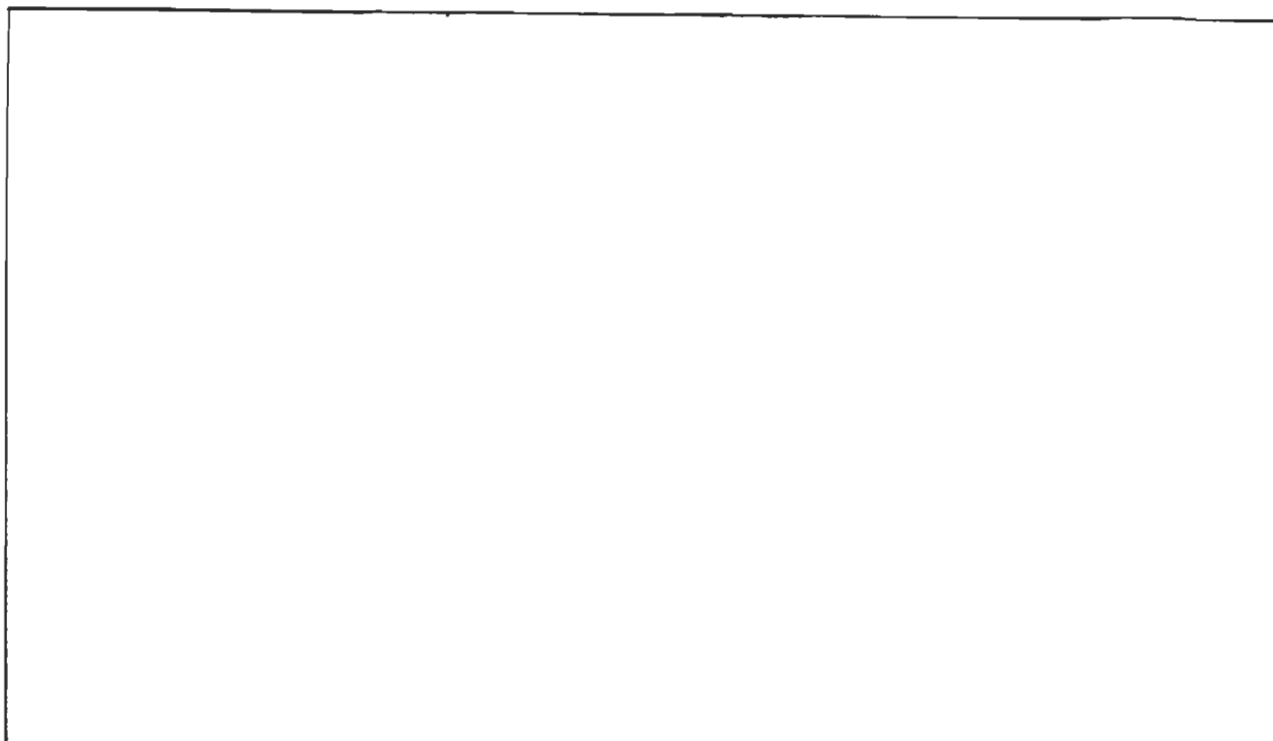
C'est la première fois qu'il me pose une question aussi élaborée, qu'il interprète, qu'il donne un sens à mes paroles, et j'en reste estomaqué. Mais c'est surtout la pertinence, l'intelligence de son interprétation qui me bouleverse, qui me terrifie presque. Et je me prends soudain à me demander vraiment si ma mémoire ne me jouerait pas des tours, ne fabulerait pas parfois, forcée à mentir par quelque chose de plus puissant et de moins scrupuleux qu'elle... Peut-être après tout était-ce la perte de ma mère, par le biais du souvenir de la perte de ma grand-mère, que je pleurais quand L... m'a quitté? Perte de sa vie dont je souffrais d'avance? Perte de son amour, de son exclusivité, perte de la relation privilégiée que j'avais entretenue avec elle un certain temps, comme tout jeune enfant avec sa mère? Un souvenir en masquerait ainsi un autre qui en masquerait encore un autre et peut-être même encore un autre, comme ces couches innombrables de l'oignon qui n'a jamais

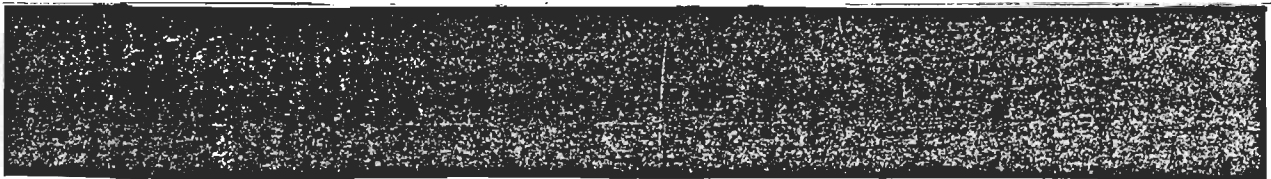
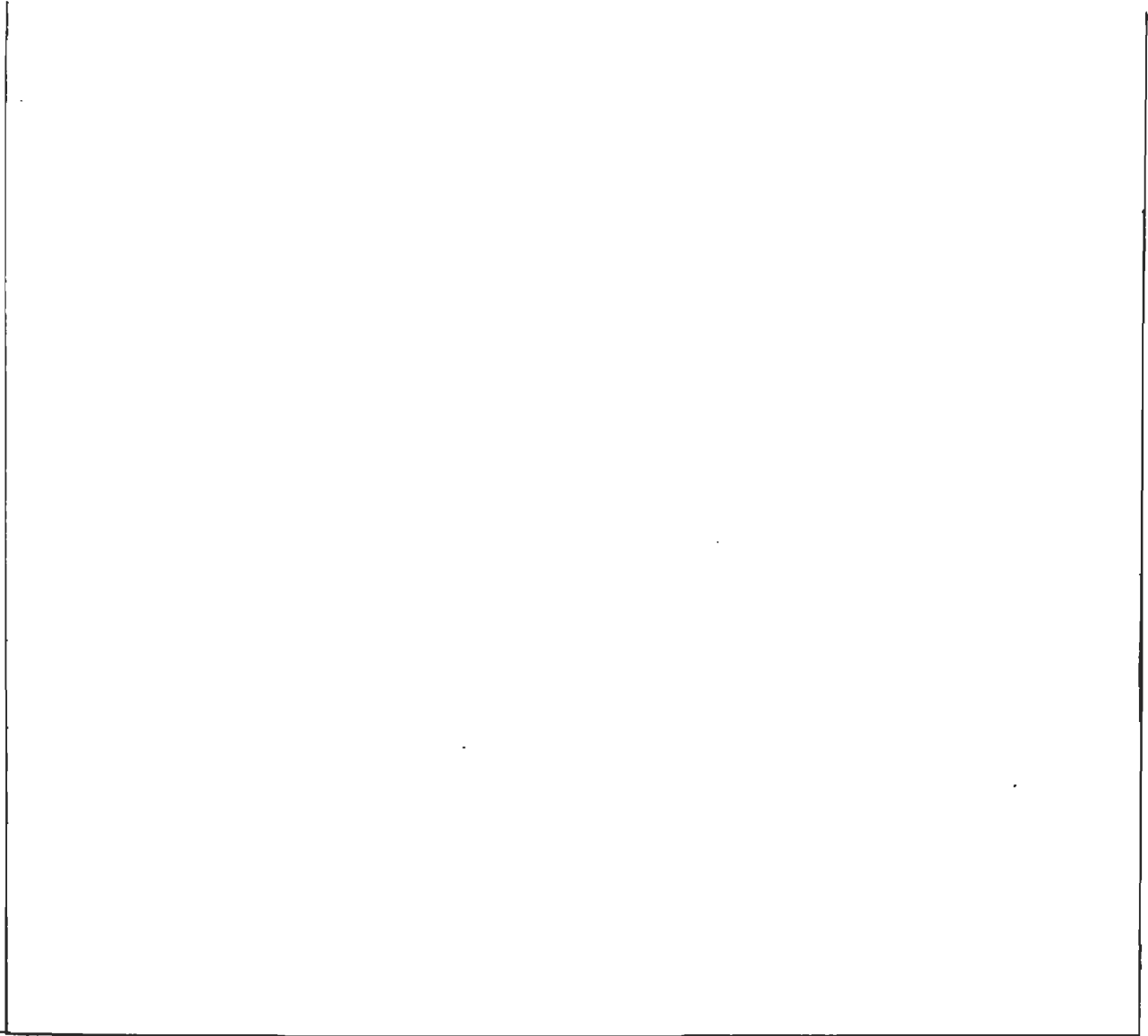
de fin, jamais de centre?

L..., la mère toute ronde, toute joufflue, la bonne mère, la Terre-Mère abondante qui me portera et me nourrira toute ma vie, la Femme-Univers dans laquelle mon âme se perdra béatement après ma mort?... Non, c'est trop gros, ce n'est pas possible... Il doit se tromper. Il est encore plus fou que moi, cet homme!

— A quoi pensez-vous?

— Je me disais que vous étiez dans l'erreur. C'était une longue auto noire, une Cadillac je crois, ou quelque chose comme ça. Je m'en souviens très bien...





SOLITUDE

A ma table de travail, sous la chaleur de la lampe, devant l'é-
 blouissement de la page encore à remplir, je cherche des mots,
 j'élabore péniblement des phrases, je structure des paragraphes
 et des chapitres, je recolle patiemment les morceaux du miroir fra-
 cassé, j'essaie de reconstruire le puzzle. Il est minuit, il pour-
 rait être midi: le temps, ici, dans l'espace de la création, n'a
 plus d'importance. toutes les heures se ressemblent, tous les
 jours sont pareils, il n'y a plus qu'une seule et longue saison.
 J'écris pour me sauver, mais plus j'écris, plus je m'oublie.

A ma table de travail; sous la chaleur de la lampe, devant l'é-
 blouissement de la page encore à remplir, je cherche des mots,
 j'élabore péniblement des phrases, je structure des paragraphes
 et des chapitres, je recolle patiemment les morceaux du miroir fra-
 cassé, j'essaie de reconstruire le puzzle. Il est minuit, il pour-

rait être midi: le temps, ici, dans l'espace de la création, n'a plus d'importance, toutes les heures se ressemblent, tous les jours sont pareils, il n'y a plus qu'une seule et longue saison. J'écris pour me sauver, mais plus j'écris, plus je m'oublie.

...S'...a...v...a...n...c...e... Oh! S'avance... Moi vers s'avance elle puis. (D'épouvante. D'horreur sorte une dans pressenti mais désirable corps son. Ciseaux de paire une comme maigres et longues cuisses ses. Pubis son de foncé plus poil le. Etroit trop. Etroit bassin son. Pointus seins petits ses. Pénombre la dans lumineuse presque chair sa. Silhouette mince sa.) Tamisée lumière la dans fébrilement déshabille se. Dessus pousse me. Drap le rapidement arrange. Divan le ouvre elle.

S...o...û...l... t...r...o...p. Résister. Pour. Soul. Trop. Façon toute de résister pour soul trop. Faire laisse me je. M'embrasse. Cheveux les caresse me elle. Non que avoue puis. Oui que dis. Bredouille je. L'amour fait déjà j'ai si coup à tout demande me. Yeux les dans fixe me elle. Pas regardons le ne nous mais allumé est téléviseur le. Simili-bois en salon de table petite une sur trônent nous par vidés rouge gros de litres deux. Divan-lit le sur côte à côte assis maintenant sommes nous.

Spaghettis des manger à. Vin de verre un prendre à invité m'a elle soir ce. Médicaments d'autres sortes toutes de et valium de gave se.

Aussi elle boit elle. Désespéré constamment regard son. Epuisé air son. Tirés traits ses malgré jolie encore blonde une. Trentaine la dans femme une habite face d'en l'appartement dans.

Davantage jour en jour de s'effriter vouloir semble qui personnalité ma cimenter pour ça que a n'y il. Revenus maigres mes tous engloutis. Plus en plus de bois. Taudis un presque. Minable. Pièces 2 minuscule un dans vis. Sociale l'Assistance de allocations des reçois. Par-là par-ci travaux menus quelques fais. Vivote je. Collège au allé pas suis ne mais secondaires études mes terminé j'ai. Suis j'en où plus sais ne. Ans un et vingt j'ai.

J'ai vingt et un ans, presque vingt-deux. Dans la chambre et la cuisine de mon petit 2½ grouille tout un monde, un groupe si nombreux que je me demande comment tous ces êtres font pour tenir dans un si minuscule espace. Terrifié, je les regarde envahir rapidement mon territoire, se multiplier comme de la mauvaise herbe filmée en accéléré ou comme certaines de ces bestioles unicellulaires capables de se reproduire à une vitesse extraordinaire: ce sont des monstres de toutes sortes, bonshommes entièrement blancs, minces comme des feuilles de papier, à forme humaine mais sans visage, sans mains ni pieds, et qui peuvent se glisser sous les portes et par les plus fins interstices, crapauds poilus et gros comme des chiens, nains lourds, grotesquement laids et difformes,

bossus ricaneurs et chétifs au regard torve et plein de méchants projets, mille-pattes plus grands que des boas marchant au plafond et sur les murs et cloportes ayant la taille de rats d'égout courant sur les meubles, hommes et femmes entièrement dépiautés, aux muscles et aux veines à vif mais ne semblant pas en souffrir, et doubles de moi-même pourfendus, aux intestins jaillis hors de l'abdomen et traînant à terre, vieilles sorcières hirsutes scandant des paroles incantatoires ou lançant des imprécations dans des langues inconnues et démons noirs et hurlants surgis de sous le lit ou de la garde-robe, têtes sans corps tourbillonnant par dizaines dans l'air et dont les faces, en passant devant mes yeux exorbités, reflètent chacune à leur tour une des multiples émotions humaines, qui la peur, qui la tristesse, l'espoir ou la joie, la douleur, l'extase ou l'amertume...

Je regarde cette cohorte, cette multitude satanique depuis des jours et des semaines, en tremblant de tous mes membres, le dos parcouru de frissons et ma chemise collée à ma peau par une abondante sueur dont l'odeur aigre augmente ma nausée, un verre de vin à la main, toujours vide, toujours rempli. Je sais qu'elles ne sont pas vraies, toutes ces visions, que l'alcool est en train de me rendre fou, mais, aussitôt que je veux en **diminuer** la consommation, c'est pire encore, je cesse de savoir que ce ne sont que des hallucinations et je crois vraiment qu'une porte, quelque part dans l'atmosphère invisible qui m'entoure, s'est ouverte sur l'enfer. — Quant à mes nuits, s'il est possible, elles sont plus

épouvantables encore, avec des bribes d'un sommeil agité entrecoupé de réveils brusques et affolés, quand je viens de rêver qu'une meute de molosses à la gueule dégoulinante de bave s'approchait furtivement de mon corps endormi ou qu'un surmulot, rendu prodigieusement téméraire par une faim insoutenable et entré par un trou dans le mur, grimpait sur mon lit et me sautait sauvagement à la gorge... Les cauchemars ainsi n'ont jamais de cesse, se continuant, presque sans coupure, des heures diurnes aux heures nocturnes et des heures nocturnes aux heures diurnes, dans un présent arrêté, dans un temps fixé pour toujours dans l'horreur.

Aujourd'hui, après trois ans, il a dit qu'il ne pouvait rien faire pour moi, que ça ne servirait plus à rien de nous rencontrer, qu'il y avait des choses que je pouvais changer dans ma vie et que moi seul avais le pouvoir de changer, et d'autres choses, immuables, irrémédiables, avec lesquelles il fallait que je m'habitue à vivre. Il a dit que ça ne servirait plus à rien de nous voir, de nous rencontrer, il a dit ça. Je ne voulais pas, je voulais continuer, je commençais à bien l'aimer, il avait l'air de me comprendre et de sympathiser avec moi. Des choses immuables, il a dit. Irrémédiables. C'est possible. Mais je pense aussi qu'il y avait peut-être un médicament, un comprimé quelconque, ou une capsule, qui m'aurait soulagé, qui m'aurait permis enfin de me re-

poser, qui m'aurait sauvé, et qu'il n'a pas voulu me le donner. Il ne voulait pas que je devienne un drogué probablement, qui ne vit que par et pour les médicaments, mais il n'avait quand même pas le droit de me laisser souffrir, de me laisser seul face à ma douleur. Il n'avait pas le droit de pratiquer ce genre de morale avec moi, car je ne suis pas comme les autres, je suis un cas à part. Un médecin n'a pas le droit de laisser un patient souffrir. Irrémédiable qu'il a dit. Il a dit que ça ne servirait plus à rien de nous rencontrer. Il m'a serré la main et m'a dit adieu et bonne chance. Je pourrais le tuer. J'ai envie de le tuer. Après trois longues années, il a dit qu'il ne pouvait rien faire pour moi. Qu'il y avait des choses que je pouvais changer dans ma vie et que moi seul avais le pouvoir de changer. Il m'a abandonné. M'a laissé tout seul. Je ne peux compter sur personne. Les gens que j'aime, les gens qui disent m'aimer, je pourrais les tuer parfois. Oui je pourrais. Moi, moi, quand j'étais petit, que j'étais qu'un enfant... Il a dit que ça ne servirait plus à rien. J'ai déjà été Dieu quand j'étais petit, mais ça, il s'en fout. Il a dit... J'ai envie de le voir mourir je pense. Irrémédiable. Irrémédiable... Je suis tout seul. Aujourd'hui il a dit qu'il ne pouvait rien faire pour moi. Je suis tout seul encore une fois, irrémédiablement...

DANS L'ESPACE ET LE TEMPS INFINIS, JE SUIS ET ÇA ME SUFFIT.

Pourquoi chercher aussi désespérément des images inattendues, des mots neufs, des sonorités inouïes, quand il n'y a pas plus pure poésie que le silence de mes yeux? Les dieux sont toujours muets; seuls les hommes les font parler. Et Rimbaud? N'a-t-il pas fait plus pour ses écrits en se taisant pendant dix-sept années qu'en continuant de vouloir absolument publier? N'a-t-il pas composé son plus beau poème en vivant ses rêves au lieu de les jeter sur papier? Même Nelligan n'a jamais été plus grand poète que dans sa folie sans parole.

Mais je dis cela et je n'y crois pas, puisque je continue, de toutes mes forces, à tenter de dire l'indicible. Je ne suis pas Dieu et je ne le serai jamais, ou bien Dieu n'est qu'un pauvre fou qui se tord de douleur sur des draps trempés de la sueur de ses cauchemars...

Je suis Homme, votre frère, ni Yahvé ni Satan, ni Bouddha ni Lucifer, un simple et triste homme, rien qu'un homme souffrant et qui meurt en se suicidant chaque jour davantage, qui répand son sang en dérisoires et absurdes arabesques d'encre, qui s'immole lui-même pour être, sinon Dieu, du moins l'agneau offert en sacrifice pour le salut des autres hommes, ses semblables, tout en sachant très bien, dans son insoutenable et terrifiante lucidité, que c'est tout à fait inutile.

Fou de bonheur à
 l'idée de lui pla
 ire, je ramasse a
 u hasard cinq ou
 six petites pierr
 es et, en bordure
 de la pelouse, un

stres de toutes s
 ortes, bonshommes
 entièrement blanc
 s, minces comme d
 es feuilles de pa
 pier, à forme hum
 aine mais sans vi

stylo est un styl
 et. J'écris en ég
 ratignures qui sa
 ignent noires sur
 la peau du mur, s
 ur la peau blanch
 e d'une femme je
 griffe mon nom qu
 i se fige en cica
 trices-mots. Peu

es idoles que je
 casse, que je fra
 cture comme à gra
 nds coups de mart
 eau, des photogra
 phies que je déch
 ire avec frénésie



ticules occipit
 al coeur vert
 èbres mollets
 yeux omoplates
 nerfs amydale
 s sternum bic
 eps reins pré

apable de support
 er cela plus long
 temps, je lui dem
 ande, un peu fâch
 é: — Qu'est-ce qu
 'il faut que je t
 asse? Qu'est-ce q
 u'il faut que je
 dise?

de à l'envie que
 j'aie depuis quel
 que temps d'agran
 dir la petite fen
 te dans le tissu,
 au milieu du vent
 re, là où le joue

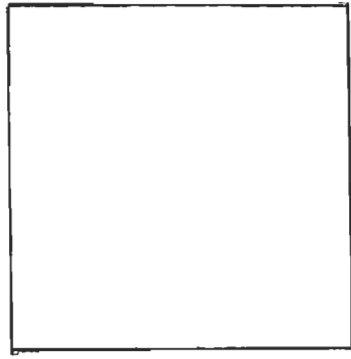
soirs, dans ma ch
 ambre, j'entends
 des voix, des bri
 bes de phrases, d
 es mots hachurés
 qui passent rapid
 ement au-dessus d

, la sueur au fro
nt, de la pointe
d'un coupe-papier
en os aussi effil
é que la lame d'u
n couteau. Il y a
des seins, des té

e plus grosse, de
la taille d'un po
ing d'adulte. Je
transporte le tou
t sur le trottoir
de ciment proche
et entreprends de

sage, sans mains
ni pieds, et qui
peuvent se glisse
r sous les portes
et par les plus f
ins interstices,
crapauds poilus e

Il ne bronche
pas, continue de
me regarder du mé
me air attentif e
t insupportableme
nt compréhensif,
puis, après un te
mps infini, met f
in à la torture e
n me disant:



importe ce que j'
écris, les treize
lettres de mon no
m entier — dont
cinq sont répétée
s — se trouvent
présentes, dans l
e désordre, dans
toutes les phrase
s ou presque. Je

t a été cousu en
une seule longue
ligne qui part du
dessus de la tête
et descend jusqu'
entre les pattes
postérieures. Je

e ma tête ou près
de mes oreilles,
comme des flèches
ou des balles sit
flantes. Souvent
c'est mon nom qui
est dit, claireme

molaires veines
duodénum humé
rus langue te
ndons bassin
diaphragme sur
rénales phalang
es bronches c

— Ce que vous voulez... Ce que vous trouvez important de dire... — N'importe quoi? dis-je, étonné. — N'importe quoi, répond-t-il, sur un ton un peu

tes, des fesses, des ventres, des bras, des pieds un peu partout sur le drap, pâle-mêlé, en un mélange disparate qui cré

briser, de casser en deux les cailloux à l'aide de la grosse pierre dont je me sers comme d'un marteau. Les étincelles ja

tire sur les bords de l'ouverture comme sur les lèvres d'une plaie, l'élargit, fait craquer les fils, et tout à coup le



t gros comme des chiens, nains lourds, grotesquement laids et difformes, bossus ricaneurs et chétifs à un regard torve et

nt quoique partie llement, en manquant toujours un bout, le début du prénom ou la fin du nom de famille, mais la plupart

aines artères pancrées côte ch thyroïde es temporaux es ophage péronés ovaires maxil

me tatoue imaginaiement, sémiologiquement, sur un sein de neige. 2. Sur mon blanc de mémoire je retracce le fil de mes souvenirs, par segments mélangés et tordus à l'

J'ai vingt-quatre ans. Je cours dans une rue de Baie-Comeau, fuyant, épouvanté, les hommes qui veulent m'assassiner. J'étais assis au comptoir d'un bar, en train de boire un verre tranquillement après avoir fumé un joint de hasch dans les toilettes, et tout à coup j'ai aperçu, dans la poche intérieure du veston d'un grand homme costaud à l'air louche, la crosse d'un revolver qui dépassait. Puis j'ai réalisé avec terreur, en les observant à la dérobée, en faisant semblant que je ne soupçonnais rien, que tous les autres clients du bar cachaient eux aussi une arme, un pistolet, une matraque, un poignard qui faisait une bosse révélatrice sous leur chandail ou leur blouson. J'ai feint alors de vouloir me diriger vers les toilettes, mais j'ai bifurqué vers la sortie une fois caché par un angle du couloir.

Les néons clignotants et la lumière crue des lampadaires m'éblouissent, mais je continue de m'élancer comme un fou sur les trottoirs luisants de pluie fraîche tombée et miroitante. J'attrape au passage un taxi et demande au chauffeur de me conduire chez moi mais, aussitôt assis sur la banquette arrière, je vois son regard torve dans le rétroviseur, ses yeux qui semblent ne guetter qu'un moment d'inattention de ma part, qui lui permettrait de sortir rapidement son arme et de m'abattre promptement et sans bavure. J'ouvre la portière et m'expulse hors de la voiture lorsqu'elle s'arrête à un feu rouge, puis je me précipite vers l'hôpital proche où je suis certain de trouver la sécurité.

A l'intérieur, dans la salle des urgences où j'ai fait irruption, les infirmières paraissent effrayées à mon approche et s'enfuient. Soudain, un homme, dans mon dos, m'encercle de ses bras puissants pour immobiliser les miens et me traîne jusqu'à un lit sur lequel il me couche de force. Deux autres infirmiers arrivent et réussissent à me sangler la poitrine, les cuisses et les chevilles malgré le combat désespéré que je leur livre, puis une infirmière me fait une injection de tranquillisant pendant que je hurle comme un possédé que l'on veut m'empoisonner, que le médicament dans le seringue n'est autre qu'une dose volontairement beaucoup trop forte de morphine.

Comment faire pour se rassembler quand on ne sait même plus ce qu'il faut rassembler, quand on ne sait plus qui on était avant d'exploser comme une véritable bombe humaine?... Je me souviens seulement que j'ai fui une chose immonde, un être abominable, là-bas, dans un appartement, et que maintenant je suis dissipé, comme une brume vaguement luminescente, sur toute la ville.

Le temps s'est arrêté, ou plutôt semble s'éterniser atrocement, et je cherche dans toutes les rues les parties de moi-même que je récupère une à une, simples atomes étalés en un nuage de poussière dans l'air nocturne. Ce sont mes pieds que je réussis d'abord à reconstituer, de telle sorte que je ne suis, pour un temps indéfi-

ni, que deux pieds marchant ridiculement sans corps. Puis mes jambes se reforment progressivement, avec une lenteur infinie, et après c'est au tour de mes entrailles, de mes bras, de mon cou et finalement de ma tête.

Cependant, mon esprit reste perdu quelque part dans la nuit, et quand une voiture de police patrouillant les rues ralentit soudain à mon côté et que l'un des agents, par la glace baissée de la portière, me demande mes papiers, je ne lui réponds même pas, me contentant de le dévisager, ahuri, incapable de prononcer une seule parole, comme si j'avais complètement oublié ma langue maternelle. Je suis même dans l'impossibilité de lui dire mon nom ou de lui indiquer où j'habite...

Comment je suis passé de leur voiture à une ambulance filant à toute vitesse vers Québec et l'hôpital de Saint-Michel-Archange, ça, je ne le sais pas, je n'en garde aucun souvenir, mais la sirène me hurle dans les oreilles comme si elle traduisait le cri d'épouvante, de terreur absolue qui ne peut sortir de ma gorge étranglée par la souffrance psychique

J'ai seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt et un, vingt-deux, vingt-trois..... trente et un ans. Je n'ai jamais cessé, depuis que j'ai aperçu pour la première fois, dans le salon de mes parents, ce double de moi-même à la chevelure et

à l'oeil noirs, de le voir dans tous mes fantasmes. Dans tous mes rêves et dans toutes mes rêveries il prend ma place, si bien que je suis incapable de m'imaginer tel que je suis, cheveux châains et yeux bleu-vert: toujours il accomplit les actions qui me seraient dues et dit les paroles que je devrais prononcer par ma propre bouche. Ainsi, c'est à la fois moi et un autre qui vit dans mes songes, c'est à la fois moi et un autre qui fait le bien et le mal, le permis et l'interdit, le facile et l'impossible. Moi et un autre, un autre et moi, pas tout à fait moi, pas tout à fait lui, presque personne.

C'est peut-être la seule pauvre, dérisoire petite liberté que j'aie pu trouver dans ce monde infernal où mon être réel est figé, pris à jamais dans une glace dont même l'émiettement ne pourrait me délivrer, mais j'y tiens plus que tout. Plus en tout cas que toutes les promesses chaudes et rutilantes de la vraie vie, alléchantes mais si atrocement incertaines que leur seule pensée suffit à me torturer davantage que mon emprisonnement, si terrible soit-il.

les silences ont une peau
les pensées ont des yeux
les rêves ont des ventres
la haine a des dents

les peurs ont des poils
les désirs ont des doigts
la tristesse a un coeur
les joies ont des chevelures
la douleur a des os
les crimes ont du sang
les regrets ont des dos
les espoirs ont des jambes
les souvenirs ont des lèvres
l'amour a des ongles
les poèmes ont une âme
et seule la mort réunira pour toujours l'être entier...

Mais, sous les arbres de mes cheveux, sous les foins mûrs de mes sourcils, sous les buissons recouvrant ma poitrine et mes jambes, oh! mon Dieu..., sous eux il y a toute l'épaisseur et la froideur de la pierre, toute la dureté et l'infinie solitude du roc... Mes os, plus polis par mon sang que des galets par la mer, sont en fait des arbres eux aussi, mais si anciens, si archaïques qu'ils sont depuis longtemps entièrement pétrifiés; ils ont été jadis arrachés par une violente tempête à une île lointaine, rejetés par les vagues rouges et salées et, tels d'antiques épaves méconnaissables, ensevelis davantage d'année en année sous le sa-

ble tiède de ma chair. Fixés ainsi en moi comme des témoignages muets, plus personne ne les voit, ne connaît leur existence menaçante et prémonitoire. Parlent bien plus les infimes choses abandonnées de loin en loin par les marées ordinaires, perles des dents, nacre des ongles, mais ce ne sont que superficiels et insignifiants propos, que tape-à-l'oeil trompeur et hypocrite que je n'écoute jamais, certain de la seule et terrible vérité qui attend plus profondément, patiemment, au beau milieu de mon être.

Je suis les milliards de molécules sans voix de la pierre, et je n'ai plus de nom...

J'ai la peau blanche, jaune, bleutée, brune, cuivrée, les yeux azurés, verts, gris, noisette, glauques, noirs, violets, les cheveux blonds, châtains, bistre, roux, marron, je vis en Chine, dans le désert australien, à l'île de Madagascar, au milieu de la jungle amazonienne, à Paris et à Chicoutimi, et je parle toutes les langues.

Je me nomme aussi bien François d'Assise que Gilles de Rais, Che Guevara que Staline, Gandhi que Hitler.

Je me nomme également Rimbaud, Proust, Baudelaire, Villon, Rousseau, Maupassant, Saint-Denys Garneau, Balzac, Rabelais, Lamartine, Diderot, Nelligan, Flaubert, Molière, Gautier, Verlaine, Corneille, Zola, Voltaire, du Bellay, Musset, Chateaubriand, Mallarmé, Sand, Vigny, Ronsard, Hugo... J'ai écrit des tas de choses

belles et tristes, habiles et comiques, qui ne veulent rien dire ou qui, au contraire, dénoncent toute l'absurde souffrance humaine.

Un psychiatre est venu me voir dans ma cellule. Il ne s'est pas assis, même s'il y a une chaise à côté de lui. Il me regarde du haut de ses six pieds et quelques pouces et le mépris et le sentiment de supériorité se lisent sur tout son visage. Il me pose des questions, si ça va, comment je me sens, mais je ne lui dis rien parce que, de toute façon, il a l'air de se foutre complètement que je lui réponde ou pas. Je lui parlerais peut-être si seulement il s'asseyait deux minutes près de moi et acceptait de me regarder franchement dans les yeux quelques secondes au lieu de fuir tout le temps mon regard.

Finalement il s'en va et je reste seul encore une fois face à l'éclat des quatre pages démesurées des murs. Il n'a pas remarqué les petites lignes régulières de mes phrases dans les coins, qui commencent à ressembler, d'ici, à des sillons dans un champ fraîchement labouré et vu du haut des airs. Que va-t-il en germer? Des fleurs? Des arbres? Ou bien, entre les lignes, comme des mauvaises herbes en bordure des cultures, mais gigantesques, des choses monstrueuses et innommables?

.....
.....

.....

Ia'j tpes-tgniv sna ej siorc. Iuo, tse'c aç, tpes-tgniv...
 Siaremia'j ne'n riova euq tpes uo tiuh, ertê niol ici'd, ed sec
 ertauq srum port scnalb, ertê ne niart ed riruoc snad enu eiriarp
 erolocitlum, etuot eéssuobalcé ed sruef segavuas. Sli tno'm éne-
 ma ici ed ecrof, tno'm étogil à al erèivic ne em tnalgnas al enir-
 tiop te sel sebmaj, tno'm tiaf sed snoitcejni serialucsumartni ruop
 euq ej em emlac. El nicedém, à al noitpecér, a'm édnamed elleuq
 etad no tiaté, te dnauq ej iul ia tid euq ej en el siavas sap, no'uq
 tiaté ertê-tuep ne reirvéf, uo ne sram — ia'j énrut al etêt ruop
 riov, rap al ednarg ertiv, is tiaté'c revih'l uo été'l —, li a ue
 nu elôrd ed titep eriruos ne nioc te a tircé euqleuq esohc rus as
 elliuéf. Siup sel sreimrifni tno'm tiudnoc à'uqsuj ettec elia ud
 emèirtauq egaté te tno'm émrefne snad ettec elullec ediv te ediorf,
 elaicalg, ùo ej en siaf euq rexif el dnofalp, sel xuey sdnarg strevuo,
 sel sellipup seétalid rap al port etrof esod ed tnasilliuqnart
 no'uq a'm eénnod. Thava sli'uq em tnessuop à rueirétni'l, ia'j éd-
 named ruop rella xua setteliot. Ej em sianet tuobed à eniep-dnarg,
 siava'j sel sebmaj setnalogalf, te teffe'l euqiséhtsena ud tnema-
 cidém tiahcêpme'm reniru'd. Sèrpa xued uo siort setunim, sli es tnos
 sim à rengoc snad al etrop ed al enibac à sdnarg spuoc ed gniop
 te nu'l xue'd a élrüh:

— Yeh! Suon ut-sesiain éot?

Ia'j tid erdnetta'd erocne nu uep, euq ej y'n siavirra sap, te
 li a'm udnopér:

— Sros ed àl! Is se't sap elbapac ed ressip, no av et eriaf ressip suon sertua, sip is se't sap elbapac ed reihc, no av et eriaf reihc!

Sli tno srola étalcé ed erir suot sel xued, nu erir euq ej siav- a'n siamaj udnetne, is nielp ed étecnahcém à eniep eunetnoc euq al ruep a'm tnemeuqsurb éngiopme sel selliartne.

.....

Je n'aurais pas dû prendre cette cochonnerie de L.S.D. C'est une drogue pour les gens normaux, je l'ai toujours dit, ou pour les imbéciles qui n'ont vraiment rien à craindre des choses qui pourraient être cachées, enfouies profondément dans leur cerveau, parce que justement ils n'ont rien de ce genre entre les deux oreilles.

Je ne peux plus me lever de mon fauteuil, je m'y enfonce comme dans des sables mouvants, comme dans un limon d'où je serais sorti et où, par le pouvoir extraordinaire de cette substance magique que je viens d'absorber, je serais en train de retourner. Et, du fond de cette boue noire, des exhalaisons mnésiques remontent jusqu'à moi, des relents d'une autre mémoire et d'une autre vie, de celle que j'ai vécue avant de marcher sur la terre solide. Oui, aussi incroyable que cela puisse me paraître, je me vois très bien — ou plutôt je me sens, ce qui serait plus juste —, là, flottant dans les eaux maternelles et dans une obscurité à peine illuminée

de temps à autre par des flashes d'une faible lumière rougeâtre ou violacée. Des bruits assourdis me parviennent aussi, des sons qui forment les phrases d'une langue que je ne comprends pas encore et qui me bercent comme une musique ou qui, parfois, me tiennent sur le qui-vive. C'est doux et rond et chaud et liquide, avec cependant une très légère "angoisse", une inquiétude diffuse qui ne me quitte pas et qui me garde en vie on dirait.

Puis, tout à coup, c'est la panique... Quelque chose veut m'expulser de cette béatitude, de ce paradis, ça pousse et ça tire, ça bouge dans tous les sens, ça cogne, ça suce, ça fait un tonnerre épouvantable qui m'assomme, m'abasourdit! Et ça re-pousse, et ça re-tire, jusqu'à ce que mon corps s'engage dans un tunnel étroit, trop étroit, où je suis comprimé, écrasé, où j'étouffe par manque de sang à mon cerveau! Ma face, mes épaules et ma cage thoracique sont prises dans un étau gluant et douloureux! Ça dure des siècles et des millénaires du temps que je connais aujourd'hui, j'agonise, je meurs, puis je sens une agression plus terrible encore, un contact jusqu'alors inconnu de moi, très dur et très froid, de chaque côté de ma tête, et une pression qui pourrait me faire éclater la boîte crânienne il me semble...

Mais la fin de mes tourments n'est pas encore venue, il reste encore ce projecteur à la fois soleil et ventouse, il reste encore cette horrible lumière devant, au bout du tunnel sombre, qui soudain m'arrache les yeux, se fraye un chemin brûlant tout le long de mes nerfs optiques jusqu'au centre hypersensible de mon cerveau,

ces bruits qui me percent les tympans et me donnent comme des coups de marteau dans la tête, et cette substance étrangère et corrosive qui cherche à pénétrer de force mes poumons, qui les chauffe et les déploie et les étire au point que j'ai l'impression que toute ma poitrine se déchire dans une souffrance sans nom que je ne peux que hurler en m'effrayant moi-même de mes hurlements!

Je suis séparé de mon bonheur à jamais, séparé de lui pour toujours, jamais/toujours, toujours/jamais, ma mère me prend sur elle, me couche sur son ventre, me caresse en passant, sur mon épiderme plus sensible et fragile qu'un pétale de rose, sa main de papier sablé. L'enfer commence...

.....

Régulièrement, presque tous les mois, je fais un rêve où je me vois poursuivi par un ours polaire qui veut me dévorer. En fait c'est une ourse car je peux distinguer ses mammelles rouges, pendantes sous son ventre. J'ai les bras chargés de petits chiots esquimaux, mais je les perds tout au long de ma course et le fauve les engloutit un à un derrière moi. A la fin il ne m'en reste qu'un et, ayant trouvé un abri dans une caverne de glace, je le presse, tout tremblant et frémissant, contre mon coeur, adossé à la paroi du fond. L'ourse, trop grosse, ne peut entrer par l'étroite ouverture de mon refuge, mais sa patte gigantesque, aux griffes aussi effilées que des poignards, vient me frôler dangereusement

le visage. Je l'entends grogner et souffler à l'extérieur, impuissante et affamée, et j'entends aussi le gémissement de peur du chiot, qui se mêle aux battements désordonnés de mon sang, si bruyants qu'on dirait qu'ils sont répercutés et amplifiés par les parois de glace.

Parfois il y a quelques variantes dans le cauchemar, les bébés chiens sont absents ou bien il y a plusieurs courses, ou même l'ourse est accompagnée de ses propres petits, mais le schéma général reste le même et je me réveille inmanquablement en nage, après m'être agité et avoir hurlé dans un ultime effort pour sortir du sommeil. Je suis certain que si je parvenais un jour à comprendre la signification de ce rêve, il cesserait enfin de venir me hanter, mais, jusqu'à présent, je n'ai réussi à trouver qu'une esquisse, que quelques bribes d'explication qui ne me satisfont pas encore.

XX
 XX
 XX

J'ai toujours détesté le soleil. Il m'aveugle, me donne mal à la tête, me fait avoir trop chaud et nuit à ma respiration. Je le fuis autant que je peux, vis la nuit et ne me lève qu'à midi, et j'ai une prédilection pour les après-midi et les soirs nuageux, quand le ciel est entièrement couvert d'une couche uniforme et grise de stratus et que l'air est doux et frais, agréable à humer, revivifiant.

J'aime aussi la pluie, son chantonnement mat et sourdement sensuel sur l'herbe courte de la pelouse, son tambourinement plus clair et plus musical sur les vitres et son merveilleux bruit de source joyeuse dans les gouttières métalliques, qui me rappelle ce petit je ne sais quoi de mon enfance insouciante et libre qui me fredonnait dans le coeur, les jours où tout était comme ça devait être. Je sors même sous l'averse d'été quelquefois, vêtu d'un bon ciré et chaussé de bottes de caoutchouc, et je marche une heure ou deux dans les flaques, les joues caressées par les gouttes chaudes, les poumons gonflés par le bonheur. Il me semble alors qu'un lourd poids vient d'être retiré de mes épaules, que le soleil que l'on dit de "plomb" a fondu enfin et pleure sur les humains des larmes d'amour et de regret pour toutes les souffrances qu'il a permises en créant la vie sur terre.

Et quand j'écris, ma lampe, haut perchée, est un autre soleil que je dois endurer, qui m'éblouit aussitôt que je l'oublie et que je lève la tête afin de mieux réfléchir, qui me donne chaud et m'indispose. Comme je voudrais ne plus en avoir besoin! Ne plus faire que pleurer moi aussi en silence, dans le noir de mon coeur et l'obscurité de ma chambre, que sangloter tout mon souï, enfin délivré de ce besoin irrépressible que j'ai de dire ce qui ne peut être dit et qui ne cesse de me torturer depuis mon adolescence, enfin heureux de cet étrange bonheur que connaissent les agonisants lorsqu'ils ont finalement accepté de regarder venir leur mort en face, lorsque, avec courage et sagesse, ils ont cessé de vouloir

combattre l'invincible, l'inéluctable et atroce absurdité de la vie...

XX
 XX
 XX

Je me demande parfois ce que L... a bien pu devenir, là-bas, à Québec. Je ne l'ai pas revue depuis son départ de F..., il y a maintenant dix-neuf longues années — jamais je n'ai su sa nouvelle adresse, et je ne connaissais personne qui aurait pu me la donner. Je me plais quelquefois à l'imaginer mariée, mère de trois ou quatre marmots bruyants et braillards, complètement embourgeoisée, confite dans l'argent de son mari — quelconque et ordinaire homme d'affaires, vendeur d'assurances ou d'automobiles, agent immobilier ou de voyages, mais qui réussit bien en raison de son entêtement et de son ardeur au travail — et incrustée dans sa petite maison de banlieue, bungalow-gazon-piscine situé entre deux autres bungalows-gazon-piscine tout à fait identiques, pas loin d'un Poulet Frit Kentucky et d'un McDonald's où elle s'approvisionne quand ses nombreuses occupations — prendre le café avec sa voisine de droite, le thé avec sa voisine de gauche, téléphoner à sa mère, écouter son quizz préféré à la télé américaine, se laver les cheveux et se "faire" les ongles, aller magasiner pour une fraîche robe d'été ou une nouvelle paire de chaussures — ne lui ont pas laissé le temps de préparer le repas de sa petite famille.

Cette vision si peu flatteuse, étrangement, me réjouit, me rassure et me soulage, car je peux me dire que je n'ai vraiment rien manqué, que j'ai même plutôt échappé à un sort peu enviable, moi qui ai toujours été un peu révolutionnaire, un peu anarchiste, et qui déteste par-dessus tout le "métro-boulot-dodo", le conformisme, la vie dite normale, la bêtise institutionnalisée, bénie, approuvée par l'Etat, sanctionnée par les parents et beaux-parents heureux de voir la connerie se perpétuer sans anicroche.

Elle s'est même enlaidie, ma si jolie petite garçonne aux cheveux courts et bruns de martre farouche et aux yeux d'émeraudes fascinantes, elle s'est empâtée, est devenue obèse, disons-le franchement, vu qu'elle avait déjà des rondeurs lorsqu'elle n'était qu'une enfant, et se promène toute la journée en pantoufles de peluche rose et en baby-doll aussi ridicule qu'indécent. En fait, je la déteste au plus haut point, oh! que je le déteste, mon si tendre amour d'autrefois, mon si tendre amour, mon amour...

XX
 XX
 XX

Ecrire, dire l'indicible... La vie telle un krille roux plein d'ineuses idées, le désir(ah le désir!) comme une jireuse et sil-lante lumilie flurlurée, la mort plus vionte qu'une driffe de feu-le, la peur, fâle karikante aux longs doigts crochus d'ébonite bleue... Impossible de tout exprimer! Pourtant je peux chanter parfois, pareil à une aspringale délurée, et, dans la nuit vouil-

lonne et rameleuse de ma chair, faire vibrer les freloques ou les ramissures du cri, comme une grave, fruste mais belle musique. Ecoutez, dans la forêt aux branches défoliées de mes veines, la plainte grelue du rouquet rouge, l'appel rauque, lamilulant du craquoteux à queue mauve, ou le sifflement sirieux et favillé de la chuchutelle à ailes dépareillées!

Les mers aussi s'entendent dans mon délire lucide, les mers orange sous les cieux noirs de mon crâne où nagent et frillassent les myriades de polopides gluants, les sponges grasses et gruleuses, les guses mulies et gavées de vase, les enfiures vieilleses gonflées de glaire et de bave, toutes choses clapotantes, toutes gélatines vivantes, garguillures aux écoeurants bruits mous, masses aqueuses, plouquantes et kleues, claquant comme les vagues qui les portent.

Dans mon ventre, ce sont surtout les râtures des bourgoux raboudinés, pas bien jolies mais très intéressantes, les "kraû-kraû-krou" des horribles bronques cherchant de quoi brouter, plus monstrueux que des drules ou des pogaroks en rut, et le rythme lourd du rire des boros-boros se roulant dans la boue de mes boyaux, rendus braquelants, prouleux et complètement fous par la faim qui les ronge et les abrutit.

J'ai toute une ménagerie caquetante et taquine dans le zoo de mes os, des kantikates écarlates sautant de clavicule en cubitus, de cubitus en tibia, plus habiles encore que des tikikis juvéniles, quelques danaques vert métallique à la queue enroulée autour

de mes vertèbres, cinq ou six couples de rinquoïdes à face plate dormant dans le hamac de mon bassin, plus une gigantesque sakie hoquetante, grignotant des cailloux dans la cage de mes côtes.

Sur ma peau chaude et lisse comme un désert glissent les slavettes triversées, rampent et s'arquebissent les vissures flasques et flourantes, s'accrochent les chouses chamissées et minuscules, fourmillent tant de frilées sussurines ou frousées que des millions de frissons me traversent.

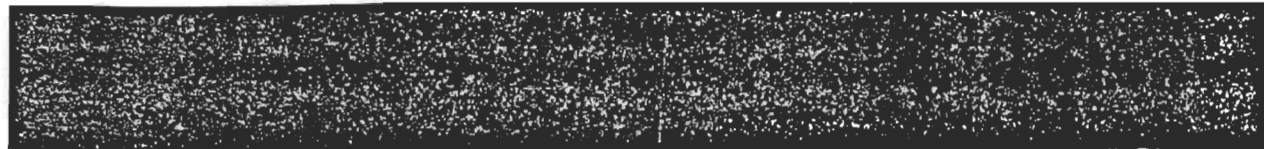
Ah! Craille de crouche de ferlouche de ferlonche de rouche! Je deviens fol et fluide et fiévreux tout à la fois! Je prille dans les babillures, je frimule et catapulte et perroquette! Pataplan! Dans ma tête sont des tentacules de klonpous et des testicules de pleuke!

Mais mon amour, mon amour... Où es-tu parmi tous ces cris de gaêtes et de gouves, ces hurlements de proraqueux ou de sabraques? Dans la jungle de mes cheveux? Sous l'eau rouge de mon sang? Sur la grève de mes yeux? Sous l'aile d'une farivette quadrikulée? Dans le ventre vrumeux d'un avide vorulon? A l'ombre du pied kra-meux d'un éklektophire bilové?

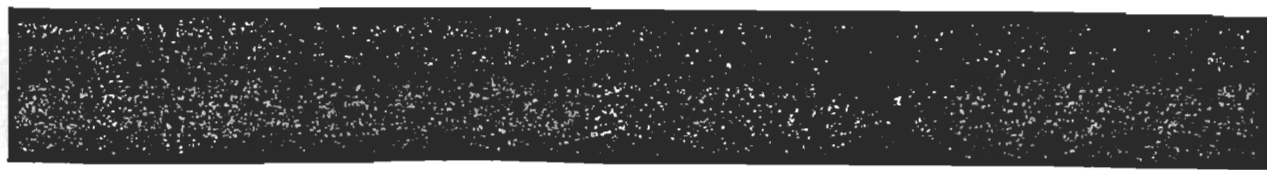
A moi, dieux de tous les mondes! Toi, Tiravösse le beau, plus fier que les favolles en feu! Je t'implore... Et toi, Persiflâme le dur, moins lâche que mille meutes de sorves en furie... Et toi, grand Balabor aux poils comme des éklines de padirondaque giguleux! Oh! je vous en prie, rendez-moi mon aimée perdue dans les mots. Faites que tous les smeules sous mes cils, que tous les drides dans

mes oreilles et tous les horbillons sous ma langue et mes pieds se taisent un peu! Faites que la mirtelle s'empraille ou s'écrebis- te dans des traques plankailleuses et roustanteuses et qu'enfin les artilles jaunes et bariolées poussent et se vrillent et s'épar- pillent dans les bruqueuses bloues et frigolées!

Ô Rendez-moi ma mie, ma mèt, mes mots, ma myrrhe un seul moment! Craille de creuse de crouse de perlousse de rouche de reuche! Ren- dez-la-moi que je m'éveronne et m'alanvisse et me flabille, ren- dez-la-moi que je meure enfin, presque heureux...



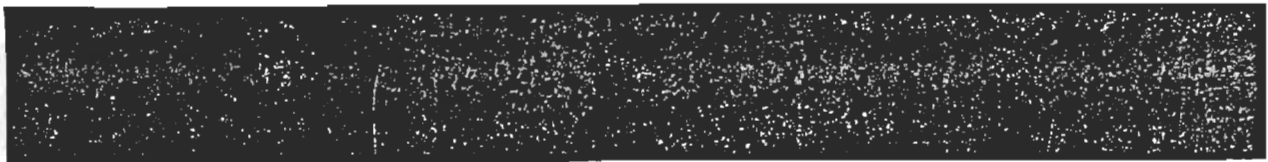
A sa table de travail, sous la chaleur de la lampe, devant l'é- blouissement de la page encore à remplir, il cherche des mots, il élabore péniblement des phrases, il structure des paragraphes et des chapitres, il recolle patiemment les morceaux du miroir fra- cassé, il essaie de reconstruire le puzzle. Il est minuit, il pour- rait être midi: le temps, ici, dans l'espace de la création, n'a plus d'importance, toutes les heures se ressemblent, tous les jours sont pareils, il n'y a plus qu'une seule et longue saison. Il écrit pour se sauver, mais plus il écrit, moins il se souvient de son véritable nom.



De toute façon, je n'ai jamais voulu d'enfant, n'ai jamais pensé une seule minute à la possibilité d'en faire un. Il me serait horrible de voir un autre moi-même, une réplique de ce que je suis, un être qui me ressemblerait comme mon image dans le miroir m'échapper complètement, faire sa propre vie, ne pas tenir compte de mes désirs, de mes ordres, de mes rêves pour lui, se tenir hors de moi, hors de mon contrôle. J'aurais envie de le tuer je crois. Oui, ce serait la seule façon de me l'approprier, de le ramener à moi, reprendre ce que j'aurais donné, détruire ce que j'aurais créé. Ce serait mon droit. Je ne me supporte pas, en fait. Je pense que je me hais. En tout cas, je ne m'aime pas assez, contrairement à la majorité des gens, fats, suffisants. Je ne tolère pas de voir trop longtemps mon visage dans une glace. Si une femme venait m'avouer — mais c'est impossible, absolument impossible — qu'elle a eu autrefois un enfant de moi et qu'elle me l'a caché pendant toutes ces années, je suis certain que j'assassinerais cet enfant, garçon ou fille...

Et comment peut-on, quand on y réfléchit bien, être assez inconscient, assez insensé — ou assez sadique! — pour mettre des êtres au monde en croyant n'avoir aucune responsabilité pour toutes les souffrances, si infimes soient-elles, qu'ils endureront au cours de leur vie? Car, oui, l'enfant vieillit, le joli bébé tout joufflu prend de l'âge, et même s'il a trente ans, cinquante, soixante-dix ans, ses parents — encore vivants ou non, peu importe — sont toujours et entièrement responsables des douleurs qu'il

supporte, puisqu'ils sont responsables de sa naissance, de son passage sur cette terre de misère et de tourments pour tellement d'hommes et de femmes! Puis, quel égoïsme de se considérer assez beau et bon pour se reproduire! Quelle vanité et quelle prétention! Et dire que c'est moi qui passe pour l'égoïste... Moi, malgré tous mes défauts, malgré tous mes vices et toutes mes lâchetés, malgré même ma supposée "folie", jamais, non jamais je n'aurai la méchanceté et l'indécence diabolique de jeter une âme innocente aux enfers!...



Le chien ne s'est pas cassé les pattes, il court toujours dans la maison, continue de voler toutes mes affaires et ne semble pas avoir beaucoup souffert de sa mésaventure. Ma mère m'a un peu grondé, m'a expliqué qu'il ne fallait pas être méchant avec les animaux, qu'ils souffrent comme nous, ressentent le chaud, le froid, la faim et la douleur exactement comme les enfants.

Dehors/il/neige/et/je/regarde/tomber/les/flocons/par/la/fenêtre,/agenouillé/sur/une/chaise/de/cuisine/que/j'ai/tirée/jusqu'au/mur./Sur/le/banc/de/neige,/je/vois/une/petite/botte/de/caoutchouc/qu'un/enfant/aura/perdu/dans/la/tempête.

Tout/à/coup,/j'a/perçois/a/vec/cons/ter/na/tion/la/souf/fleu/se/ar/ri/ver,/s'a/van/cer/len/te/ment/en/gru/geant/pe/tit/à/pe/tit/la/con/gè/re,/pro/gres/ser/i/ne/xo/ra/ble/ment/vers/la/chaus/su/re/qui/me/sem/ble/el/le/aus/si,/tel/le/le/chien,/ca/pa/ble/de/

souf/frir,/com/me/si/le/pied/de/l'en/fant/é/tait/res/té/de/dans,/ou/mê/me/com/me/si/tout/l'en/fant/é/tait/à/l'in/té/rieur/d'el/le.

J/e/r/e/s/s/e/n/s/u/n/e/v/i/v/e/d'o/u/l/e/u/r/c/u/a/n/d,/d/e/v/a/n/t/m/e/s/y/e/u/x/a/f/f/o/l/é/s,/e/l/l/e/e/s/t/h/a/p/p/é/e/p/a/r/l/e/s/l/a/m/e/s/r/o/t/a/t/i/v/e/s/d/e/l/a/m/a/c/h/i/n/e,/p/u/i/s/p/r/o/j/e/t/é/e,/d/a/n/s/l/e/p/a/n/a/c/h/e/d/e/n/e/i/g/e,/e/n/â/i/z/a/i/n/e/s/d/e/p/e/t/i/t/s/f/r/a/g/m/e/n/t/s/n/o/i/r/s./J/e/c/r/o/i/s/m/ê/m/e/v/o/i/r/l/e/f/l/o/t/p/o/u/d/r/e/u/x/r/o/s/i/r,/c/o/m/m/e/s'/i/l/é/t/a/i/t/t/e/i/n/t/é/d/e/s/a/n/g,/e/t/j/e/m/a/n/q/u/e/m'/é/v/a/n/o/u/i/r.

Une fois le chasseur néige passé, / je retrouve un peu non calmé, / révisés à la réalité, / cependant, / durant tout le reste de la journée, / une image demeure imprimée dans mon esprit, / celle d'un petit garçon de non âge, / quelque part, / et qui ne ressemble, / du tout, / plus d'un pied et ne peut plus courir ni jouer comme les autres enfants. / / Je n'arrive vraiment pas à chasser de ma vision intérieure sa jambe atrocement mutilée, / son pauvre noignon extrêmement répugnant pour moi.

Il pleure dans mon coeur
Comme il pleut sur la ville
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon coeur?

Ah! comme la neige a neigé!
Ma vitre est un jardin de givre.

Ah! comme la neige a neigé!
Qu'est-ce que le spasme de vivre
A la douleur que j'ai, que j'ai!

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits!
Pour un coeur qui s'ennuie
O le chant de la pluie!

Tous les étangs gisent gelés,
Mon âme est noire: Où vis-je? où vais-je?
Tous ses espoirs gisent gelés:
Je suis la nouvelle Norvège
D'où les blonds ciels s'en sont allés.

Il pleure sans raison
Dans ce coeur qui s'écoeure.
Quoi! nulle trahison?
Ce deuil est sans raison.

Pleurez, oiseaux de février,
Au sinistre frisson des choses,
Pleurez, oiseaux de février,
Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses,
Aux branches du genévrier.

C'est bien la pire peine
 De ne savoir pourquoi
 Sans amour et sans haine
 Mon coeur a tant de peine.

Ah! comme la neige a neigé!
 Ma vitre est un jardin de givre.
 Ah! comme la neige a neigé!
 Qu'est-ce que le spasme de vivre
 A tout l'ennui que j'ai, que j'ai!...

En moi se marient ainsi les saisons et les pays, et que je sois né en France ou ici, j'écris toujours la même chose — car je vous l'ai dit, je me nomme aussi Verlaine, je me nomme aussi Nelligan, et je suis immortel tout autant qu'universel.

Lundi, 13 juin 1988

Comment venir à bout de ce livre? ... Je suis tellement fatigué. Et je suis en plus que la machine que j'avais construite avec tant de difficultés et de peine — engin à remonter le temps, à rassembler les souvenirs épars, à la fois sorte de mouvement perpétuel et mosaïque statique de la vie dans l'éternel présent de la mémoire, absolument pas contradictoires (le film cinématographique n'est-il pas constitué d'images fixes mises en mouvement? Il suffit alors d'imaginer une projection qui n'aurait jamais de fin ...) —, que

cette machine, dis-je, s'est détraquée, s'est emballée — mais cela n'aurait-il pas commencé tout au début déjà, in sidieusement, avec ces fragments qui n'avaient aucun rapport avec la mémoire, ces fragments parasites qui n'étaient là que pour, perversement, par un instinct suicidaire peut-être, déstructurer le langage qui me servirait précisément de carburant et d'appareils de commande et de contrôle? —, qu'elle a cessé de bien tourner, de bien rouler, pour se mettre à cahoter et à se diriger en ligne droite, sans plus obéir à mes manœuvres. Où va-t-elle me mener? Va-t-elle déraiper, faire un de ces carambolages qui se terminent inévitablement par de multiples tonneaux et qui la laissera complètement détruite, irrécupérable? Ou bien va-t-elle aller se jeter tout droit dans un précipice interminable au fond duquel elle éclatera, avec moi dedans, comme une simple pomme pourrie lancée par un grosse contre un mur?

Il faudrait peut-être que je réécrive certaines pages, à partir de l'endroit où ça a commencé à mal aller, que je les retravail-

Je... suis... bour...ré... d'al...cool... de... va...lium...
 et... de... com...pri...més... a...nal...gé...si...ques... à... la
 ... co...dé...ine... Tout... est... flou... tout... est... mou...
 En...fin... je... suis... cal...me... en...fin... je... me... re...
 po...se... Je... vois... le... vi...sa...ge... de... L... le...
 doux... vi...sa...ge... de... L... de...vant... moi... qui... me
 ... sou...rit... Je... suis... bien... Tout... est... fi...gé...
 Son... sou...ri...re... est... fi...gé... à... ja...mais... Je...
 n'ai... plus... de... pei...ne... et... je... n'ai... plus... peur
 ... Jus...qu'à... de...main...

QWERTYUIOPASDFGHJKLZXCVBNMNBVCXZLKJHGFDSAPOIUYTREWQQWERTYUICPASD

FGHJKLZXCVBNMMNBVCXZLKJHGFDSAPOIUYTREWQQWERTYUIOPASDFGHJKLZXCVBNM
MNBVCXZLKJHGFDSAPOIUYTREWQQWERTYUIOPASDFGHJKLZXCVBNMMNBVCXZLKJHGF
DSAPOIUYTREWQQWERTYUIOPASDFGHJKLZXCVBNMMNBVCXZLKJHGFDSAPOIUYTREWQ
qwertyuiopasdfghjklzxcvbnmmnbvcxzlkjhgfdsapoiuytrewq qwertyuiopasd
fghjklzxcvbnmmnbvcxzlkjhgfdsapoiuytrewq qwertyuiopasdfghjklzxcvbnm
mnbvcxzlkjhgfdsapoiuytrewq qwertyuiopasdfghjklzxcvbnmmnbvcxzlkjhgf
dsapoiuytrewq qwertyuiopasdfghjklzxcvbnmmnbvcxzlkjhgfdsapoiuytrewq
12345678900987654321123456789009876543211234567890098765432112345
67890098765432112345678900987654321123456789009876543211234567890
09876543211234567890098765432112345678900987654321123456789009876
54321123456789009876543211234567890098765432112345678900987654321
!!
!!
!!
!!
??
??
??
??

L'autocar a pris du retard à cause d'un accident sur la route, un camion renversé en plein milieu du chemin. Il est presque quatre heures et quart et je viens juste d'arriver à F... Je fais le trajet du terminus à la maison en courant comme un vrai fou, à tout instant déséquilibré par la trop lourde valise qui me pend au bras et manquant de m'affaler de tout mon long.

Quand je parviens enfin au bout de ma rue, j'aperçois à l'autre bout la Plymouth verte des parents de L... qui s'éloigne. Je crie, de toutes mes forces je crie qu'on m'attende, que je suis là, mais ils ne m'entendent pas, ne peuvent plus m'entendre... La petite tête de L... que je vois dans le carré de la vitre, aux cheveux coupés court, toute ronde, toute joufflue, ne se retourne pas, regarde droit devant, et je reste là, perdu comme un bébé, mort, brisé et vidé comme une coquille d'oeuf, ma valise au milieu de la rue, mon apparence de corps debout et raidie à côté d'elle, telle une statue, un fantôme de statue dans une brume de la fin du monde.

ELLE M'A REPOUSS
E, NE VEUT PLUS
DE MOI SUR SES G
ENOUX. JE SUIS S
EUL, SEUL DANS C
E COULOIR A JAMA
IS BOUCHE EN SES
DEUX EXTREMITES,
COMME DANS UNE S
ORTE DE NO MAN'S

LAND OU J'EXISTE
 ET N'EXISTE PAS
 EN MEME TEMPS, D
 ANS CE COULOIR B
 LANC QUI S'OBSCU
 RCIT DE PLUS EN
 PLUS, OU TOUT A
 LA FOIS EST TU E
 T EST DIT...

Je sais bien que c'est ce que je n'écris pas qu'il faudrait écrire, comme avec le docteur c'est ce que je ne dis pas qu'il serait important de dire. Il faut lire entre les lignes, écouter les silences... La beauté de la musique, c'est le silence qu'il y a avant et celui qui vient après, car si elle était continue, on finirait très vite par s'en lasser. De même la vérité, qui ne peut exister que si le mensonge est là pour la mettre en évidence, comme la pierre précieuse que l'on voit mieux dans sa gangue de roche grisâtre ou noire. Oui, je l'avoue, je mens parfois, ou plutôt je transforme certains souvenirs, je les arrange, les embellis ou les exagère, les déplace dans le temps, les ampute de certains de

leurs éléments et en ajoute d'autres, en télescope plusieurs ou les condense, les tasse en un concentré riche à l'extrême en images et en symboles, mais je n'effectue toutes ces manipulations que dans le but de mieux raconter — quelquefois même en le taisant! — ce qu'il serait par moments trop difficile, voire franchement pénible pour moi d'exprimer avec les mots simples, les mots crus de la vérité toute nue. Que l'on me pardonne et que l'on me comprenne... J'ai la pudeur de ces danseuses de cabaret qui se cachent les seins dans la coupole de leurs mains aussitôt que la musique du juke-box s'arrête et que c'est au tour d'une autre fille de danser. Et puis vous, posez-vous bien la question, que feriez-vous à ma place?

Cette nuit, j'ai fait un rêve à la fois effrayant et beau, qui m'a laissé sur des sentiments ambigus, suaves et angoissés, inextricables.

Je me promène dans les galeries d'un vaste centre commercial, faisant un peu de lèche-vitrines, comme les centaines d'autres personnes qui grouillent là telles des fourmis dans leur labyrinthe de sable, quand tout à coup j'aperçois, émergeant de la foule des ordinaires têtes brunes ou blondes, une éclatante chevelure rousse qui me captive, me prend littéralement au piège et m'entraîne irrésistiblement à sa suite.

Je suis à quelques pieds de cette fascinante toison de cuivre rouge quand, au détour d'un corridor, grâce à l'entremise d'une vitrine luisante qui fait soudain office de miroir, je vois le

visage de la jeune fille qui la porte. Oh! mon Dieu... Jamais je n'ai vu figure aussi belle, aussi totalement exempte de défauts, aussi harmonieuse et parfaite! C'est la face d'un ange dans toute sa pureté, dans toute sa blancheur lumineuse! Ses yeux sont d'azur, de saphirs mouillés d'eau de lac glaciaire, ses sourcils d'or mêlé de feu, sa peau, de cette neige légèrement teintée de rose des délicats couchers de soleil hivernaux!... Tous ses traits — sa bouche sensuelle, enfantine et tendre, son petit nez à peine retroussé, ses joues rondes et fines à la fois — s'équilibrent comme une musique sublime et me font agréablement oublier les vilains masques de cauchemar que je voyais tournoyer dans ma chambre encore l'autre jour... Ils sont plus charmants même, ces traits, plus enivrants et envoûtants que ceux — que je croyais pourtant d'une beauté infinie — des visages resplendissants qui m'apparaissent, les soirs où je suis calme, sur l'écran de mes paupières closes, pendant les quelques secondes de demi-sommeil qui précèdent l'endormissement véritable, ou lorsque je prends un peu trop de ces comprimés de codéine qui m'aident à fuir ma douleur, qui s'allument par dizaines, mais un à un, durant une trop brève fraction de seconde pour que je puisse vraiment les voir, puis qui s'éteignent, insaisissables, et qui, dans un incessant clignotement, laissent la place à d'autres, toujours un peu différents, mais toujours pareils dans leur quasi-perfection, vibrant au bord de l'absolu.

Mais le reflet merveilleux s'évanouit quand la fille — que

dis-je? la déesse! — longe un mur et finalement celle-ci se perd dans la cohue qui se précipite vers je ne sais quelle attraction, quelle vente spectaculaire, et qui l'entraîne malgré elle. Je reste là, atterré, infiniment désolé, comme si je venais de perdre à l'instant mon ultime raison de m'accrocher à la vie. Je donnerais tout pour la revoir, ne serait-ce qu'une dernière seconde, comme lorsque l'on vendrait son âme au diable, les matins de terrible réveil tremblant, pour un peu de whisky ou de rhum dans du lait chaud, ou comme lorsque l'on a goûté au plaisir éphémère mais très violent d'une drogue et que l'on veut à tout prix y revenir pour ne pas se retrouver de nouveau face au désespoir et à la solitude, face à la mort qu'est devenu chacun de nos misérables jours.

Puis, d'un mouvement doux et paternel mais qui me fait quand même un peu sursauter, une main se pose derrière moi sur mon épaule. Je me retourne et vois un homme aux cheveux et à la barbichette gris-blanc, à la figure rougeaude et ridée et au maintien plein de dignité, qui semble le portrait même du présentateur de cirque tel que nous le voyons caricaturé au cinéma. Il me regarde franchement, amicalement dans les yeux on dirait, mais avec beaucoup de compréhension et de pitié aussi, et me dit, de sa voix chaude et un peu triste, peut-être désespérée:

— Elle est magnifique, n'est-ce pas? Je sais bien ce que vous pensez... Qu'elle est infiniment trop belle pour vous, et que même si vous la retrouviez, jamais vous n'oseriez l'approcher: vous croyez qu'elle ne voudrait jamais de vous dans l'état où vous ê-

tes, la trentaine amorcée, bedonnant, pas très joli à voir, les traits mous, les yeux vides, l'haleine fleurant un peu trop souvent la bière et le vermouth de cidre... J'ai été comme vous à une époque. Mais il n'en tient qu'à vous de pouvoir l'admirer à nouveau...

A ces paroles, je crois revivre! Je lui demande aussitôt, sur-excité, où et quand cela était possible.

— Ce soir, vers les onze heures, présentez-vous à la porte du cabaret chez ***(ici, je n'arrive pas à me souvenir du nom qu'il m'a donné). Je vous y accueillerai et vous dirai ce qu'il faut faire. Ce n'est qu'à quelques pas de l'endroit où nous nous tenons présentement, une enseigne rouge et bleue facile à trouver (comme c'est presque toujours le cas dans les rêves, cette chose illogique, aberrante, un cabaret dans un centre commercial et ouvert en plus à des heures tardives, ne me paraît pas du tout saugrenue).

Je veux lui extirper d'autres informations, des détails sur la vie de celle que j'aime déjà à la folie, que je désire plus que tout au monde, mais je constate tout à coup qu'il a disparu, qu'il s'est comme volatilisé. J'ai beau chercher des yeux tout autour de moi, plus aucune trace de lui. Puis brusquement c'est le soir, comme par magie je me tiens devant le cabaret chez ***, et j'y pénètre.

— Heureux de vous revoir, me lance mon homme. J'étais certain que vous viendriez.

Il a un fouet à la main, porte un chapeau haut-de-forme, un gilet rouge sous un habit de cérémonie aux longues basques pendant par derrière, un pantalon crème bouffant aux hanches et des bottes de cuir noires et luisantes lui montant jusqu'aux genoux.

A partir de là, tout va très vite: mon hôte m'explique sans ménagement que ma belle adorée est une célèbre strip-teaseuse mais, aussi incroyable que cela puisse paraître, vierge et farouche, intouchable, névrosée à l'extrême, aussi folle que jolie. Il me dit que la seule façon de l'approcher est de participer à son numéro de dompteuse de molosses... Qu'énormément d'hommes sont dans mon cas, enivrés d'elle, mais que très peu ont le courage de jouer ce jeu exhibitionniste et dangereux qui leur permettrait enfin de l'approcher de très près, d'être touché par elle et de respirer le parfum de sa peau, plus subtil et frais que la framboise sur sa tige, que le trèfle mauve et le talc le plus fin.

Et soudain me voilà nu, et voilà qu'elle danse, nue elle aussi, en un cercle dont je suis le centre, qu'elle tourbillonne devant mes yeux et jette ses bras de neige et ses cheveux de flammes tout autour d'elle, que sa chair lumineuse et rose m'éblouit et que je crois défaillir de bonheur. J'ai bien compris mon rôle et quand elle va s'étendre sur le lit placé au milieu de la scène, je m'avance vers elle et, malgré ma nudité et ma très grande gêne, malgré les dizaines de spectateurs-voyeurs à l'oeil fixe et à la bouche salivante, je me couche contre son corps de marbre lisse et fais semblant de vouloir la prendre. Aussitôt, elle ordonne à

ses chiens, des dogues noirs, des dobermans et des bergers allemands, de se lancer sur moi... Ceux-ci, obéissant à l'injonction de leur maîtresse et excités par le fouet de l'homme à la barbi- che qui claque près de leurs oreilles, emprisonnent mes bras, mes jambes, ma gorge et mon crâne dans leurs mâchoires dégoulinantes et pleines de crocs... Je sens leurs haleines chaudes et répugnantes, leur salive gluante sur ma peau, et leur désir de broyer mes os et de déchirer, d'étaler partout mes muscles et mes viscères sanglants, mais ma déesse, par des paroles mystérieuses et des gestes singuliers, les empêche de le faire et les maintient ainsi, menaçants, armes vivantes prêtes à me tuer sur un simple claquement de doigt.

Finalement, elle me libère et le spectacle se termine par un tonnerre d'applaudissements destinés exclusivement à la vedette. Quant à moi, je ne suis plus, pour les spectateurs, qu'un objet de mépris et de raillerie, je le sens très bien, et je crois même les entendre se chuchoter à l'oreille toutes sortes de choses avilissantes sur mon compte, ainsi que des plaisanteries salaces, mais ça ne fait rien: j'ai été frôlé par ma bien-aimée, j'ai respiré le parfum divin de ses cheveux, j'ai vu son corps d'idole, plus splendide étoile de la Voie lactée!

L'homme au chapeau haut-de-forme, qui tout à l'heure avait crié: "Et maintenant, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, la plus belle femme du monde dans le célèbre numéro de dompteuse de chiens qu'elle a présenté devant des princes et des rois de tous les

pays!", me glisse à l'oreille, sur un ton immensément triste, et en mettant dans ma main quelques dollars:

— C'est terminé pour vous, maintenant. Chaque homme ne peut l'approcher qu'une seule fois. Partez et ne revenez plus, sinon en spectateur.

Je vois en même temps, pendant que je me rhabille et que j'écoute ces propos attristants au possible, la chevelure de flammes rousses disparaître derrière une porte du fond de la salle. Je veux protester, je veux la suivre dans sa loge, mais brusquement je me réveille dans mon lit, et il est midi.

...bouge bleu bouge rose dans la folie des rites change la vie
 bouleverse le sang qui bout sous nos ongles rature les cieux de tes
 gestes sacrés et devine mes mots dans le rythme de mes visions
 bouge bleu bouge rose transforme les sons en suaves fontaines fais
 tourner les astres autour de ta taille et chante pour moi les mé-
 lodies infernales bouge noir bouge blanc crève mes yeux de tes ges-
 tes de feu sonne sonne le glas de nos jours en flammes retourne
 la terre et fais valser ses pôles sur tes épaules bouge rouge bou-
 ge vert et dis-moi les émeraudes serties dans tes veines fais pous-
 ser des arbres à la place de nos rires fais pousser des cris aux
 plus belles hirondelles bouge blanc comme la neige et ensevelis
 nos rêves trop cruels bouge sans bouger danse sans danser reste
 immobile au sommet de mon âme et assassine mes peurs par tes gestes
 pétrifiés bouge comme la mort s'avançant éternellement vers le
 centre des espaces qui nous créent bouge rouge bouge vert et trans-

mute les métaux en calices végétaux bouge et fais de nos vies des parasites de l'écho bouge et sommeille au fond de mon oeil comme tous les crimes qu'il me reste à commettre bouge comme la poésie qui s'invente par tes gestes d'ouverture au réel et bouge comme les rêves dont ce réel est tissé bouge et tourne dans la sphère des mensonges pour que je meure enfin sans plus jamais t'oublier bouge bleu bouge rose et dis-moi que tes gestes sont plus forts que les dieux sont plus purs que les anges sont plus beaux que tous les feux de la terre bouge sans fin dans les saisons et les jours et dans les vies et les mondes bouge et traverse l'univers sans rien dire d'autre que tes gestes d'amour...

...enfante le bleu des chairs le rose des ciels fertilise les hivers et les ombres fais jaillir des sources même au coeur des astres les plus froids enfièvre l'absence qui nous lie au néant et redonne vie aux anges les plus oubliés enfante le bleu des sens le rose des signes abandonne tes innombrables ventres à la caresse du feu écoute les sèves lumineuses embaumer l'inépuisable silence de nos yeux et souviens-toi des fêtes les plus terribles enfante le noir de l'air le blanc des eaux dessine le contour des ténèbres d'un seul battement de tes cils dégivre les siècles où nous nous épuisons à naître redécouvre le mouvement unique des atomes et des galaxies et fais-toi le miroir d'une flore inconnue des hommes enfante le rouge des îles le vert des illusions fais-nous croire à la beauté de nos gestes déments fais-nous boire l'espace et dévorer le temps enfante blanc comme le vide et ne crois plus jamais à la

possibilité de fuir l'inexistence de ton être enfante sans enfan-
 ter donne la vie sans être toi-même au monde enfante-toi dans la
 folie des mots et enfante avec toi les bêtes et les dieux enfante
 comme la terre accouche de la lune et la lune du soleil enfante
 le rouge des herbes le vert des grands oiseaux enracinés et fais-
 nous vivre les vastes vertiges vertébraux enfante les feux et les
 pierres enfante-nous et remémore-toi ce qu'un jour je serai enfante
 comme fleurissent les étoiles au fond des mers et enfante comme
 est éternel l'atome au coeur de la rose enfante et tourne dans la
 sphère des mensonges pour que je puisse enfin t'adorer enfante le
 bleu des rires le rose des pleurs et dis-moi toute l'atrocité des
 espoirs toute la beauté des regrets toute l'inutilité des certitudes
 enfante sans fin dans une incommensurable douleur heureuse engendre
 et traverse l'univers sans rien dire d'autre que tes enfantements
 souverains...

...meurs du bleu des rimes du rose des vents verse le vin des
 défaites à venir ramène à toi les terribles convictions vide le
 coeur des vertus prochaines et dessine dans un dernier souffle les
 étoiles qui nous fuient meurs du bleu du sang du rose des sons mire-
 toi dans la glace des hivers puis masque tes yeux sous les arabes-
 ques du gel et efface le souvenir du feu de nos mains meurs du noir
 des jours du blanc des nuits endors-toi sans sourire dans le dur
 éclat des songes promets-moi des secrets moins fragiles que ceux de
 la frange folle des veines renouvelle les îles du néant et redis-moi
 les ailes qui te font dériver vers le centre à jamais perdu de ton

cycle meurs du rouge de la rage du vert des enfers chante-nous ces
 airs venus du plus profond des fleuves sauve-nous du regard fossi-
 ligène des astres et secrète des armures à nos sens vulnérables
 meurs blanc comme l'âme et fais neiger nos pleurs les plus légers
 meurs sans mourir perds-toi sans te perdre reste vive au milieu
 de toutes les morts possibles et réinvente le désir de durer meurs
 comme la mer le fait à chaque dernier soupir de chaque dernière
 vague meurs du rouge de la folie du vert de l'envers des mots et
 décompose les couleurs cachées de l'arc-en-ciel noir du temps meurs
 de l'amour et du vide meurs et laisse sur mes cils la trace de tes
 pas futurs meurs comme marcherait un funambule sur le fil des jours
 et meurs comme le sel des larmes que l'on boit meurs et tourne dans
 la sphère des mensonges pour qu'en t'oubliant je renaisse enfin
 meurs du bleu des siècles du rose des ans et dis-moi qu'avec toi
 s'évaporent les espoirs se dissipent les fausses joies s'éclipsent
 tous les soleils mille fois maudits meurs sans fin dans un long exil
 parfumé de feu expire et traverse l'univers sans rien dire d'autre
 que ta mort éternellement recommencée...

AMuasissicteônt'qeus'teplalseteannttrçea,ejnecloarpeoquusismeel
 sauirslseelaiutsestiemsésdauisseéd,ecl'eemsbtrtaosusteurneunrtlra
 ebloauccehmeecnotmdmeecjh'oasievsu,lleesfaacittequuresclefratiari
 enàsldaetséelsétvriasii tosnr,ecsrsoeymabnltequnteàçcaelrutiafiens
 adietsamuiteannst(paluapiosii nrtqqu'èàjm'oai,csruur,purniesseeep
 oennd'ea,nqtudeecm'oéntgaeisttmeoonsrée.fMlaeitsqluaeojleuvsosyuar
 ipsr)i,sqeueessteLs.c.h.e,vdeuuixsaeifeénbtaltasmogumsentoelicnotm

emdeeufneeubqêuteecseaulxvdaesmeassooeêuarilnoprrsig'sue'a'eulp'lieè

C'est parce que, voyez-vous, et puis il y a aussi, je ne sais pas moi, probablement, on peut toujours l'imaginer, c'est comme l'autre jour, elle était là quand tout à coup, c'est vrai, je vous le dis, vous avez certainement déjà vécu quelque chose de semblable, du délire, ni plus ni moins, incroyable, c'est vraiment à cause de cela, je ne plaisante pas, elle a dit, comme dans les films, comment? je ne mens pas, une raison comme une autre de vivre, n'est-ce pas? je l'affirme, une vraie folle, c'est possible, ça s'est déjà vu, c'est pareil pour moi, l'autre jour, dans mon dos, oui oui, vraiment incroyable, vous l'avez dit, parce que j'étais là, bien là, et vous? pourquoi pas, vous me comprenez, il y avait la foule, ses yeux, j'aime la pluie mais, entre nous, quand faut y aller, faut y aller, elle avait raison de toute façon, mettez-vous à ma place, un véritable carnage, des cheveux partout, mon oreiller sur ma figure pour ne pas crier, oui, une goutte, pas trop, et puis encore l'autre nuit, ou plutôt l'autre jour, c'est pas normal, quelque chose sur ma peau, et la radio beaucoup trop forte, il n'arrêtait pas, lui ou moi, de changer les postes, peut-être bien après tout, je vous le jure, une vraie démente, du sang sous les ongles, pleut-il encore? j'ai tellement froid, vous me comprenez? il y a des jours comme ça, j'ai décroché le téléphone, le verre s'est cassé, hein? j'ai tellement, mais tellement peur de, c'est déjà arrivé dans ma famille, le temps, le vent, tout ça, faites un peu de lumière, et pour finir, le chat, non l'oreiller, sur ma figure

pour ne pas voir, son pied, son beau petit pied blanc comme une orange, vous ne me suivez pas? il fait trop chaud aussi, ou bien trop froid, c'est comme l'autre jour, ou plutôt l'autre nuit, un grand frisson d'éclair de peau de whisky de machine à écrire de feu et de fer et de musique et de nerfs, et bla bla bla et cetera et cetera et cetera, foutez-moi la paix, c'est pas possible de parler avec vous, je l'ai vue je vous dis, elle, dans mes oreilles, et puis je suis mort, je m'en souviens, elle a ri comme une fleur et m'a tué, comment? c'est ça, allez-vous-en, c'est parce que, probablement, on peut toujours l'imaginer, il pleuvait, il neigeait du feu, mon oreiller sur ma figure pour ne pas l'entendre me toucher, et puis le piano au plafond est tombé sur moi, comme dans les films, et le verre s'est cassé, sa figure plate de mur s'ouvrit les yeux, j'ai pissé dans mon pantalon, maman! c'est la musique, la musique! mais ne partez pas, je vous en prie, oui, une goutte, pas trop, attention au fauteuil, il mord, j'ai crié, elle s'est roulée sur le tapis, fait-il encore soleil? on dirait qu'il n'y a plus de saison, j'ai lancé le chien par la fenêtre, ne bougez pas ou je vous tue avec ce stylo, je vous le plante dans l'oeil et j'enfonce, une vraie musique funèbre je vous dis, et tous ces nains qui dansaient, et puis elle, encore elle qui, c'est comme l'autre soir, ou plutôt l'autre matin, non, l'autre soir, je l'ai bien eue! vous avez certainement déjà vécu quelque chose de semblable, du délire, ni plus ni moins, incroyable, j'ai fermé la télévision, et puis le verre est resté là, il ne s'est pas cassé, c'était plus

tard, elle a bougé comme une, comme une, atroce cette douleur que j'ai, j'ai mis une cassette, une casse-tête comme je dis parfois pour plaisanter, Madonna ou quelque chose comme ça, non merci, je ne fume pas de tabac, neige-t-il encore? l'oreiller sur ma figure pour mordre dedans, elle s'est soulée sur le tapis, je suis tombé sur le piano, le chat? mon Dieu! où est le chat? je l'ai lancé par la fenêtre! et là le verre s'est cassé, il est tombé de ma main, elle a marché dessus et son beau petit pied blanc a saigné, et sa douleur m'a tué, sa douleur à elle, comme une plante qu'on arrache et qui hurle en silence, j'ai tellement froid, vous me comprenez? juste une goutte, et une goutte, et une goutte, et par terre une large flaque, comme ce serait facile! mais partez, partez, je vous ennuie, laissez-moi seulement le fond de votre verre, il ne m'en reste plus, c'est comme l'autre fois, elle s'est souillée sur le tapis, mais il fait trop doux, un véritable carnage de beau temps avec des cheveux partout, elle reviendra peut-être, qu'en pensez-vous? quelque chose sur ma peau comme un grand frisson de mort de bête de mur froid de langue râpeuse d'alcool de fureur de pleurs étouffés de piano et de plante verte électrique et de chat-chien crucifié et de petit pied rouge et de nuit blanche et de jour noir et de nuit chaude maintenant et de soleil glacial et de verre cassé ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!...

Sur les parois de notre caverne, à la lueur d'une torche résineuse, avec de l'argile, du sang de mammoth et des colorants végétaux obtenus par décoction, je peins laborieusement des trou-

peaux de rennes et de chevaux sauvages, et des hommes semblables à moi les pourchassant, la sagaie à la main. Ces hommes semblent courir sur leurs chevilles, car il ne me vient pas à l'idée de leur faire des pieds, et leurs lances paraissent tenir toutes seules à leurs poignets.

Je grogne et marmonne entre mes dents des sons qui forment bien plus des exclamations, des onomatopées curieuses que des mots véritables, mais je nomme pourtant tout ce que je dessine et mes esquisses rouges et ocre sur la pierre humide deviennent, par un beau miracle, les phrases d'une écriture naissante.

phrènes, caractérisée par la présence de nombreux néologismes, ainsi que de termes courants ayant perdu leur valeur sémantique, ce qui rend les écrits totalement incompréhensibles. Le langage parlé est souvent intact.

schizoïdie (du grec skhizeîn, "fendre", "diviser", et eidos, "apparence"). D: Schizoidie; En: schizoidia, schizoidism. Forme d'organisation de la personnalité reproduisant, sur un mode mineur, les principaux traits de la schizophrénie. — Certains auteurs désignent sous ce terme une structure déjà franchement morbide, sorte de schizophrénie "incipiens", évoluant lentement vers un tableau pathologique plus complet (schizoïdie évolutive); d'autres, tout en reconnaissant qu'il s'agit d'une organisation caractérielle de nature psychotique, insistent sur sa stabilité.

Le sujet schizoïde se reconnaît à la pauvreté de son contact, à son indifférence pour l'environnement, à sa propension pour la

solitude et la rêverie, à ses pensées parfois hermétiques, souvent abstraites, hyperlogiques, à l'ambivalence de ses choix ou de ses opinions, au caractère déconcertant de son comportement, qui peut passer de l'inertie habituelle à l'hyperactivité impulsive. Des schizomorphe (du grec skhizeîn, "fendre", "scinder", et morphê, "forme"). D: Schizomorph; En: schizomorphic. Terme forgé par G. Durand (1959), sur le modèle des termes schizoïde et schizophrène, pour signifier un régime de la représentation, et plus spécialement de l'image, fondé sur le schème de la séparation, de la dualité, voire d'une dualité symétrique. — Ces structures **schizomorphes** (schizoparagraphie. D: Schizoparagraphie; En: schizoparagraphia. Trouble observé chez des déments précoces et décrit par J. Bobon, qui se manifeste par l'adjonction automatique de lettres inutiles schizoparalexie. D: Schizoparalexie; En: schizoparalexia. Trouble de la lecture, se manifestant par l'introduction automatique de lettres parasites dans le corps des mots lus. — Ce trouble rare schizoparaphasie. D: Schizoparaphasie; En: schizoparaphasia. Forme extrême de dissociation de la fonction de communication du langage, caractérisée par l'absence totale de correspondance entre le mot et l'idée exprimée ou l'objet désigné. — Ce trouble grave se rencontre chez certains schizophrènes. Ceux-ci, malgré une bonne volonté évidente, sont incapables de lire ce qu'ils ont écrit ou d'écrire ce qu'ils énoncent. (V. APHASIE, PAROLE(TROUBLES DE LA).) schizophasie (du grec skhizeîn, "séparer", "scinder", et phasis, "parole"). D: Schizophasie; En: schizophasia. Nom donné par Emil

Kraepelin (1856-1926) au langage pathologique que l'on observe dans certains cas de démence précoce (schizophrénie) et qui est absolument incompréhensible pour autrui. — Dans un discours qui se déroule selon un rythme souvent rapide, des néologismes sont combinés aux mots usuels groupés au hasard et détournés de leur sens; la mimique et le verbe ne correspondent plus, et l'ensemble donne une impression d'incohérence et d'hermétisme. Ce langage autistique, répondant à un code personnel, ressemble à un jeu où le malade se divertirait de l'incompréhension de ses interlocuteurs. Chez certains schizophrènes, il peut être permanent; dans des cas de paraphrénie (délire chronique souvent fantastique mais qui pourtant n'interdit pas une vie sociale adaptée), il peut n'apparaître schizophrénie (du grec *skhizeîn*, "séparer", "scinder", et *phrên*, "esprit"). D: Schizophrenie; En: schizophrenia. Etat pathologique caractérisé par une destruction ou "dissociation" de la personnalité, qui est responsable d'une perte de contact avec le réel et d'une inadaptation progressive au milieu. — Le terme de schizose (du grec *skhizeîn*, "fendre", "diviser", et suffixe *-ose*, qui désigne en médecine une affection dégénérative ou une maladie chronique). D: Schizose; En: schizosis. Terme créé par le psychiatre français Henri Claude (Paris, 1869 — id., 1945) pour désigner certaines formes de schizophrénie. — Il est indissociable d'une conception d'ensemble de cette forme de psychose, que Claude et ses élèves développèrent dans une série de travaux, entre 1924 et 1928. Dans la schizophrénie décrite par Bleuler, ces auteurs sépa-

rèrent, pour les opposer, la démence précoce et le groupe des schizoses, celui-ci comprenant des formes cliniques de gravité croissante, ayant pour trait essentiel de dissocier électivement la vie affective. La forme la plus bénigne est la schizoïdie. A partir de cette structure prédisposante peuvent naître des épisodes aigus ou subaigus, qualifiés de "crises schizomaniaques", comportant une exacerbation passagère de tous les troubles. Enfin, progressivement, les perturbations deviennent permanentes, réalisant une schizophrénie, dans laquelle pourtant, par rapport aux descriptions classiques, la discordance et l'autisme restent modérés, le délire peu actif et la déréalisation toujours partielle. Ces états ont d'ailleurs pour caractère commun de conserver toujours une structure et des mécanismes de défense de nature névrotique (Hoch a décrit sous le nom de "schizonévroses" des tableaux comparables). Bien que ne résumant pas toutes les formes de la schizophrénie, la description des schizoses a eu le mérite de poser avec insistance le difficile problème des rapports entre la schizophrénie et certaines névroses, notamment la névrose obsessionnelle et l'hysté-schizothymie (du grec skhizeîn, "fendre", "diviser", et thumos, "humeur", "affectivité"). D: Schizothymie; En: schizothymia. Terme d'abord proposé par Eugen Bleuler, en 1920, puis repris par Ernst Kretschmer, en 1921, pour décrire une forme d'organisation du caractère comportant pour traits essentiels: une froideur apparente de l'affectivité; une activité générale marquée par l'inhibition et entrecoupée de brusques impulsions; un aspect systématique,

dogmatique, abstrait, parfois énigmatique de la pensée; une pauvreté des contacts sociaux; un goût marqué pour la solitude. — Dans la classification de Kretschmer, le type psychologique schizo-

Je ne sais plus où j'en suis. J'ai terminé mes études secondaires mais ne suis pas allé au collège. Je vivote. Fais quelques menus travaux par-ci par-là. Reçois des allocations de l'Assistance sociale. Vis dans un minuscule 2 pièces. Minable. Presque un taudis. Bois de plus en plus. Engloutis tous mes maigres revenus. Il n'y a que ça pour cimenter ma personnalité qui semble vouloir s'effriter de jour en jour davantage.

Dans l'appartement d'en face habite un homme dans la trentaine. Blond. L'air un peu bizarre. Il est professeur. Me paraît à l'aise financièrement. Ne boit presque pas lui. Est raisonnable. Mais ce soir il m'a invité à prendre un verre de vin. A manger des spaghettis.

Nous sommes maintenant assis côte à côte sur le divan-lit. Deux bouteilles de vin rouge vidées presque uniquement par moi trônent sur une petite table de salon en simili-bois. Le téléviseur est allumé mais nous ne le regardons pas. Il me parle en me fixant dans les yeux. Me demande tout à coup si j'ai déjà fait l'amour avec un homme. Je dis que ça ne m'intéresse pas. Qu'il se trompe de personne. Fais mine de vouloir partir. Il me caresse les cheveux. Essaie de m'embrasser. Je veux résister mais je suis tellement soûl. Suis. Tellement. Soûl. T...e...l...l...e...m...e...n...t... s...o...û...l....

Il ouvre le divan. Arrange rapidement le drap. Me pousse dessus.

Se déshabille fébrilement dans la lumière tamisée. Mes bras sont faibles. Si faibles. Où suis-je? Tout à coup j'ai un sursaut d'énergie... Je m'élançe vers la porte... M'élançe!... M'...é...l... a...n...c...e...

Vide comme un ballon. Oui c'est ça que j'ai dit, que je me sentais vide comme un ballon de caoutchouc. Mais c'est pire encore. Le trou en moi est immense, sans fond. J'ai voulu le boucher avec ce livre que j'écris, avec toutes ces pages gonflées de mots, comme on colmate une brèche, ou comme on bourre de "styrofoam" un animal que l'on veut naturaliser, mais c'est malheureusement insuffisant. Il y a encore de l'espace entre le livre et moi. Même pas de l'air, du néant, du rien qui est la mort et même pis que la mort, du rien qui est l'absence absolue, du rien dans lequel je m'inverse et tombe par en-dedans, dans lequel j'implose, tel ces "trous noirs" du bord des galaxies qui s'absorbent eux-même, serpents se dévorant la queue... Ainsi, je passe mon temps d'un extrême à l'autre, j'implose et puis j'explose, j'explose et puis j'implose à nouveau, et c'est peut-être ce mouvement incessant, cet équilibre semblable à l'équilibre même de l'univers, qui m'empêche de disparaître complètement.

Mé pourquoi j'resse là à écrire tout seul, à radoter més vieux souv'nirs? Pourquoi j'vâs pâs parler pour vré au monde? J'ai dés voisins qui attendent rien qu'ça, qui se d'mandent si j'srais pâs un fou irrécupérab' , absolument incapab' de communiquer avec les aut' ... Y en â même qui ont peur de moé, je l'sens bin!

J'pourrais m'fêre dés amis, aller aux vues avec eux aut' , aller manger au restaurant, discuter de toutes sortes de choses, rire, m'amuser! J'pourrais parler avec més vrés mots pis mon vré accent, êt' bin plus lib' ...

Mé chu un écrivain(un écrivieux, comme diraient lés vieux), c'est comme une malédiction, un sort qu'on m'â j'té. Le langage pour moé peut êt' jusse artificiel, y peut jusse me sarvir à m'enfuir pis à m'tuer, à m'tromper moé-même en m'faisant accroère que l'"ârt" ést plus beau pis plus important qu'la vré vie!

J'ai vingt et un ans. Sur mon lit sont [REDACTED] des revues de toutes sortes, des [REDACTED], des [REDACTED], des [REDACTED] ouverts sur des [REDACTED] de divinités blondes ou brunes, à la [REDACTED] d'or ou d'ivoire, aux yeux de saphir ou d'émeraude, aux lèvres de corail et aux dents de perles, des idoles que je [REDACTED], que je [REDACTED] comme à grands [REDACTED] de [REDACTED], des photographies que je [REDACTED] avec [REDACTED], la sueur au front, de la pointe d'un [REDACTED] en os aussi [REDACTED] que la [REDACTED] d'un [REDACTED]. Il y a des [REDACTED], des têtes, des [REDACTED], des [REDACTED], des bras, des pieds un peu partout sur le drap, pêle-mêle, en un mélange disparate qui crée une espèce de couverture en patchwork morbide et macabre.

Le pire est cependant ces [REDACTED], parfois encore l'un à côté de l'autre, parfois dépariés, qui continuent de me regarder même séparés du reste du [REDACTED], qui continuent de vivre d'une vie propre, on dirait, et je les [REDACTED], la main tremblante, d'un petit sec de mon [REDACTED] qui demeure pourtant immaculée, qui n'est rougie

du sang d'aucun ...
 me regarder les yeux
 sans l'intermédiaire d'un miroir
 me caresser les os
 jusqu'à les polir comme des pierres
 écouter l'écho des mots
 que je garde pour moi
 puis petit à petit faire mon nid
 à la place du coeur que je n'ai plus...

J'ai de mes ancêtres gaulois l'oeil bleu blanc, la cervelle étroite, et la maladresse dans la lutte. Je trouve mon habillement aussi barbare que le leur, mais je ne beurre pas ma chevelure.

Les Gaulois étaient les écorcheurs de bêtes, les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps.

D'eux j'ai: l'idolâtrie et l'amour du sacrilège; — oh! tous les vices, colère, luxure, — magnifique, la luxure; — surtout mensonge et paresse.

J'ai horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. La main à plume vaut la main à charrue. — Quel siècle à mains! — Je n'aurai jamais ma main. Après, la domesticité mène trop loin. L'honnêteté de la mendicité me navre. Les criminels dégoûtent comme des châtrés: moi, je suis intact, et ça m'est égal.

Mais! qui a fait ma langue perfide tellement, qu'elle ait guidé et sauvegardé jusqu'ici ma paresse? Sans me servir pour vivre même de mon corps, et plus oisif que le crapaud, j'ai vécu partout. Pas

une famille d'Europe que je ne connaisse. — J'entends des familles comme la mienne, qui tiennent tout de la déclaration des Droits de l'Homme. — J'ai connu chaque fils de famille!

Si j'avais des antécédents à un point quelconque de l'histoire de France!

Mais non, rien.

Il m'est bien évident que j'ai toujours été race inférieure. Je ne puis comprendre la révolte. Ma race ne se souleva jamais que pour piller: tels les loups à la bête qu'ils n'ont pas tuée.

Je me rappelle l'histoire de la France fille aînée de l'Eglise. J'aurais fait, manant, le voyage de terre sainte; j'ai dans la tête des routes dans les plaines souabes, des vues de Byzance, des remparts de Solyme; le culte de Marie, l'attendrissement sur le crucifié s'éveillent en moi parmi mille féeries profanes. — Je suis assis, lépreux, sur les pots cassés et les orties, au pied d'un mur rongé par le soleil. — Plus tard, reître, j'aurais bivouqué sous les nuits d'Allemagne.

Ah! encore: je danse le sabbat dans une rouge clairière, avec des vieilles et des enfants.

Tout à l'heure, en sortant de l'auberge, complètement ivre, j'ai été attaqué par une bande de voyous qui en voulaient à mon argent. Comme il ne m'en restait plus, fous de rage, ils m'ont sauvagement battu, m'ont poignardé à plusieurs reprises, m'ont jeté dans une sorte de puits très profond et maintenant, blessé à mort, j'agonise,

quelque part dans la nuit.

Mais que se passe-t-il? La paroi circulaire qui m'entoure se met tout à coup à briller vaguement, puis avec plus d'intensité, et je peux à présent distinguer nettement une femme caricaturale qui se tient devant moi, entièrement nue, une créature grasse et répugnante, à la chair molle, gonflée de cellulite, et toute bariolée de couleurs voyantes, luisantes comme de l'huile, du jaune, du bleu, du rouge et du vert qui paraissent avoir été étalés à la main, par longues et larges traînées dessinant des courbes et des arabesques. Elle danse d'une façon grotesque, en prenant diverses poses plus indécentes les unes que les autres, et fixe dans les miens ses petits yeux noirs, pointus et méchants comme ceux d'une bête enragée; elle sourit, aussi, d'un sourire repoussant, aux dents pourries et brunes, et à tout moment elle tire à son maximum une langue épaisse et plate de mongolienne: son haleine empestée, donnant une forte envie de vomir, m'arrive en plein visage, comme si elle était tout près de moi, alors qu'elle est à cinq ou six pieds.

Puis d'autres arrivent, plus dégoûtantes encore s'il est possible, des vieilles décharnées, aux seins vides et minces comme des feuilles, au visage plein de verrues, des naines se dandinant comme de petits singes, des infirmes de toutes sortes, amputées, bossues, rachitiques, malades atteintes d'éléphantiasis, de lèpre, de pellagre et de gale, folles grimaçantes, brûlées vives à la peau parcheminée couverte d'écoeuvantes plaques rosâtres... Toutes elles sont nues et bariolées comme la première, et toutes elles dansent

dans une ronde burlesque et démente, sur une musique discordante au possible, une véritable cacophonie qu'on dirait faite par un orchestre démoniaque. Parfois elles s'arrêtent un instant, s'accroupissent et se mettent à uriner ou à déféquer sur le sol, puis se roulent dans leurs excréments avant de reprendre leur monstrueux ballet.

Après quelques minutes de ce manège, elles commencent à s'approcher de moi, à la queue leu leu, en tournoyant sur elles-mêmes comme des toupies, et chacune m'agresse de la manière qui lui plaît le plus: pour l'une, c'est de me déchirer le visage de ses ongles aussi longs et acérés que des griffes, pour l'autre, de me donner un grand coup de pied dans le ventre, afin d'aggraver une de mes blessures et ma douleur; certaines se contentent de me gifler, de me pincer ou de m'arracher les cheveux, d'autres sont beaucoup plus cruelles et s'acharnent sur mon poignet et ma cheville cassés, les tordent pour m'arracher des cris qui les font visiblement jouir, quand leurs yeux se mettent à briller davantage; une vieille lépreuse me crache au visage à plusieurs reprises, puis étale cette salive malodorante, qui me soulève le coeur, avec ses mains sans doigts, sur toute ma figure, en contrefaisant des caresses sensuelles et en frictionnant rudement au passage mes lèvres et mes dents, alors qu'une gigantesque femme obèse me défèque sur la tête, après m'avoir donné plusieurs coups de talon sur le nez, les yeux et les organes génitaux.

Le coup de grâce m'est maintenant donné: une amputée du pied

droit m'enfonce son moignon dans la bouche, jusqu'à la gorge, et pousse, pousse, jusqu'à ce que mes globes oculaires se révulsent. De ma main valide je l'agrippe par les poils du vagin et tire de toutes mes forces! Si seulement elle pouvait tomber au sol près de moi, que je lui crève les yeux avec mes doigts...

il n'y aura pas d'yeux derrière ses paupières
 et lorsque sa bouche s'ouvrira
 lorsque l'articulation muette du mot se fera
 l'air vibrera d'un rythme affolant mais inaudible
 puis dans mon corps une brisure nette
 parfaitement triangulaire et définitive
 séparera mon sang de ma chair et ma vue de ma vie

du coup je serai délivré de l'étreinte des glaces et des vents
 du coup je me retrouverai hors des pôles de toute sphère
 hors même du masque de l'univers
 et les heures effritées, pulvérisées par le choc
 viendront fertiliser mes translucidités neuves

ce sera atroce et voluptueux
 ce sera la fin du monde et son commencement
 ce sera l'absolue douleur du bonheur absolu...

Moi, moi, si j'avais une petite fille, je ne la tuerais pas, oh!
 non, mon Dieu..., ce n'était pas vrai, pour qui me prenez-vous? Je
 lui fabriquerais des colliers de fleurs des champs, lui dessinerais

des oiseaux multicolores, j'apprendrais le piano juste pour pouvoir lui en jouer, lui raconterais des histoires de paradis et de gens toujours heureux, lui ferais une fête à tous les jours, l'amènerais voir, en survolant les pages de beaux livres d'images, tous les plus merveilleux pays du monde, la nourrirais de gâteaux, de glaces et de confiseries, et, en caressant infatigablement ses cheveux, lui fredonnerais pour l'endormir les berceuses les plus douces. Je l'embrasserais à tout instant, lui dirais qu'elle est la plus jolie petite fille de la terre et lui jurerais que la mort n'existe pas. Je serais toujours là, près d'elle, et je ne boirais plus jamais de ma vie.

Et si j'avais une femme qui m'aime, ah! Seigneur, si je pouvais aimer vraiment une femme!... Mais je n'ai que ma bouteille, sous la lampe, à portée de la main, un souvenir flou, au fond du coeur, et le couteau, dans la cuisine, prêt à m'ouvrir les veines...

Je suis un Prométhée qu'Héraclès ne délivrera jamais. Tous les jours mes yeux, mes joues, ma langue et mes viscères sont dévorés par des corbeaux et des vautours noirs, et tous les jours ils repoussent pour être arrachés à nouveau le lendemain. J'ai dérobé dans le ciel le feu sacré mais, dans ma clairvoyance de dément hyperlucide, je ne l'ai pas transmis aux hommes. Je l'ai noyé dans la mer afin que les faux espoirs s'éteignent enfin et que ma future descendance ne puisse être, et je me suis moi-même enchaîné sur la montagne de ma folie, au plus haut sommet de mon âme, où nul ne pourra jamais venir me secourir.

Seule la douleur, poussée à son maximum d'intensité, participe de l'éternité... Je l'ai chèrement conquise aux dieux maintenant furieux qu'un simple fils de femme ait découvert leur plus grand secret. (Et bien que je tente quelquefois désespérément d'y échapper, à cette souffrance de nature divine, et que je redevienne homme pataugeant dans ses propres bassesses, peurs et lâchetés, vite je remonte, la crise passée, retrouver mes chers corbeaux...)

si j'avais à prendre des clichés
pour son portrait en sculpture
je ferais de fils de cuivre fin sa chevelure
d'émeraudes vives ses yeux
du plus doux corail ses lèvres
de perles d'eau douce ses dents
de diamants en cascade son rire
d'un rubis sombre son coeur
d'ivoire lisse sa peau
de saphirs en filigrane ses veines
de nacre irisé ses ongles
d'un coquillage rare son sexe
et de glace éternelle son âme...

En esto, descubrieron treinta ó cuarenta molinos de viento que hay en aquel campo, y así como don Quijote los vió, dijo á su escudero:

— La ventura va guiando nuestras cosas mejor de lo que acertáramos á desear; porque ves allí, amigo Sancho Panza, dónde se des-

cubren treinta, ó pocos más, desaforados gigantes, con quien pienso hacer batalla y quitarles á todos las vidas, con cuyos despojos comenzaremos á enriquecer, que ésta es buena guerra, y es gran servicio de Dios quitar tan mala simiente de sobre la faz de la tierra.

— ¿Qué gigantes? — dijo Sancho Panza.

— Aquellos que allí ves — respondió su amo — de los brazos largos, que los suelen tener algunos de casi dos leguas.

— Mire vuestra merced — respondió Sancho — que aquellos que allí se parecen no son gigantes, sino molinos de viento, y lo que en ellos parecen brazos son las aspas, que, volteadas del viento, hacen andar la piedra del molino.

— Bien parece — respondió don Quijote — que no estás cursado en esto de las aventuras: ellos son gigantes; y si tienes miedo, quítate de ahí, y ponte en oración en el espacio que yo voy á entrar con ellos en fiera y desigual batalla.

Y diciendo esto, dió de espuelas á su caballo Rocinante, sin atender á las voces que su escudero Sancho le daba, advirtiéndole que, sin duda alguna, eran molinos de viento, y no gigantes, aquellos que iba á acometer. Pero él iba tan puesto en que eran gigantes, que ni oía las voces de su escudero Sancho, ni echaba de ver, aunque estaba ya bien cerca, lo que eran; antes iba diciendo en voces altas:

— Non fuyades, cobardes y viles criaturas; que un solo caballero es el que os acomete.

Levantóse en esto un poco de viento, y las grandes aspas comen-

zaron á moverse, lo cual visto por don Quijote, dijo:

— Pues aunque mováis más brazos que los del gigante Briareo, me lo habéis de pagar.

Y diciendo esto, y encomendándose de todo corazón á su señora Dulcinea, pidiéndole que en tal trance le socorriese, bien cubierto de su rodela, con la lanza en el ristre, arremetió á todo el galope de Rocinante y embistió con el primero molino que estaba delante; y dándole una lanzada en el aspa, la volvió el viento con tanta furia, que hizo la lanza pedazos, llevándose tras sí al caballo y al caballero, que fué rodando muy maltrecho por el campo. Acudió Sancho Panza á socorrerle, á todo el correr de su asno, y cuando llegó halló que no se podía menear: tal fué el golpe que dió con él Rocinante.

Nacht, offen Feld

Faust, Mephistopheles, auf schwarzen Pferden daherbrausend

FAUST: Was weben die dort um den Rabenstein?

MEPHISTOPHELES: Weiß nicht, was sie kochen und schaffen.

FAUST: Schweben auf, schweben ab, neigen sich, beugen sich.

MEPHISTOPHELES: Eine Hexenzunft.

FAUST: Sie streuen und weihen.

MEPHISTOPHELES: Vorbei! Vorbei!

Kerker

FAUST (mit einem Bund Schlüssel und einer Lampe, vor einem eisernen Türchen):

Mich fast ein längst entwohnter Schauer,
 Der Menschheit ganzer Jammer faßt mich an.
 Hier wohnt sie, hinter dieser feuchten Mauer,
 Und ihr Verbrechen war ein guter Wahn!
 Du zauderst, zu ihr zu gehen!
 Du fürchtest, sie wiederzusehen!
 Fort! dein Zagen zögert den Tod heran.

(Er ergreift das Schloß. Es singt inwendig.)

Meine Mutter, die Hur',
 Die mich umgebracht hat!
 Mein Vater, der Schelm,
 Der mich gessen hat!
 Mein Schwesterlein klein
 Hub auf die Bein'
 An einem kühlen Ort;
 Da ward ich ein schönes Waldvögelein,
 Fliege fort, fliege fort!

FAUST (aufschließend): Sie ahnet nicht, daß der Geliebte lauscht,
 Die Ketten klirren hört, das Stroh rauscht.

(Er tritt ein)

MARGARETE (sich auf dem Lager verbergend):

Weh! Weh! Sie kommen. Bitterer Tod!

FAUST (leise): Still! Still ich komme, dich zu befreien.

At first the Consul felt a queer relief. Now he realised he had
 been shot. He fell on one knee, then, with a groan, flat on his face

in the grass. "Christ," he remarked, puzzled, "this is a dingy way to die."

A bell spoke out:

Dolente... dolore!

It was raining softly. Shapes hovered by him, holding his hand, perhaps still trying to pick his pockets, or to help, or merely curious. He could feel his life slivering out of him like liver, ebbing into the tenderness of the grass. He was alone. Where was everybody? Or had there been no one. Then a face shone out of the gloom, a mask of compassion. It was the old fiddler, stooping over him. "Companero—" he began. Then he had vanished.

Presently the word "pelado" began to fill his whole consciousness. That had Hugh's word for the thief: now someone had flung the insult at him. And it was as if, for a moment, he had become the pelado, the thief—yes, the pilferer of meaningless muddled ideas out of which his rejection of life had grown, who had worn his two or three little bowler hats, his disguises, over these abstractions: now the realest of them all was close. But someone had called him "companero" too, which was better, much better. It made him happy. These thoughts drifting through his mind were accompanied by music he could hear only when he listened carefully. Mozart was it? The Siciliana. Finale of the D minor quartet by Moses. No, it was something funereal, of Gluck's perhaps, from *Alceste*. Yet there was a Bach-like quality to it. Bach? A clavichord, heard from far away, in England in the seventeenth century. England. The chords of a

guitar too, half lost, mingled with the distant clamour of a waterfall and what sounded like the cries of love.

He was in Kashmir, he knew, lying in the meadows near running water among violets and trefoil, the Himalayas beyond, which made it all the more remarkable he should suddenly be setting out with Hugh and Yvonne to climb Popocatepetl. Already they had drawn ahead. "Can you pick bougainvillea?" he heard Hugh say, and, "Be careful", Yvonne replied, "it's got spikes on it and you have to look at everything to be sure there're no spiders." "We shoota de espiders in Mexico", another voice muttered. And with this Hugh and Yvonne had gone. He suspected they had not only climbed Popocatepetl but were by now far beyond it. Painfully he trudged the slope of the foothills toward Amecameca alone. With ventilated snow goggles, with alpenstock, with mittens and a wool cap pulled over his ears, with pockets full of dried prunes and raisins and nuts, with a jar of rice protruding from one coat pocket, and the Hotel Fausto's information from the other, he was utterly weighed down. He could go no farther. Exhausted, helpless, he sank to the ground. No one would help him even if they could. Now he was the one dying by the wayside where no good Samaritan would halt. Though it was perplexing there should be this sound of laughter in his ears, of voices: ah, he was being rescued at last. He was in an ambulance shrieking through the jungle itself, racing uphill past the timberline toward the peak — and this way certainly one way to get there! — while those were friendly voices around him, Jacque's and Vigil's, they would make

allowances, would set Hugh and Yvonne's minds at rest about him. "No se puede vivir sin amar," they would say, which would explain everything, and he repeated this aloud. How could he have thought so evil of the world when succour was at hand all the time? And now he had reached the summit. Ah, Yvonne, sweetheart, forgive me! Strong hands lifted him. Opening his eyes, he looked down, expecting to see, below him, the magnificent jungle, the heights, Pico de Orizabe, Malinche, Cofre de Perote, like those peaks of his life conquered one after another before this greatest ascent of all had been successfully, if unconventionally, completed. But there was nothing there: no peaks, no life, no climb. Nor was this summit a summit exactly: it had no substance, no firm base. It was crumbling too, whatever it was, collapsing, while he was falling, falling into the volcano, he must have climbed it after all, though now there was this noise of foisting lava in his ears, horribly, it was in eruption, yet no, it wasn't the volcano, the world itself was bursting, bursting into black spouts of villages catapulted into space, with himself falling through it all, through the inconceivable pandemonium of a million tanks, through the blazing of ten million burning bodies, falling, into a forest, falling —

Suddenly he screamed, and it was as though this scream were being tossed from one tree to another, as its echoes returned, then, as though the trees themselves were crowding nearer, huddled together, closing over him, pitying...

Somebody threw a dead dog after him down the ravine.

Cependant, je suis également convaincu que toujours je continuerai, même absurdement, d'essayer d'y arriver, car c'est la seule chose que je puis faire pour me sentir encore vivant, encore dans la lutte qu'il faut à tout prix mener, même quand on ne sait pas ou plus pour quelle obscure raison... Rien ne pourra jamais engourdir ce mal, rien, j'en suis maintenant convaincu. Me voilà bien joué, épouvantablement bafoué une fois de plus. Pourquoi dois-je souffrir cela, moi qui ne voudrais que vivre enfin en paix avec moi-même et avec tout, moi qui ne voulais qu'empêcher l'horreur de m'atteindre encore aujourd'hui, que l'éloigner de moi pour une journée? Mais pourquoi me suis-je soûlé à mort encore ce soir?

Ô mon Dieu, tout pour ne pas être pris dans cette infernale rotation, entraîné par elle, déchiré, disloqué par cette force centrifuge et dispersé aux quatre coins du monde! Tout autour de moi tourne, et tourne, et tourne, rapidement, par saccades, et cette insupportable giration, ce tourbillonnement sans fin me rappelle **atrocement** le mouvement unique de l'univers, avec ses galaxies tournant éternellement dans le néant, ses planètes en immuable révolution autour des étoiles et au-dessus de ma tête et ses atomes — dans mon corps même! — dont les électrons gravitent sans cesse autour des protons et des neutrons... Je retourne coucher à la maison mais, dans les rues de F..., je zigzague, titube, bute contre le bord des trottoirs, m'affale de tout mon long en m'écorchant les paumes et en déchirant les genoux de mon pantalon sur la surface rude de l'asphalte ou du ciment, me relève en vacillant un instant

sur place comme une toupie, fais encore un bout de chemin hésitant... Il est trois ou quatre heures du matin et je reviens d'une soirée et d'une nuit de beuverie. J'ai dix-huit ans.

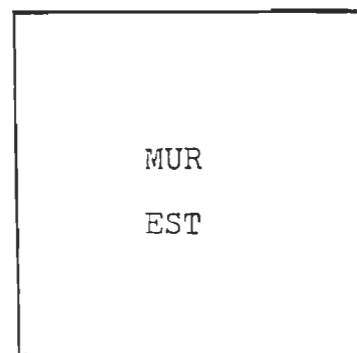
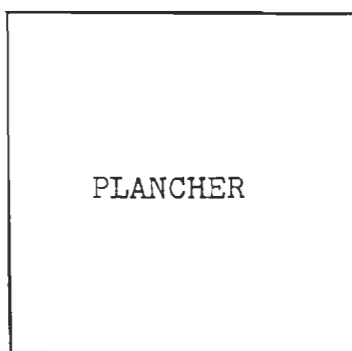
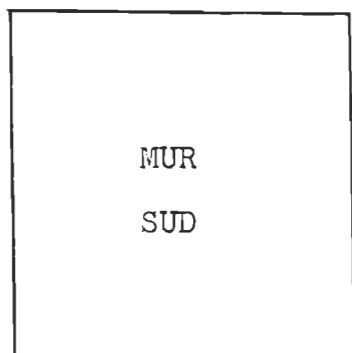
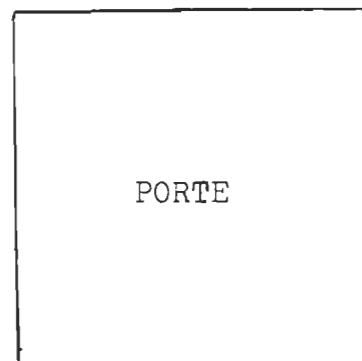
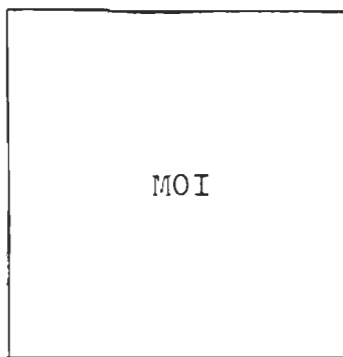
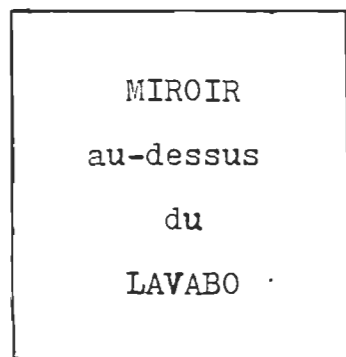
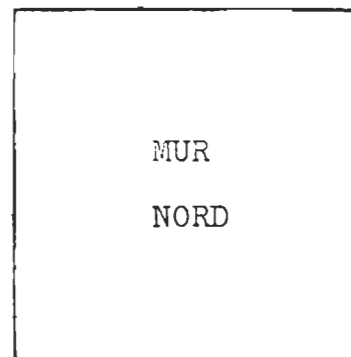
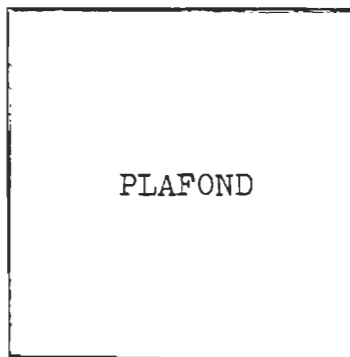
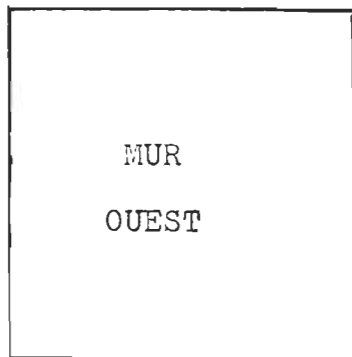
Nous, représentants du peuple québécois opprimé, membres du F.L.Q., avons héroïquement posé des charges explosives à différents points du pays à libérer(endroits névralgiques ou symboliques), mais le souffle des déflagrations s'est accidentellement retourné contre nous et, tout comme Dollard des Ormeaux autrefois dans sa forêt, nous nous sommes détruits nous-mêmes en voulant défendre ce que nous croyions nous appartenir.

Mais je les aime pourtant, que je les aime tous! Et mes deux bras ne suffisent pas à les enlacer, mes deux mains ne suffisent pas à les cajoler... Je console à la fois les pauvres chiens abandonnés traînant les rues, transis et tremblants, les chats de gouttière faméliques et avides de câlins, tous les innombrables animaux de la terre, sauvages ou domestiques, blessés, malades ou maltraités, les enfants de l'Ethiopie succombant par milliers dans des souffrances sans nom, ceux des bidonvilles sud-américains obligés de mendier et de voler pour survivre, les prostituées adolescentes des ghettos de New York, de Londres ou de Marseille, malades d'héroïne et de mauvais alcool, l'homme grimpé sur la corniche du dernier étage d'un gratte-ciel montréalais, hésitant encore entre la vie et le suicide, celui, assis sur un banc public de Québec, qui vient d'apprendre que son enfant unique s'est tué dans un accident, la femme, dans un petit village pas très loin de chez moi, qui, le vi-

sage dans l'oreiller, pleure parce que son si bel amour l'a abandonné... Je suis mère Thérésa, dans un mouroir de Calcutta, qui se penche tous les jours avec compassion sur le visage d'un nouvel agonisant, le sentant effrayé à l'idée de mourir malgré la vie de misères indescriptibles et indéfiniment répétées que fut la sienne, et je suis ces centaines d'agonisants mourant en paix pour avoir vu, avant d'expirer, le sourire plein de pitié d'une sainte, et avoir eu la joue caressée avec amour pour la première fois de mon existence.

Je ne sais plus si j'écris au plafond, grimpé sur une chaise, ou sur le plancher, accroupi près du lit, sur le mur ouest, le mur sud, le mur est, le mur nord, ou même si je n'aurais pas tout simplement emprunté aux infirmières quelques uns de ces petits feuillets sur lesquels elles prennent des notes. Je ne distingue plus le haut du bas, la gauche et la droite, les trois dimensions que l'on voit normalement, le rêve de la réalité. J'écris sur du blanc, et ça me suffit, j'écris noir sur blanc et blanc sur noir, je suis le positif et le négatif d'un même aimant et d'une même photographie, à la fois émetteur et récepteur d'un même et unique message, circuit fermé absolument (tout en étant, contradictoirement, ouvert à toutes les énergies "extérieures", parce que l'"extérieur" est aussi l'intérieur), la chose et son contraire, l'idée et la forme, la mère et l'enfant, la vie et la mort, Dieu et le néant, et tout ce qu'il y a entre, mécanique pure, "machine célibataire".

(VOIR LE SCHEMA A LA PAGE SUIVANTE)



Ou bien, si vous préférez, les quatre murs plus le plancher et le plafond sont les six faces d'un dé à jouer, le miroir étant le chiffre désiré dans l'esprit du joueur et la porte le hasard venant décider du nombre qui sortira effectivement. Les pages du sixième fragment des cinquième et huitième "cycles" du roman deviennent donc une paire de dés lancés en l'air et tourbillonnant un certain temps, montrant, chacune à leur tour, leurs six faces respectives que l'on peut voir, comme en un instant figé, dans les douze fragments de texte de chaque cycle du roman — le treizième fragment, le leitmotiv commençant indéfiniment chaque autre cycle et débutant toujours par "A ma table de travail, sous la chaleur de la lampe, devant l'éblouissement de la page encore à remplir...", n'est, en fait, que le coup de poignet du joueur relançant les dés après chaque coup —. Au centre, c'est le joueur lui-même, imaginant n'importe laquelle des combinaisons de chiffres possibles, croyant même pouvoir les influencer et se prenant ainsi pour Dieu, ou c'est l'interné griffonnant sur les murs de sa cellule, ou l'écrivain écrivant sur ses pages blanches... Le carré central est blanc pour ce qui est tu, est noir pour ce qui est dit à son maximum, dans tous les sens possibles et dans la plénitude de la vérité totale, est blanc aussi pour le centre de l'explosion, où il n'y a que vide, et est noir pour le centre de l'implosion, où la matière est condensée à l'extrême limite, comme dans les "trous noirs" de l'espace intersidéral.

(Il me semble me souvenir, mais très vaguement, dans un brouil-

lard très dense — à moins que je ne fabule... —, de ma bouteille de lait lorsque j'étais nourrisson, de sa forme hexagonale, oui de ses six côtés blancs tenant bien dans la paume, et des rugosités que je sentais sous mes doigts, des aspérités qui m'agaçaient un peu et qui n'étaient autre que des lettres — probablement la marque de commerce du biberon — inscrites dans le verre comme en bas-relief, sorte d'écriture Braille que je ne pouvais évidemment pas encore comprendre.)

Je suis beurré, j'ai les boyaux bourrés de bière et de librium, j'ai les poches remplies de comprimés et de pot et les poumons pleins à ras bord de poudre de perlimpinpin, je patauge, abruti, dans la boue de mon ébriété. Je tube, je titombe, je titube et tombe. Ça tinte dans mes tympans, ça tintinnabule pendant que je déambule, je suis timbré je fais des bulles, ça tire de la grosse Bertha, j'entends des timbales, les obulles et les balles sifflent, je perds le souffle et le rythme de mes pas, je tombe et déboule la pente, je roule, j'oublie mon rôle, je suis au bout du rouleau(est-ce que Jack Kerouac a dit cela: je suis au bout de mon rouleau?).

Le psychiatre à l'allure méprisante et blasée n'est pas revenu. Il a été remplacé par une stagiaire de vingt-cinq ou vingt-six ans, une gentille et jolie blonde aux yeux céruléens qui fait son internat avec toute la naïveté, la spontanéité et l'enthousiasme habituels des internes.

Je peux maintenant parler mais je préfère lui glisser des bouts de papier(elle m'a apporté, avec le chocolat et les revues, une

tablette à écrire) sur lesquels j'ai griffonné de petits poèmes très simplement composés, presque dépouillés, empreints de tristesse, de douleur et de désespoir.

L'autre jour, elle a sorti un paquet de tabac de sa poche de gilet et a commencé à se rouler une cigarette (geste inhabituel pour une femme, je veux dire que la plupart des femmes préfèrent acheter des cigarettes à bout filtre, mais tout chez elle est ainsi, sans façon, et elle ne s'habille, même à l'hôpital, que d'un blue-jean ou d'un pantalon de velours côtelé et d'une chemise à carreaux). Une fois le petit cylindre bien formé, elle a sorti le bout mouillé de sa langue afin d'humecter la fine lisière enduite de colle, et je n'ai pas pu résister alors à la soudaine et très forte envie de lui demander cette cigarette qu'elle venait de faire. Je ne fume pratiquement jamais et je n'aime pas beaucoup le goût du tabac, mais il me semblait que la fumée aspirée aurait contenu un peu de sa salive évaporée et que je lui aurais ainsi volé, d'une manière très perverse, une sorte de subtil baiser. Elle n'a pas compris mon intention et a cru simplement — je l'ai vu dans l'expression de son regard — que j'étais un peu paresseux et que j'abusais de sa bonté, ce qui m'a beaucoup peiné.

Et, cet après-midi, mon internement est terminé, je prends l'autocar pour rentrer chez moi et elle m'a laissé un petit mot, une lettre d'adieu et d'amitié que je lis, très ému, le coeur gros:

"J'ai beaucoup apprécié notre relation, qui crois-moi dépassait les limites d'une relation médecin/patient. J'ai vu grand en toi.

J'ai senti une lumière, et il ne te reste qu'à l'unir à tout regard pour devenir un être transparent et tout-puissant.

Malgré ces innombrables obscénités qui nous crèvent les yeux à tout moment, il y a quand même une certaine beauté dans chaque personne et dans toute chose.

Il ne me reste plus qu'à te souhaiter: "Bonne chance, bonne route!", et un peu d'Energie pour rassembler toutes tes étoiles intérieures et qu'ainsi tu deviennes resplendissant.

Salut,

Marie.

P.-S. Comme j'aime bien tes écrits, et si le coeur t'en dit, j'habite à:

380 Richelieu, app.1

Québec"

Je suis un loup blanc sur un monticule de neige fixant, à l'horizon, à travers les tourbillons de la poudrerie, le troupeau de caribous dans lequel je choisirai bientôt ma prochaine proie, et, plus loin encore, l'éclatant, l'immobile soleil de minuit, un loup blanc solitaire dans le vent glacial du grand nord et qui a faim.

Pendant longtemps, durant mon adolescence tourmentée, une femme invisible est venue chuchoter à mon oreille une phrase incompréhensible, qui ressemblait à du chinois ou à du japonais, ou même au curieux amalgame de sons produit par une bobine enregistrée que

l'on fait passer à l'envers. Je croyais toujours être sur le point de saisir un important message, une parole essentielle et même vitale, le secret le plus précieux à connaître sur la vie et sur moi, ou quelque chose comme ça, mais je devais continuellement me résigner à attendre la prochaine fois. Puis, un jour, l'hallucination a cessé, mais — et même si j'avoue qu'elle m'angoissait un peu — je ne m'en suis jamais vraiment consolé et je l'espère encore parfois, le soir, dans ma chambre.

Il y avait aussi, pendant ces terribles années, toutes sortes de phénomènes bizarres qui se produisaient: des fantômes m'apparaissaient, la nuit, blancs et informes, autour de mon lit, et lisaient effrontément dans mes pensées, sans aucun respect pour ma vie privée; mon chien, le jour, faisait de même et semblait deviner chacune de mes intentions et le moindre de mes gestes (j'étais même convaincu que l'esprit de l'un de mes camarades de classe décédé s'était réincarné en lui et me persécutait pour se venger de l'ingratitude que j'avais déjà montrée à son égard); des signes se dévoilaient partout, chaque couleur et chaque forme d'objet que je voyais dans la journée paraissaient participer à une gigantesque, à une incommensurable équation mathématico-mystique où tout était relié, qui régissait l'univers et qui avait, pour je ne savais quelle obscure raison, conspiré et juré ma perte.

Mais aujourd'hui je vais beaucoup mieux, je vois plus clair dans ma pauvre tête et mes frayeurs irrationnelles d'adolescent sont passées. Oui, je vais beaucoup mieux. Beaucoup mieux, j'en suis sûr.

Quelle étrange douleur je peux ressentir lorsque je vois une très belle femme marcher sur la rue par exemple, ou dans un endroit public, que je considère son visage harmonieux, ses gestes pleins de grâce et de légèreté, et que je me dis qu'elle n'est pas unique, que, même si je tombais amoureux d'elle et elle de moi, il y en a des milliers et des millions aussi jolies qu'elle dans le monde entier! Et, en effet, il en apparaît toujours une à sa suite, quelques minutes ou parfois même seulement quelques secondes après, autant désirable, avec des cheveux aussi blonds ou aussi voluptueusement bruns, des formes aussi attirantes et des mouvements aussi souples... Toutes les femmes me paraissent alors interchangeables et j'éprouve une angoisse très forte, proche vraiment de la souffrance physique. Je me dis que les amoureux fous, dans leur extase ridicule, sont toujours bernés, que celle qu'ils croient passionnément leur "âme soeur" a une voisine de palier qui aurait tout aussi bien pu faire l'affaire et être aussi adorable que leur idole.

Quant à moi, je ne pourrais me contenter que d'une femme tellement différente des autres, tellement unique dans sa beauté qu'elle deviendrait, contradictoirement, la quintessence de toutes les femmes qu'elle engloberait dans la totalité de ses possibilités, le modèle idéal sur lequel toutes les autres auraient été copiées.

(Je la vois même parfois, dans mes délires poétiques, comme la condensation de la totalité de l'univers, un mélange de pierre, de plante, d'animal et de femme, de terre, d'eau, d'air et de feu, coloré de toutes les nuances du spectre solaire, vibrant de toutes

les plus douces musiques entendues des hommes, exhalant les parfums de toutes les essences connues en ce monde et animée d'une danse gracieuse faite de tous les gestes les plus caressants pour l'âme humaine endolorie. Sa chair est pétrie du limon originel, dans son sang nagent les myriades de poissons de la mer, dans ses yeux bleus passent des migrations interminables d'oiseaux, et les atomes de son corps sont les étoiles d'une autre Voie lactée qui lui serait intérieure, plus petite mais, curieusement, par la forme, parfaitement symétrique à la première, ce qui ne peut qu'harmoniser le moindre de ses mouvements avec la giration des astres eux-mêmes. En elle se marient tous les arts, qui se mêlent inextricablement, car les innombrables sonorités lascives et mélodieuses qui naissent de ses courbes sculpturales et de sa danse se confondent aux teintes infinies de ses odeurs irisées, en une symphonie chatoyante que je respire et qui m'emplit l'âme et tout l'être comme la matière emplit parfaitement l'espace qu'elle occupe. En elle aussi s'accomplit la transmutation des cheveux en or rouge, des dents en perles, des ongles en diamants, et en elle s'effectue la métamorphose des viscères en végétaux florissants et des désirs en vastes troupeaux de bêtes heureuses.

Pour moi, c'est toujours ainsi, tout ou rien, l'absolu ou le néant, et c'est pour cela que je suis fou, c'est pour cela que je souffre autant, je le sais très bien...)

Réécrite tout ça, c'est très mauvais, très cucul, plein de clichés "hyperromantiques"... Tu bois trop mon vieux,

tu écris vraiment n'importe quoi maintenant. Tu devrais arrêter pendant qu'il en est encore temps et que ce roman est encore un peu publiable malgré tout...

J'ai vingt-neuf ans. Une fois de plus je suis assis face à un psychiatre, mais ce n'est plus pour bien longtemps je crois: je viens de refuser le traitement au lithium qu'il me proposait. Je lui ai dit que je ne voulais pas de cette lobotomie chimique, que je craignais, après, de ne plus être moi-même, de perdre ma personnalité en perdant les symptômes de ma maladie ou ma maladie elle-même. — Car, après tout, ne suis-je pas "malade" depuis ma toute petite enfance? N'ai-je pas construit toute ma vie autour de cela, accumulé toutes mes connaissances en fonction de cela? Que deviendrais-je si j'étais subitement transformé en homme "normal"? Je ne saurais plus quoi faire de mon temps, de mes dix doigts, je ne me reconnaîtrais même plus... Et puis, je ne serais plus capable de créer, ça c'est sûr. Je n'aurais rien pour remplacer ce plaisir (ce pis-aller, en fait, plaisir étant ici un mot beaucoup trop fort) et ma souffrance en serait encore plus atroce, puisque le lithium m'enlèverait à la fois le pouvoir d'écrire — en tout cas d'écrire comme je le fais, d'écrire ce que j'écris actuellement — et la soif d'alcool que j'ai quand je suis fatigué d'écrire, tout en ne me procurant pas la seule chose susceptible de me consoler de cette double perte, c'est-à-dire l'amour que je pourrais éprouver pour une femme (en effet, le traitement à ce médicament ne guérit que les phases maniaques et dépressives de certains états psychotiques,

sans combler le vide sans fond dans lequel s'engouffre irréversiblement la libido du patient).

Il est furieux, rouge de colère, perd le contrôle de lui-même et me dit que ma thérapie s'achève avec ce refus, que je suis incurable pour la simple raison que je ne veux pas être guéri — il est vrai que j'ai déjà rejeté, venant de lui, l'idée d'un internement de quelques semaines, et que j'ai vidé dans la cuvette des toilettes des antipsychotiques qu'il m'avait donnés et qui m'abrutissaient tellement que je ne pouvais plus écrire ni même lire! —, me traite d'individu profondément asocial, voire antisocial, et me met pratiquement à la porte de son bureau... Sa conduite déshonore la profession de psychiatre, c'est certain, mais dans le fond je m'en fous complètement et je sors de la clinique soulagé, presque joyeux, prêt à aller écrire quelques-uns de mes meilleurs poèmes.

Ah!... que dire d'autre maintenant? Tout est consommé, consumé, la roue a tourné... mais le ventre a encore faim! Je lui donne donc ceci:

ayalou ayali les kipis de mon paka sont kramamoussés, kramimamous-samoussés, kramimakrimimoussamoussimoussés, vi vi! c'est encore plus vrivouli que vous pensiez! Je mourrai de mes amours, comme dit la chanson, mais avant j'enculerai la vie jusqu'à la gueule! Je tuerai encore quelques marmots(les noierai dans une mare de mots), j'égorgerai les crapauds-trapus-et-crapuleux-pleins-de-pustules-et-de-cratères-purulents(modernes et verruqueux dragons) et les vers qui n'ont même pas de cou, je percerai des trous dans le ciel avec

une aiguille afin de rajouter des étoiles au firmament et que ça emmerde Dieu! Je boirai L... dans un grand verre, mêlée à du mauvais vin et à du sang de n'importe quoi, et je la vomirai sur l'. Et puis il y a tous les moyens, le fusil de calibre 12 dans la bouche, le poignard sous le sternum, la goutte de plomb fondu dans l'oreille, le doigt dans l'oeil jusqu'au cervelet ou presque, la télévision, une radioverdose, le fast food, la pendaison avec un cheveu de vierge (sans pleurer me chanteras-tu

la chanson de l'homme qui s'est pendu
à la potence de sa peine
avec le plus long de tes cheveux?)

, une injection intraveineuse de poudre de cuisse de vipère et de lait d'autruche, les études universitaires, une tonne de librium... Mais je l'ai tant aimée, la vie, cette fille, cette fême infemme, ce paradis dididi dida didoum les fous ont soif l'hirondelle a des ailes elle a des ailes L alors allons nous allaiter au Léthé allons boire l'air du temps ma mie ma mort allons boire la pluie allons bouère le souèr bleu bla bla bla glou glou glou iglou ma vie oui mais ma vie est un iglou de glaise glacée/et je n'ai vraiment plus rien à dire il est midi il est minuit il n'est plus l'heure de plaie j'ai aimé trois femmes trois mortes dont je ne veux plus parler j'ai tort j'ai faim de feu de fer et de foudre j'ai fait pleurer celle que j'aime et j'ai fait rire celle que je hais j'ai fait rire aux larmes celle qui était la plus sensée la plus censée ne pas rire ainsi il

est minuit il est trop tard pour aller découvrir de nouveaux pays
je vais rester tout seul chez moi je vais parler tout seul encore
une fois j'ai des chevaux d'opium dans mes prairies j'ai des che-
veux de fée sous les paupières il y a aussi l'hiver qui va revenir
et les hiers frileux sans feu sans foi sans rien rien qu'une envie
de se brûler aux flammes de la mer rien qu'un désir de chevaucher
des pierres des rocs des réci(t)fs en furie rien qu'une envie de
cravacher le temps et de cracher dans le vent pourquoi mourir? pour-
quoi maudire? pourquoi les maux qu'il faut dire? pourquoi les rires
de l'aube comme des coups de couteau dans l'oeil? j'aimerais cou-
rir vers des paysages estompés dans un brouillard mauve et rose j'ai-
merais aussi hurler à la lune avec les chiens parfois j'aimerais
faire jaillir le sang des pierres tellement je hais l'inexplicable
et m'ouvrir comme un fruit trop mûr m'ouvrir à la vie des mouches
aux astres noirs des clowns maudits à la joie du crime le plus hor-
rible à celui de se taire quand il faudrait tout dire j'ai mes deux
mains mes quatre z'yeux mes six sourcils et ma bouche et mon sexe
et mes soixante-dix pieds et mes sept mille orteils que me reste-
t-il d'autre à dire? j'ai mes soucis mes cancrelats au plafond de
mes nuits blanches mes tarentules sous les draps blancs et mes ser-
pents sur le tapis comme vous tous comme tout le monde j'ai mes
ennuis et la douleur qui me taraude le corps comme une folle qui
se tord dans un tas d'immondices je rêve parfois qu'il n'y a plus
de téléphones ni radios ni télés je rêve que vous me parlez de si-
lence et de poésie que vous me chantez doucement Gauguin Van Gogh

et Modigliani devant une bouteille de vin même pas vidée que vous me dites vas te pendre et que je n'y vais plus il est midi il est minuit quelle importance? il est trop tard même quand il fait jour aurons-nous mon amour aurons-nous des regrets de ne jamais nous être rencontrés? d'autres enfants sont-ils allés aux rendez-vous que nous ne nous sommes pas donnés? et tes pieds nus et leur trace dans le sable blanc d'une plage dans celui de mon âme je les inventerai pour ne pas que la poésie meure elle aussi quand je m'endormirai il est minuit et j'ai sommeil maintenant il est midi-minuit il est trop tôt pour croire que je suis guéri de ma folie et fou de ma guérison il est trop tard pour écrire un dernier "vrai" poème avec des rimes et des idées avec un rythme et un petit quelque chose de raisonnable qui plairait bien à ceux qui attendent que l'on parle à leur place et que l'on chante les airs qu'ils ne peuvent plus entendre en eux il est trop tard j'ai trop sommeil il est minuit pas chez vous? allez! c'est fini... *Ite, missa est.*

(Et puis quand même: Boum! La chamine dégroguinle! Teuf! Teuf! Au feu! Elle étouffe! Machine éclate et se dégingue! Au fou! On éteuffe! Elle s'éparpille et flambe! Se démantib. Saute qui peut! Grand fracas. Tôles froissées. ule et se déstr. Détonarade. Métal crisse. Verre s'effrite. ucture. Je contrôle la perte de ma machine. Sauve qui veut!... — Dernière et première, toujours recommencée —

explosion, bouleversement, exversement, bouleplosion, explosement, ~~boule~~version, exversion, bouleploisement, comme a si bien dit quelqu'un d'autre qui est aussi un peu moi et pas du tout moi qui est une relation et mon propre reflet qui est moi et pas moi et encore moi et elle-même et tout cela maintenant n'a plus aucune espèce de saloperie de merde de foutue importance vous le savez très bien Christ de Christ, nom de Dieu, Vierge Marie, Père Eternel, doux Jésus complètement schizo — sauvez-moi! — putain de Dieu ôôôô-ahhh!!!, donc:)

J'ai vingt-sept ans je crois. Oui, c'est ça, vingt-sept... J'aimerais n'en avoir que sept ou huit, être loin d'ici, de ces quatre murs trop blancs, être en train de courir dans une prairie multicolore, toute éclaboussée de fleurs sauvages. Ils m'ont amené ici de force, m'ont ligoté à la civière en me sanglant la poitrine et les jambes, m'ont fait des injections intramusculaires pour que je me calme. Le médecin, à la réception, m'a demandé quelle date on était, et j'ai tourné la tête pour voir, par la grande vitre, si c'était l'hiver ou l'été. Une lueur fulgurante m'a alors aveuglé, une lumière partout diffuse et éclatante à la fois, comme celle d'Hiroshima que j'ai vue sur des documents, à la télé, et tout a été chamboulé en une fraction de seconde(Geai, vint, ces, temps, jeu, croix. Oules, cessa, vin, sexe... Gemme, raie, non, à, voir, queue,

POSTFACE

(suite de la notice)

Comme vous avez pu le constater, j'espère, ce texte est bien une espèce de moulin à engrenages, un peu bizarre mais qui fonctionne. Le premier fragment de texte (ou chapitre, si vous préférez le nommer ainsi) trouve sa suite dans le quatorzième, le quatorzième dans le vingt-septième, etc.; le deuxième dans le quinzième, le quinzième dans le vingt-huitième, etc.; le troisième dans le seizième, le seizième dans le vingt-neuvième, etc. Quand un souvenir, après deux, trois ou quatre "chapitres" est fini, un autre le remplace, prend le relais pour que le rythme de la machine ne soit jamais changé. Les treizième, vingt-sixième, trente-neuvième (etc.) fragments sont une sorte de leitmotiv ou motif musical conducteur où il n'y a que la dernière phrase qui change, et qui revient tout le long du "roman", comme le ronron du moteur de la machine (ou, ainsi qu'il le dit lui-même, comme le coup de poignet d'un joueur de dés, ce qui ferait de ce texte un appareil au service du hasard — ou d'un hasard un peu truqué! —, une espèce de roulette de casino, ou quelque chose comme ça). Un autre fragment revient également jusqu'à la fin, le premier, celui de l'internement de mon frère (ou du narrateur-personnage?) dans une cellule d'un hôpital psychiatrique: il fonctionne un peu comme le leitmotiv afin de créer un parallèle entre la confusion psychique de la crise schizophrénique et l'écriture du livre, qui répètent les mêmes

structures mentales.

De plus, les poèmes ont tous pour thème le stade du miroir mal vécu, l'éclatement et le fractionnement du corps et de l'être, et en ce sens s'insèrent parfaitement dans le texte (en y ajoutant en plus, par ce mélange des genres — récit/poésie —, un autre élément de fragmentation, très troublant, très étrange à mon avis). Quant au présent de l'indicatif et au passé composé, les deux principaux temps utilisés, ils servent je crois à démontrer l'éternel présent, la "synchronie" de cette mémoire, fragmentée certes, mais toute et toujours là.

Ce n'est que vers le milieu du livre que cette belle mécanique commence à se détraquer, et on peut se demander pourquoi. Il y a d'abord un premier capotage, à la fin du septième cycle de fragments, lorsque le leitmotiv s'inverse et doit être placé devant un miroir pour être lisible, puis dans le huitième cycle tout est à l'envers, tout se retourne — l'ordre des fragments, des paragraphes, des phrases, des mots... — comme si le texte, pareil à une automobile chavirée en pleine course, effectuait de multiples tonneaux. Après, même les cycles cessent leur rotation, tout se tasse comme sous la force d'un puissant impact, tout se mêle en un amas de métal-langage comprimé à l'extrême (on dirait aussi, pour utiliser une image très différente, une radio ou un téléviseur quand on ne cesse de changer les postes et que l'on ne capte finalement que des bribes de langage enchaînées les unes aux autres mais difficilement compréhensibles).

Il me semble que la maladie de mon frère peut se lire dans cet "échec" de la fin, dans ce récit se terminant en queue de poisson, dans le délire, la vulgarité et le blasphème, comme s'il avait voulu, plus ou moins inconsciemment, se perdre dans son roman comme on rate sa vie, ou comme on se suicide, ou comme on devient fou... Je crois que ce qu'il aurait vraiment voulu, c'est faire treize cycles de treize fragments, treize pour les treize lettres de son nom entier, treize pour la demie de vingt-six, fractionnement, "schizé" des vingt-six lettres de l'alphabet, treize pour les treize cartes à jouer (si l'on veut rester dans les jeux de hasard), treize pour la dualité contradictoire du chiffre treize dans la superstition populaire, bénéfique et maléfique à la fois (comme tout élément, dans Explosions, trouve toujours son contraire), treize pour trente et un inversé (13=31), son âge actuel...

Mais je me demande également si, en "ratant" ses deux psychothérapies (la première parce qu'il a toujours considéré qu'elle n'était pas vraiment terminée quand le psychiatre y a mis fin, la seconde parce qu'il a refusé un traitement au lithium qui l'aurait peut-être guéri — et ce rejet, curieusement, malgré le fait qu'il ait toujours été obsédé par la recherche du médicament, de la drogue, de la substance miracle susceptible de le "sauver"...), je me demande, dis-je, s'il n'aurait pas, justement, réussi sa vie, et cela en venant à bout d'un livre qui n'aurait que l'apparence de l'échec et qui serait plutôt le reflet étonnamment fidèle, étonnamment réaliste (malgré la fiction romanesque qui ne lui sert finale-

ment que de média) de sa personnalité, de sa maladie, de ses désirs, de ses peurs, de ses espoirs et désespoirs, de son inhabituelle et surprenante lucidité, de sa souffrance...

Ainsi, le message que mon frère (que notre frère à tous...) nous donne avec franchise et générosité, avec amitié, avec amour même, dans ces pages étranges et un peu effrayantes parfois, en serait un de foi ultime en la communication entre les êtres, malgré la douleur, malgré l'horreur, l'absurde et la folie, malgré l'incompréhension, la violence et la solitude, malgré tout ce qui peut advenir de terrible dans une vie d'homme. J'espère de tout coeur, en son nom, que vous y croirez autant que lui, autant que moi, et vous remercie de m'avoir écouté.*

C. Marceau

(*) Post-scriptum de l'Editeur: quant à moi, je ne crois pas du tout à cette histoire d'un frère de l'auteur d'Explosions... Je suis convaincu qu'il s'agit d'une fumisterie plus ou moins réussie de Claude Marceau, que lui et C. Marceau sont une seule et même personne, dédoublée. Bien sûr, il pourrait y avoir un Charles, un Cyril, un Clément Marceau et je me trompe peut-être, mais je ne vois pas pourquoi celui-ci n'aurait pas signé son nom au complet. Ce C... tronqué ressemble étrangement, d'ailleurs, au F... et au L... amputés de semblable manière, dans le roman lui-même. De plus, le style est sensiblement le même, le vocabulaire et le rythme des phrases sont presque identiques (et ce même apitoiement, un peu trop appuyé, sur un sort malheureux prétendument unique, mais si commun dans nos temps de profonde désespérance!). Même la ville d'où provient la lettre et la date où elle a été supposément écrite semblent des indices parlant en faveur de mon hypothèse: Chicoutimi est la ville où le narrateur d'Explosions (qui pourrait bien être un personnage autobiographique) s'est installé pour faire ses études universitaires, et 31 n'est-il pas l'âge que celui-ci se donne dans les passages où il est question de la rédaction du texte (et c'est aussi un 13 inversé, ce 13 juin du fragment de son roman écrit à la main, comme une page

de journal!)? Et puis, j'ai quand même pris mes renseignements (qui ne peuvent cependant être sûrs à cent pour cent): à moins qu'il ne soit dans un hôpital général — car, bien qu'il n'en parle pas dans son roman, il semble qu'il ait été par le passé un habitué de ces établissements, où il se serait fréquemment retrouvé pour intoxication aiguë à l'alcool ou à la drogue ou pour simple crise d'angoisse passagère —, aucun homme du nom de Claude Marceau, paraît-il, n'est actuellement interné dans un hôpital psychiatrique, où que ce soit au Québec!

Mais, en fin de compte, je préfère vous laisser, lecteurs, seuls juges dans cette bizarre affaire, et votre opinion vaut sans nul doute la mienne. Moi, en ce qui me concerne, j'ai pris le risque de publier ce manuscrit, que je trouve d'une très intéressante valeur littéraire, quitte à ce qu'un Claude Marceau m'intente quelque jour des poursuites pour publication sans consentement de l'auteur, mais je ne crains pas beaucoup de ce côté: je communique et fais affaire depuis des mois, par écrit, avec un certain C. Marceau, à Chicoutimi, tuteur supposé de son frère écrivain — et, de plus, semble-t-il, avocat! —, et ça me suffit amplement. Tout ce que je souhaite, c'est de vous avoir procuré, par mon entremise, une bonne et enrichissante lecture, et c'est en cela que ma profession consiste, non en celle de détective ou de policier...

Québec,

26 novembre 1988

Université du Québec à Chicoutimi
Département des Arts et Lettres
Maîtrise en Etudes littéraires

Monsieur le Directeur des Etudes de Maîtrise et Messieurs
et Mesdames les Professeur(e)s,

Vous ne me connaissez pas, mais je prends l'initiative
de vous écrire cette petite lettre de présentation.

Je suis la soeur de Claude Marceau, qui a été un de vos
étudiants pendant plusieurs années. Il est actuellement
hospitalisé à Québec et je crois malheureusement que c'est
pour une assez longue période, c'est pourquoi je vous fais
parvenir moi-même le texte qu'il devait fournir pour l'ob-
tention de son diplôme de Maîtrise (vous appelez ça un mé-
moire de Maîtrise, si je ne m'abuse...).

Il s'agit d'un roman qu'il a eu le temps d'expédier à
des éditeurs (car il avait, c'est normal et vous le compre-
nez sûrement, l'intention de faire d'une pierre deux coups)
avant de tomber gravement malade. Cependant, j'ai décou-
vert sur son pupitre, sous une pile de feuilles et de li-
vres, une partie théorique qui n'est visiblement pas des-
tinée à la publication, mais bien plutôt à vous.

Comme il n'est pas en état maintenant de s'occuper de
ces choses, j'ai pensé pouvoir le faire à sa place. J'es-
père de toutes mes forces que vous serez compréhensifs,
que vous accepterez son travail même s'il ne peut venir
lui-même vous le remettre, que celui-ci vous satisfera et
que mon cher frère pourra obtenir le titre de Maître ès
Lettres qui lui tient tant à coeur.

Bien vôtre,



P.S.: Si j'ai placé cette lettre à la fin du roman seulement, c'est que je ne voulais pas nuire à celui-ci, briser le scénario que Claude a construit avec ce frère et cet éditeur fictifs.

PARTIE THEORIQUE DU MEMOIRE

REFLEXION SUR/DANS UN MIROIR

PREMIERE PARTIE

"Je tiens au nombre douze, ajoutai-je ensuite. C'est comme si j'entendais une horloge sonnant minuit pour Faust, et quand je songe à la lente progression des chapitres, je sens que douze ni plus ni moins ne pouvait me satisfaire. Pour le reste, le livre s'étage sur de nombreux plans. Ma démarche a constitué autant que possible à clarifier ce qui, au début, se présentait à moi d'une manière compliquée et ésotérique. Ce roman peut être lu simplement comme une histoire au cours de laquelle vous pouvez sauter des passages si bon vous semble, mais dont vous retirerez davantage si vous ne sautez rien. Il peut être considéré comme une sorte de symphonie, d'opéra, ou même de film de cow-boys. J'ai désiré en faire une musique hot, un poème, une chanson, une tragédie, une comédie, une farce et ainsi de suite. Il est superficiel, profond, distrayant, assommant, selon les goûts. C'est une prophétie, un avertissement politique, un cryptogramme, un film loufoque, une absurdité, une phrase sur le mur. Il peut être considéré comme une sorte de machine: il fonctionne, croyez-le bien, comme je l'ai découvert à mes dépens. (C'est moi, C.M., qui souligne.) Et pour le cas où vous penseriez que j'en ai fait n'importe quoi sauf un roman, je vous répondrai qu'en fin de compte c'est un véritable roman que j'ai eu l'intention d'écrire, et même un roman diablement sérieux."

C'est ce qu'écrivit Malcolm Lowry, auteur du désormais célèbre Au-dessous du volcan, dans sa lettre explicative à son futur éditeur, lorsque ce dernier voulut apporter certaines modifications injustifiées à son manuscrit avant de le publier, et, en ce qui concerne l'idée de "machine" plus particulièrement, c'est ce que dit également le second narrateur d'Explosions, le frère supposé du premier, dans les préface et postface au roman que vous venez de lire. Mais encore faudrait-il savoir comment, étape par étape, a été construite cette dite machine, et voir, de sa conceptualisation à sa finalisation, sous ma plume, de quelle façon se sont élaborés et structurés ses mécanismes (et aussi pourquoi elle a été modifiée en cours de route...). Pour cela, l'idéal aurait été un journal d'écriture fait en parallèle avec le roman, ce qui n'a pas eu lieu,

c'est pourquoi je vous propose plutôt quelque chose d'un peu semblable, une "réflexion" sur mon cheminement d'écriture, postérieure à celui-ci, mais tout de même le suivant de très près et s'abreuvant à une mémoire encore toute fraîche.

Au départ, j'avais un plan sur papier, mais très flou, très lâche. Il s'agissait en réalité du compte fait de mes souvenirs, triés sur le volet, passés au peigne fin pour n'en conserver que ceux se rapportant, me disais-je, au développement de ma personnalité supposément pathologique, "psychonévrotique". — Mais je m'arrête ici déjà afin de mettre tout de suite quelque chose au clair: je ne tiens pas du tout, dans ces pages, à parler de ma vie privée, et pour moi, de toute façon, le problème de la distinction entre autobiographie et fiction romanesque ne s'est jamais vraiment posé, comme je le fais dire d'ailleurs au narrateur d'Explosions à la page 159 ("Oui, je l'avoue, je mens parfois, ou plutôt je transforme certains souvenirs, je les arrange, les embellis ou les exagère, les déplace dans le temps, les ampute de certains de leurs éléments et en ajoute d'autres, en télescope plusieurs ou les condense, les tasse en un concentré riche à l'extrême en images et en symboles..."). Je considère que le "narrateur-je" de mon roman est avant tout un personnage, et que le fait que ses aventures soient réelles ou fictives ou même un mélange des deux n'a absolument aucune importance

pour la compréhension du texte. Ainsi, je parlerai de lui à l'avenir comme d'un personnage de roman sans aucun lien avec l'auteur Claude Marceau, un être imaginaire, un point c'est tout. Donc, j'avais fait le compte de "souvenirs" retraçant le développement de la personnalité psychonévrotique de mon personnage principal, et il me fallait les classer dans un certain ordre.

Cependant, cet ordre devait être, contradictoirement, un désordre. En effet, je devais mélanger tous les âges, reconstruire une mémoire de façon éclatée, fragmentée, afin de simuler la confusion de la schizophrénie, l'incohérence d'un psychotique cherchant frénétiquement, désespérément à se ressaisir, à comprendre sa vie à travers son passé, à restructurer son psychisme détruit par des crises successives de démence. C'est pourquoi j'ai créé artificiellement une chronologie brouillonne, démantelée, en accolant, par groupes de trois divisés par décennies, des périodes de vie très éloignées les unes des autres (27 ans, 14 ans, 6 ans — 23 ans, 10 ans, 3 ans — 21 ans, 12 ans, 6 1/2 ans, etc.), avec toutefois une exception (17 ans, 4 ans, 16 ans). Cette chronologie disparaît assez rapidement cependant, dans la suite du roman, lorsque d'autres souvenirs viennent remplacer ceux qui sont épuisés, et tout se mélange davantage s'il est possible.

Il était aussi nécessaire, afin de poursuivre cette idée d'éclatement et de chaos, que ces périodes de vie soient elles-mêmes présentées sous forme de fragments de souvenirs, c'est la raison pour laquelle j'ai pensé faire ce que j'appelle des "cycles" (le mot me

plaisait pour ses multiples sens: le cycle, partie d'un phénomène périodique qui s'effectue durant une période, mais aussi le cycle des saisons, toutes présentes dans mon roman, le cycle dans son étymologie, qui signifie cercle, tel la boucle bouclée de mon texte, à la fin, quand le dernier "chapitre" ramène au premier, et le cycle d'un moteur à explosion, succession des opérations nécessaires au fonctionnement d'un moteur à explosion et qui se reproduisent dans chacun des cylindres...), c'est-à-dire des séries de fragments d'un nombre déterminé, et toujours dans le même ordre, fragments qui trouveraient leur suite d'une série à l'autre, reconstituant ainsi quand même le fil d'un récit (de plusieurs, en fait, ajoutant encore au fractionnement du texte), mais en lui donnant une forme hachurée, débitée. Ces cycles, par le retour régulier des mêmes récits de souvenirs, créaient, me disais-je, l'impression d'un mouvement rotatoire, et à la longue pouvaient finir par ressembler à un labyrinthe ou à une spirale, symboles omniprésents dans l'imaginaire des schizophrènes.

J'ai inventé également une sorte de leitmotiv, le treizième fragment, afin d'avoir un axe pour faire pivoter chaque cycle, mais je ne saurais vraiment pas dire le pourquoi de ce nombre treize. Cette partie de la construction du roman s'est faite à mon insu, dans mon inconscient, là où des symboles, des structures, des numérisations fonctionnent tous seuls et, par définition, se laissent difficilement appréhender. (Cette part de l'inconscient dans l'écriture romanesque est, pour moi, ce qui la rend passionnante, ce qui

me pousse à continuer d'écrire, c'est le moteur du livre, car je suis toujours émerveillé de voir ce qui se dessine sous ma plume, comme si ce n'était pas moi qui la tenais. En cela, je diffère des écrivains qui calculent tout méticuleusement, oulipiens ou autres, moi qui penche plus du côté émotif, passionnel de l'écriture, bien qu'il y ait quand même énormément de choses organisées consciemment et méthodiquement — j'ai essayé en fait d'obtenir un juste équilibre, moitié écriture libre, moitié travail très élaboré de structuration — dans le texte que je viens de produire.) Malgré cette difficulté à comprendre les mécanismes inconscients, disais-je, je peux quand même dire, pour expliquer la raison de ce nombre treize, que toutes les explications données par le narrateur C. Marceau dans la postface sont potentiellement bonnes, et que d'autres pourraient être ajoutées, suggérées par n'importe quel lecteur ou par moi-même (qui suis également un lecteur de mon propre texte). Je pense entre autres au fait que les initiales "C. M." sont les troisième et treizième lettres de l'alphabet, mais aussi que si l'on enlève ce treizième fragment, toujours sensiblement le même finalement, il en reste douze, douze pour les douze coups de midi, douze pour les douze coups de minuit, qui correspondraient à ce "il est midi-minuit" qui revient souvent dans le texte, et au "il est minuit, il pourrait être midi" du leitmotiv lui-même (et pourquoi pas revenir au début de ces pages que je suis en train d'écrire, à la citation de Malcolm Lowry placée en exergue... "Je tiens au nombre douze, ajoutai-je ensuite. C'est comme si j'entendais une horloge

sonnant minuit pour Faust..." N'ai-je pas justement un extrait de Faust vers la fin de mon roman, et même un extrait d'Au-dessous du volcan où il est question de l'hôtel "Fausto"?).

Ces souvenirs, fragmentés, apparemment éparés et sans lien aucun, sont au contraire rattachés par un fil très peu visible mais bien là, celui du développement d'une psychonévrose où une idée demeure omniprésente. En effet, tous ont pour thème le "stade du miroir" mal vécu, l'"angoisse de castration", l'"angoisse du corps morcelé" et la "dispersion panique" dont parlent, entre autres, les psychanalystes Jacques Lacan et Mélanie Klein dans leurs ouvrages, au sujet des peurs dans la petite enfance et de celles des psychotiques, quand ceux-ci régressent jusqu'à cet âge dans leur inconscient malade*. Dans le premier fragment, le personnage-narrateur, dans sa cellule d'un hôpital psychiatrique, essaie de reconstituer sa mé-

(*) Je n'ai pas l'intention ici de faire de la "théorie théorisante" et de citer à tout bout de champ des théoriciens reconnus. Je n'ai construit mon roman autour d'aucune théorie particulière, simplement à partir de souvenirs prêtés à mon personnage, et ce n'est qu'après avoir lu certains ouvrages suggérés par un de mes professeurs (Francine Belle-Isle) et après que le roman fût terminé presque entièrement que j'ai pu comprendre que les rêves, les angoisses et les hallucinations que je fais vivre à mon personnage sont communs à la plupart des psychotiques, et particulièrement les schizophrènes et les schizonévrosés. Je n'ai donc pas à me baser sur une théorie déjà existante, mais à faire le compte-rendu de l'expérience d'écriture que j'ai vécue. Pour ceux qui seraient intéressés d'en savoir plus long sur les termes cités, ils peuvent se référer aux essais des deux importants médecins et psychanalystes mentionnés ci-haut.

moire et sa personnalité dispersés, fractionnés à l'extrême par une récente crise de schizophrénie, en écrivant son nom sur les murs; dans un autre, il se voit dépecé et dévoré par une tribu de cannibales; dans un autre encore, il casse des cailloux et cette image devient une sorte de symbole... Je voulais ainsi que tout se tienne, qu'il y ait un sujet unique pour tout le roman et que la dispersion ne soit qu'apparente, qu'il y ait, en quelque sorte, une "structuration de la destructuration" et que rien ne soit gratuit. Cela me semblait absolument indispensable, sans pourtant que je puisse dire pourquoi: mon but, je dois l'avouer honnêtement, m'était et m'est encore obscur, et peut-être faut-il qu'il en soit ainsi (tout ce que je peux supposer, au risque de me tromper, c'est qu'une schizophrénie se développe et évolue peut-être sensiblement comme je l'ai démontré, par intuition et connaissance "infuse", dans mon roman, c'est-à-dire autour d'un noyau, d'une angoisse unique et obsédante, et la même pour tous les individus, celle de la castration — dans le sens large du terme, réf. psychanalyse —...).

Ces fragments de souvenirs, cependant, sont mêlés à d'autres fragments de texte qui ont très peu ou parfois pas du tout à voir avec la mémoire, mais qui sont quand même reliés à l'angoisse de la castration et à la crainte du morcellement et de l'éparpillement du corps, ou, à tout le moins, qui ont rapport à des comportements

et des modes de pensée psychotiques. Je vais en faire ici la liste, et tenter d'expliquer leur raison d'être et leur fonction dans le texte. Ce sont

— des poèmes en vers (pages 5, 21, 41, 55, 69, 90, 108), tous légèrement antérieurs au roman, que j'ai choisis parce qu'ils avaient pour thème général le même dont je viens de parler plus haut, et que j'ai tous retravaillés en fonction de celui-ci (parfois seulement un mot par-ci par-là, d'autres fois tout un vers ou une strophe entière);

— une dislocation, un éclatement des phrases et des mots (pages 9, 26 et 86), où les lettres se dispersent dans l'air comme sous le coup d'une explosion: il me semblait que les pages que j'écrivais constituaient un corps et que les phrases et les mots étaient des muscles et des organes qui pouvaient être décomposés en leurs éléments premiers, les cellules-lettres;

— des bouts de phrases et des mots hachurés (page 33), des exclamations, extraites de leur contexte, en des langues étrangères et parfois inventées, qui me paraissaient, encore là, une représentation du corps morcelé, en plus de commencer à ressembler à ce langage incohérent et incompréhensible de certains schizophrènes, langage parfois inventé de toutes pièces, sonorités sans plus aucun sens pour le commun des mortels, signifiants purs sortis directement de l'inconscient (il est à remarquer aussi que j'ai inscrit dans le corps-même du texte la castration, dans le "Ouvres la porte! Vite! Vi...", où le "Vite" amputé devient un [vi], c'est-à-dire

un vit à qui on a tranché une partie, dans "... les galaxies sont des amas incommensurables d'étoiles tournoyant ver...", où le "vertigineusement" se transforme en verge coupée en deux, dans "...et la dissémination du pollen se fait quand les étam...", où les "étamines", organe mâle de la fleur, sont tranchés, et dans "... parce qu'une fois j'ai voulu pén...", où le "pénétrer" devient, évidemment, un pénis coupé);

— des noms d'organes et d'os du corps humain (page 50), séparés les uns des autres et pêle-mêle, parfois intacts, parfois hachés eux aussi, qui sont, dans ce contexte, presque autant des pictogrammes que de véritables mots, où se lit également la castration ((tes)ticules au début, pén(is) à la fin) et qui sont, littéralement, le corps morcelé que le narrateur voit tourbillonner dans sa chambre;

— un jeu sur la sonorité des mots (page 51), sur la répétition des "m" dans ce cas-ci, qui imite les syllabes du mot "maman", cette mère de laquelle le personnage n'accepte pas d'avoir été séparé (selon certains psychanalystes, la naissance serait la première et la plus terrible castration);

— l'énumération (pages 53, 67, 88, 106) des noms des représentants principaux de toutes les familles animales, depuis l'amibe jusqu'à l'homme (mais en désordre, afin de continuer la "confusion" partout présente dans le roman): cette longue liste, d'abord faite pour être mise en parallèle avec les pages où le narrateur se nomme lui-même Dieu (en disant se nommer goéland, cerf ou abeille, il dit

être tout ce qui vit et donc être aussi, de cette façon, Dieu lui-même, dans un point de vue panthéiste ou brahmaniste de la chose où la fragmentation, la multiplicité de l'Être fait en même temps son unité dans l'Absolu), a pour but second celui amorcé à la page 33, c'est-à-dire la création d'un langage de l'incommunicabilité où les signes perdent leurs signifiés pour n'être plus que signifiants vides et incompréhensibles... En effet, ces noms d'animaux bizarres, pour la plupart inconnus du lecteur — quand ils ne sont pas carrément en latin! —, deviennent vite lassants et monotones, deviennent une litanie, cette "poésie de la nomenclature" où les mots ne sont plus que des sons scandés et de la "musique", un tout autre langage qui dépasse les limites du message parlé et de la conscience logique. On peut même supposer qu'il y a probablement un lien entre cette litanie, donc cette "prière", et le nom de Dieu dont j'ai parlé plus haut, signifiant ultime, absolu, qui contient en puissance tous les autres, ce qui reviendrait à dire que nommer tous les êtres vivants, pour le narrateur-scripteur, c'est prononcer les multiples noms de Dieu et se les approprier (dans la religion hindoue je crois, on dit que Dieu a mille et un noms et que ce n'est qu'en les connaissant tous que l'on peut enfin le connaître lui);

— une écriture cherchant à traduire la façon de percevoir le monde chez certains animaux (pages 54, 68, 89): amorcée à la page 39, lorsque le personnage-narrateur, âgé de neuf ans, s'identifie à différents animaux et s'imagine fuir la classe à travers leurs

corps, cette écriture se poursuit à la page 54 avec un langage rudimentaire, des phrases courtes, des verbes sans sujet, comme si le narrateur-enfant s'était vraiment incarné, grâce à ses états de transe ou de délire, dans un ours, et devenait une sorte d'impossible narrateur-ours, se poursuit également à la page 68 avec une expression encore plus simplifiée, une "pensée" qui n'est faite que de pures sensations (faim, douleur, fatigue et leur apaisement), que l'on devine celle d'un oiseau marin, peut-être le goéland de la page 39, et finalement se termine à la page 89 avec les sifflements intraduisibles des oiseaux (qui sont véritables, les ayant recueillis dans l'Encyclopédie des Oiseaux du Québec) et les miaulements de désir et d'exaspération d'un chat. Je voulais ici, en faisant "penser" et "parler" des animaux, continuer, d'une part, l'éclatement du langage, et, d'autre part, poursuivre l'assimilation du narrateur à ceux-ci, non plus seulement les nommer mais les faire nommer eux aussi le monde: "Au commencement était le Verbe, et le Verbe s'est fait chair...";

— une "mise en abyme" du texte entier (pages 72-73-74, 130-131-132) dans une sorte de spirale, de tourbillon de fragments d'écriture visible dans la matérialité même du texte. Avec ces pages pour le moins bizarres, je voulais construire une sorte de "machine célibataire" à la Marcel Duchamp, à l'image du roman entier avec ces cycles tourbillonnants, une machine avec les rôles positif et négatif de son "moteur" (les fragments comportant dix lignes au lieu de sept et opposés l'un à l'autre) reproduisant, à la fois dans son

contenu et dans sa forme (les mots coupés), le thème de la fragmentation, et représentant la spirale "schizophrénique", image obsédante chez le schizophrène, ainsi que le mouvement d'explosion-implosion partout présent dans le roman (le carré blanc serait le vide au centre de l'explosion, le carré noir la condensation extrême — de mots, de matière — au centre de l'implosion, et les carrés chargés d'écriture les éclats du corps-texte — et du cortex? — s'éparpillant en tournoyant);

— une sorte d'écriture automatique (pages 79 et 95), sans presque de ponctuation, où les mots se contaminent les uns les autres, s'engendrent par leurs sonorités qui en font surgir d'autres spontanément, ou par une idée qu'ils suggèrent, en dehors de tout sens ou but à atteindre au bout de la phrase et du texte. Il me semblait que je créais ainsi une pensée délirante, voisine de celle de certains psychotiques, mais je ne suis pas sûr que ce soit bien réussi;

— une page (page 80) où la phrase "Je suis Dieu" est répétée cent trente-trois fois (la cent trente-troisième fois cependant, il n'est écrit que "JE SUIS"). Elle continue la page 60, où cette phrase était dite une seule fois, et on voit encore ici le jeu constant entre unité et multiplicité. Quant à la signification de ce nombre, il est évident que dans cent trente-trois, lorsqu'on l'écrit en chiffres (133), il y a treize (13)... De plus, trente-trois est l'âge où supposément le Christ a été crucifié (on retrouvera cette crucifixion plus loin dans le texte);

— un mélange (page 94) de plusieurs langues (Français, Anglais,

Allemand, Espagnol, Italien) afin de continuer la confusion, ici par l'idée d'une espèce de "tour de Babel" dont il est question, brièvement, à la page 76, et qui atteindra son apogée dans la deuxième partie du roman dont je parlerai plus loin. (Cette page n'est pas réussie à mon goût: mon idée de départ était de faire toute la page en mélangeant constamment le plus de langues différentes possible, mais l'entreprise s'est avérée beaucoup trop difficile, même aidé de trois ou quatre piles de dictionnaires, en raison de ma trop faible connaissance des langues étrangères... J'ai dû me contenter de semer ça et là des mots divers, au lieu de construire toute la syntaxe de mes phrases dans le tohu-bohu désiré;

— un calligramme (page 97), où les mots sont disposés de manière à représenter l'objet qui forme le thème du texte (ici, la croix de la crucifixion de Jésus-Christ). Ce fragment serait probablement à rapprocher de celui de la page 105 où le narrateur, à la ligne 12, dit: "Je me tatoue imaginativement, sémiologiquement, sur un sein de neige", car ce calligramme pourrait bien être un tatouage puisqu'il a été dit à plusieurs reprises que le texte était perçu, par le narrateur, comme un corps. Le tatouage, signifiant symbolique, est souvent aussi le nom même de la personne qui se tatoue ou se fait tatouer... Comme le narrateur, dans son délire, affirme être Dieu, c'est peut-être son nom qu'il signe ainsi avec une croix, comme c'est son nom qu'il tente d'écrire sur les murs de sa cellule (comme, également, les analphabètes qui signent d'un "X"!)). On pourrait supposer aussi que le narrateur est "crucifié" dans son

texte, incorporé à lui, écartelé entre l'axe paradigmatique et l'axe syntagmatique de ce qu'il essaie désespérément de dire, mais peut-être vais-je trop loin...;

— une page noire (page 102) qui devient plus loin une page blanche (page 120), et une page blanche au centre de laquelle est écrit le mot "SOLITUDE" (page 103) qui devient plus loin une page noire au centre de laquelle est écrit le mot "SOLITUDE" en blanc (page 122). Ce que je désirais, plus ou moins obscurément, c'était de reproduire le carré noir au milieu de la spirale des pages 73, 130 et 132, et le carré blanc au milieu de la spirale des pages 72, 74 et 131, une page noire pour tout ce qui est dit à son maximum, parole pleine, "vérité", tous les signifiants et tous les signifiés concentrés à l'extrême au centre de l'implosion, et une page blanche pour tout ce qui est tu, silence absolu de l'innommable, de l'indicible d'avant la naissance, de la mort aussi, au centre de l'explosion... Sur ces deux pages également, le mot "SOLITUDE" inscrit, poème d'un seul mot qui devient infiniment lourd de sens, où je voulais que soit exprimée toute la désespérance du narrateur devant cette parole et devant ce silence, face à sa création et face à "la" Création, solitude et désespoir de l'homme mais aussi de Dieu...;

— des poèmes en prose ou petits contes poétiques (pages 107 et 113), qui sont en fait le délire du personnage-narrateur;

— une page (page 111) où la "schize" dans le psychisme du personnage se donne à voir matériellement dans le texte lui-même, séparé en deux moitiés, devenu "hermaphrodite". C'est, sans vantardise

aucune, une des idées dont je suis le plus fier dans mon roman et, je crois, une de mes meilleures réussites, avec les pages en spirale et le calligramme de la crucifixion;

— une sorte de court-circuit (page 115) entre deux textes, qui se mettent à se chevaucher, ligne par dessus ligne. Il s'agit de deux fragments déjà écrits, celui de la page 48 et celui de la page 91, et leur mélange est supposé servir à montrer le lien important qui unit ces deux souvenirs dans la mémoire du personnage et la confusion qu'il y a parfois dans son esprit à leur sujet, mais je ne sais pas si c'est évident pour le lecteur;

— un fragment en écriture en miroir (page 123), qui est en fait le leitmotiv. Si on place la feuille devant un miroir, on peut lire le texte écrit correctement, mais alors c'est l'autre en-dessous, copie exacte du premier, qui devient inversé. Cette inversion initie le huitième cycle, où tout, l'ordre des fragments, des phrases, des mots, commencera à s'inverser.

Avec ces sept premiers cycles de fragments, se termine la première partie d'Explosions, si je puis dire, car ils font environ la moitié des 230 pages et le texte, après ceux-ci, change de forme et devient tout à fait autre chose. Si je devais en faire un bilan, je dirais que cette première partie a été, en général, réussie, selon en tout cas le plan que j'en avais fait et selon ce que

j'avais désiré qu'elle fût, et que j'en suis fort content. J'aurais peut-être préféré écrire mieux certains passages, comme je l'ai dit à quelques reprises, mais de toute façon je ne suis jamais entièrement satisfait de ce que j'écris et je suis convaincu qu'une même page pourrait être retravaillée toute une vie sans jamais atteindre à la perfection, car il n'y a pas de critères — en dehors, évidemment, des règles du français correct — sur lesquels se baser pour affirmer qu'une page est parfaite et qu'une autre ne l'est pas, cela relevant de l'utopie la plus pure et dépendant du goût de chacun: la "quête" de perfection absolue de Flaubert, à mon avis, était, bien que noble et belle, "folle" et sans espoir. Passons donc maintenant à cette seconde partie, pleine de surprises, de soubresauts et de rebondissements...

DEUXIEME PARTIE

"Incapable de me ressaisir, je n'ai pas pu continuer. Je suis prise de panique; je ne sais pas si jamais je pourrai donner suite à ce projet avant de mourir. C'est affreux. Je ne souhaite à personne de vivre cet affolement et cette expérience de désintégration psychique..."

Et, avec ça, les jours passent. Je n'arriverai jamais..."

L'Antiphonaire, Hubert Aquin

Arrivé environ à la moitié de mon roman, j'ai commencé — comme chaque fois que j'ai écrit quelque chose d'assez grande envergure — à être assailli de doutes à la fois sur sa valeur littéraire et sur l'intérêt qu'il pourrait susciter et surtout conserver auprès d'éventuels lecteurs. De plus, mon "personnage", évidemment, déteignait de plus en plus sur moi et, à force de parler de désespoir et de folie, je me sentais de jour en jour plus déprimé et confus moi-même. J'en étais même rendu à me demander sérieusement si je n'étais pas tout simplement en train de transcrire un véritable délire, sans grande qualité d'écriture, avec pour seul intérêt l'intérêt thérapeutique que moi j'en retirais fort probablement. Ce que Christine écrit, à la page 121 de l'Antiphonaire¹, je le reprenais à mon compte, et j'étais torturé par l'angoisse, certain que je ne pourrais jamais mener à terme un roman qu'il me faudrait de toute façon recommencer depuis le début, réécrire du tout au tout.

En ce qui concerne sa valeur littéraire, j'ai été rassuré, autant par mon directeur de mémoire que par mon codirecteur, mais,

(1) AQUIN, Hubert, L'Antiphonaire, Le Cercle du Livre de France Ltée, Montréal, 1969, 250 pages.

pour ce qui est de l'intérêt à maintenir auprès des lecteurs, l'un et l'autre semblaient avoir les mêmes inquiétudes que moi. Ils constataient une certaine monotonie en train de s'installer, avec ces cycles de fragments finalement assez répétitifs, quand on a compris le truc, et une organisation peut-être un peu trop rigide de la pensée du personnage, où l'éclatement dans son psychisme était trop bien récupéré dans la "machine romanesque" et le délire en fin de compte pas assez "délirant".

Ma liste de "souvenirs" étant, de toute façon, presque épuisée, il me fallait trouver autre chose pour continuer mon roman... Puisque j'avais construit une sorte de machine, me suis-je dit, il ne me reste plus qu'à la déconstruire, qu'à la faire déraiser et se démolir, si je veux que mon texte soit vraiment à l'image d'un esprit qui divague, en proie à la frénésie et aux hallucinations...

Après le septième cycle et le fragment en miroir, commence un huitième cycle qu'on dirait la tête en bas, comme l'Arbre de Vie inversé de la Kabbale, comme une descente aux Enfers: le narrateur, qui a blasphémé en affirmant être Dieu lui-même, est poussé — ou se jette lui-même — dans l'abîme.

En effet, le treizième fragment de l'ordre habituel devient le premier, le douzième le deuxième, et ainsi de suite jusqu'au premier qui devient le treizième. De plus, l'inversion joue également

dans l'écriture elle-même, à la page 124, où le fragment de la page 9 est repris, mais commence par la dernière phrase au lieu de la première. Cette phrase est elle-même sens dessus dessous, car les mots sont tous transposés et elle débute par la fin.

Sur les onze autres fragments, cinq nous font assister à une véritable déconfiture du personnage-narrateur (même s'il n'a jamais été très joyeux, il avait quand même parfois des souvenirs agréables et des moments de relatif bonheur), à sa "descente aux Enfers", comme je l'ai dit plus haut: à la page 125, il est en proie au delirium tremens, tremblant de tous ses membres et assailli par des hallucinations horribles; à la page 127, son psychiatre met fin brusquement à une psychothérapie qui durait depuis trois ans, et il n'arrive pas à s'en remettre ni à accepter la situation; à la page 128, il admet, dans un moment de douloureuse lucidité, que sa prétention à être Dieu n'était qu'un pauvre délire de fou, et il pleure sur sa condition d'homme désespéré; à la page 133, une crise de paranoïa le fait courir comme un dément dans les rues de Baie-Comeau, certain d'être poursuivi par une foule qui veut l'assassiner; pour finir, à la page 135, un état de grave confusion mentale l'amène à être transporté d'urgence, par ambulance, vers un hôpital psychiatrique de Québec (c'est, en fait, son arrivée à Saint-Michel-Archange, dans le tout premier fragment du roman).

(Les autres fragments du cycle sont simplement la suite de ceux amorcés ou continués dans le septième cycle, "texte en spirale", poème, etc.)

Ce huitième cycle met fin à la série des cycles et inaugure une autre forme pour le texte. Ainsi, aux pages 139, 141 et 143, des lignes pointillées viennent s'insérer entre les fragments comme pour tenter de les relier. Aux pages 144, 146 et 147, ce sont des "X", ou'on dirait des points de suture pour recoudre les parties d'un corps disloqué (texte = corps, comme cela a été dit plusieurs fois auparavant), et, aux pages 150 et 152, il s'agit de rectangles noirs qui remplissent tout l'espace, comme des phrases empilées les unes par dessus les autres afin de nier complètement le vide du "non-dit".

Ce que je voulais montrer, c'était un narrateur désespéré qui reniait tout ce qu'il avait fait auparavant et qui cherchait maintenant, d'une façon fébrile et malhabile, naïve même, à écrire un texte plus traditionnel, avec un récit continu et cohérent.

Par la suite, l'espace même entre les fragments disparaît et le texte semble d'un seul morceau, mais continue d'être constitué de fragments que le lecteur a de plus en plus de difficulté à distinguer les uns des autres. Ces parcelles de texte sont elles-mêmes de plus en plus longues, paraissent vouloir s'étirer et devenir de petits récits dans le récit, indépendants, complets en eux-mêmes. D'ailleurs, ils n'ont pas de suite dans le reste du roman, ils sont

terminés quand est mis le point à la dernière ligne.

Ces nouveaux fragments appartiennent à différentes catégories, que je vais énumérer ici...

Il y a d'abord les souvenirs, que l'on connaît déjà pour en avoir vu de multiples exemples dans la première partie:

- page 139, souvenir du premier internement dans une cellule d'un hôpital psychiatrique;
- page 141, ressouvenance de la naissance, sous l'effet du L.S.D., qui pourrait bien être aussi, on ne peut savoir avec certitude, une simple hallucination;
- page 157, souvenir déjà cité, à la page 45, du départ de L... pour Québec, mais avec une variante, la "grande voiture noire des parents de L..." devenant la "Plymouth verte des parents de L...", comme l'avait deviné le psychanalyste à la page 119;
- page 172, retour à l'âge des cavernes où le narrateur croit se rappeler avoir été un homme préhistorique dessinant sur les parois d'une grotte;
- page 177, autre souvenir modifié, celui de la page 9, dont l'un des personnages, la femme habitant l'appartement en face de celui du narrateur, est dans cette nouvelle version un homme;
- page 197, souvenir du biberon, qui vient se greffer à l'explication déjà donnée par le schéma de la page précédente, chacun

des six côtés blancs du biberon rappelant les quatre murs, le plafond et le plancher blancs de la cellule où est enfermé le narrateur;

— page 204, rappel de la dernière séance de psychothérapie, qui met presque un terme au roman lui-même, en tout cas qui en annonce la fin.

Mon intention, en ce qui concerne ces bribes de mémoire éparpillées, était de continuer ce qui avait été élaboré dans la première partie du roman, afin que la coupure ne soit pas trop nette et que le lecteur puisse quand même s'y reconnaître un peu. Ensuite, ce sont des passages où la destruction dans le psychisme malade du personnage-narrateur devient destruction dans le langage même qui sert à la dire, et le changement se fait alors très évident:

— à la page 140, il y a reprise du fragment initial du roman, mais les mots sont tous à l'envers, commencent par la dernière lettre au lieu de la première et créent ainsi un nouveau langage voisin de la glossolalie de certains malades mentaux, si on les lit tels quels;

— à la page 147, à travers une syntaxe parfaitement correcte, se glisse une foule de néologismes qui sont un véritable langage psychotique celui-là, la schizophasie;

— à la page 152, le récit de la page 31 est repris, mais c'est dans la matérialité même du texte que l'on peut voir la botte de l'enfant hachurée par le chasse-neige;

— à la page 153, les poèmes "Ariettes oubliées", de Verlaine,

et "Soir d'Hiver", de Nelligan, sont confondus en un seul, se contredisent et se complètent, et sont à l'image du roman lui-même où toute chose affirmée trouve son contraire un peu plus loin, dans un constant équilibre qui a pourtant l'apparence de la folie, et où l'"intertextualité", avouée ou non, joue un très grand rôle en apportant un autre élément de confusion délirante et de chaos créateur;

— à la page 156, les signes graphiques s'accumulent (toutes les lettres du clavier d'une machine à écrire, à l'endroit comme à l'envers, les chiffres, les points d'exclamation et d'interrogation) mais n'ont plus aucun sens, ne sont que des fragments de signifiants où la communication, comme dans la schizophrénie, est presque totalement absente;

— à la page 158, nous voyons le couloir de la page 111 matérialisé dans la forme du texte, comme une sorte de calligramme;

— à la page 166, un long poème en prose où toute ponctuation est absente fait se coller les phrases les unes aux autres et les rend impossible à distinguer, comme si tout voulait être dit en même temps, dans une phrase parfaite et même un signe absolu, peut-être ce "Verbe" du commencement de la Genèse que cherche désespérément le narrateur dans sa folie;

— à la page 169, deux extraits de deux fragments déjà écrits (ceux des pages 48 et 91) se chevauchent, s'imbriquent une lettre dans l'autre pour devenir totalement illisibles... De plus, les phrases sont comme prises d'un tremblement, de soubresauts, on di-

rait que chaque lettre veut monter sur l'autre et le tout, en plus de représenter une confusion qui existe déjà dans l'esprit du personnage entre ces deux souvenirs reliés par quelque fil obscur dans son inconscient, semble être la prémonition d'un accident, d'une démolition imminente;

— à la page 170, c'est un texte d'une seule phrase, mais cette fois avec ponctuation... En fait, ce sont plusieurs phrases, mais découpées en petits bouts tout mélangés et reliés par des virgules en une seule phrase interminable qui semble tourner sur elle-même telle une spirale, en repassant aux mêmes endroits à plusieurs reprises: j'ai oublié le nom que cela porte, mais c'est une forme de langage pathologique que l'on rencontre assez fréquemment chez les schizophrènes;

— à la page 173, des citations extraites d'un dictionnaire de psychologie et traitant de la schizophrénie et de ses diverses formes ou variantes sont présentées, mais en partie seulement, comme coupées au couteau, arbitrairement, au bout d'une phrase ou même d'un mot non terminé, la "schize" étant présente dans le texte même... A la fin, la boucle semble bouclée, le dernier mot coupé, "schizo-", paraissant rejoindre le premier mot coupé de la première citation, "-phrènes", mais ce n'est qu'une illusion car les deux textes sont différents et ne se complètent donc pas;

— à la page 178, un texte en langue parlée, avec un fort accent québécois d'une certaine classe sociale, vient s'insérer bizarrement dans un roman en "langue écrite";

— à la page 179, des vides ou des carrés noirs (au nombre de 26, 13 blancs et 13 noirs) viennent masquer des mots dans un fragment de texte qui est une reprise de celui de la page 93, le tout ressemblant à une page censurée de revue pornographique: les mots effacés, s'ils sont réécrits, donnent l'impression de créer ensemble un autre texte mystérieux parce que trop évident, mais je dois dire malheureusement que je ne comprends pas moi-même ce que tout cela signifie, s'il y a vraiment signification;

— à la page 180, un extrait de "Mauvais sang", poème en prose de Rimbaud tiré d'"Une Saison en enfer", est écrit sans guillemets, comme s'il était l'oeuvre du narrateur, et montre que celui-ci, dans sa folie, non seulement se prend pour Dieu, mais se prend pour tous les hommes vivants ou ayant existé, y compris les écrivains, niant ainsi l'existence de l'"Autre", qu'il ne peut tout simplement pas concevoir;

— aux pages 186, 188 et 189, ce sont cette fois des extraits de Don Quichotte, de Cervantès, de Faust, de Goethe, et d'Au-dessous du volcan, de Malcolm Lowry, mais dans leurs langues d'origine, c'est-à-dire respectivement l'espagnol, l'allemand et l'anglais... Je voulais continuer l'idée d"intertextualité" commencée avec les poèmes de Verlaine et de Nelligan et celui de Rimbaud, mais en poursuivant et en amplifiant celle de "Tour de Babel" esquissée à la page 94, où toutes les langues se mélangent en un charivari incompréhensible;

— à la page 193, le fragment de la page 62 est réécrit, mais

étrangement bouleversé, commençant par la dernière phrase et finissant par la première;

— à la page 196, est présenté un schéma qui supposément démontre la structure et le fonctionnement du roman entier, mais on peut sérieusement se demander s'il ne s'agit pas d'un autre délire du personnage-narrateur;

— finalement, aux pages 205, 208 et 209, le démantèlement de l'écriture atteint son paroxysme avec, d'abord, des mots inventés de toutes pièces et un texte sans ponctuation et en apparence tout à fait incohérent, puis avec des mots aux lettres transposées (la "chamine dégroguinle" pour la "machine dégringole"), d'autres aux syllabes interverties d'un terme à un autre ("Au feu! Elle étouffe!" (...) "Au fou! On éteuffe!"), ou encore segmentés ("Se démantib." (...) "ule et se déstr.") ou télescopés ("d'itonarade", mélange de "détonation" et de "pétarade"), et de phrases sans article ("Métal crisse." "Verre s'effrite."), et pour finir un dernier fragment, réécriture du premier de tous, celui de la page 1 du roman, avec un jeu sur la sonorité des phrases ("Geai, vint, ces, temps" pour "J'ai vingt-sept ans"), des transpositions et interversions comme décrites plus haut, et finalement un éclatement total des mots dont les lettres s'éparpillent une dernière fois comme sous l'effet d'une explosion:

Une troisième catégorie de fragments est constituée de textes qui ne sont ni des souvenirs, ni une écriture où un travail sur le langage est effectué, mais qui sont plutôt comme une sorte de réflé-

tion hors du temps, où le narrateur raconte ses rêves, exprime ses idées sur différents sujets, explique ce qu'il est, ce qu'il désire, dans un style qui contraste avec le reste du roman et qui le contredit presque, ces choses n'ayant plus tellement rapport avec la mémoire, mais qui en fait sont peut-être un signe qu'il retrouve par instants ses esprits, que la personnalité et la mémoire qu'il essayait depuis le début de reconstituer lui ont été en partie rendues... Ce sont ceux des pages 142, 144, 146, 151, 156, 178, 182, 184, 185, 194, 198, 200 et 202.

Une quatrième catégorie, qui ne contient que deux fragments, vient clore le texte, le faire se replier sur lui-même, c'est-à-dire parler de lui-même. Ces fragments de "métalangage", si l'on peut dire, sont ceux des pages 155 et 159. Ils sont complétés, d'une certaine façon, par la lettre du supposé frère aîné du narrateur, placée en préface et postface, et qui parle elle aussi de la construction du livre, de sa structure et de son fonctionnement.

Si je regarde maintenant cette deuxième partie et que je la compare avec la première, je constate une plus grande liberté d'écriture, une "improvisation" qui contraste avec l'organisation méthodique de la première moitié du roman, mais qui en même temps la complète, comme son contraire obligé, le négatif de la photo ou le reflet inversé dans le miroir, pour rester dans le thème du "Stade

du miroir", et c'était obscurément ce que je cherchais, je le sais maintenant avec certitude.

Cependant, je n'avais pas prévu d'inventer un deuxième narrateur, un frère de l'écrivain qui viendrait prendre la première place au début du roman et tenter de se mettre en évidence comme "découvreur" et "analyste" du manuscrit, et encore moins un troisième, un éditeur fictif écrivant ses commentaires et ses conseils au lecteur au bas des pages. Je crois que nous assistons là à une fragmentation ultime du texte et du personnage, la "schize" devenue partout présente, que l'on peut facilement imaginer multipliable à l'infini si le scripteur (je dis scripteur surtout pour essayer de rassembler un peu ces multiples narrateurs) ne mettait pas un terme au roman... Le personnage, dans son univers schizophrénique, a perdu toute capacité de communiquer avec autrui, et même d'admettre autrui. Pour lui, les autres n'existent tout simplement plus, il les assimile à sa propre chair et à son propre esprit et les fait disparaître en lui: c'est la seule façon qu'il a, croit-il, d'empêcher que ce soient eux qui l'assimilent et le fassent disparaître.

"Je est un autre", écrivit Rimbaud, et je crois que le personnage-narrateur d'Explosions a interprété cette phrase à sa manière et l'a poussée au maximum de sa possible signification: pour lui, je est tous les autres et donc n'est que je, je est l'"Autre" et donc est seul, ou presque...